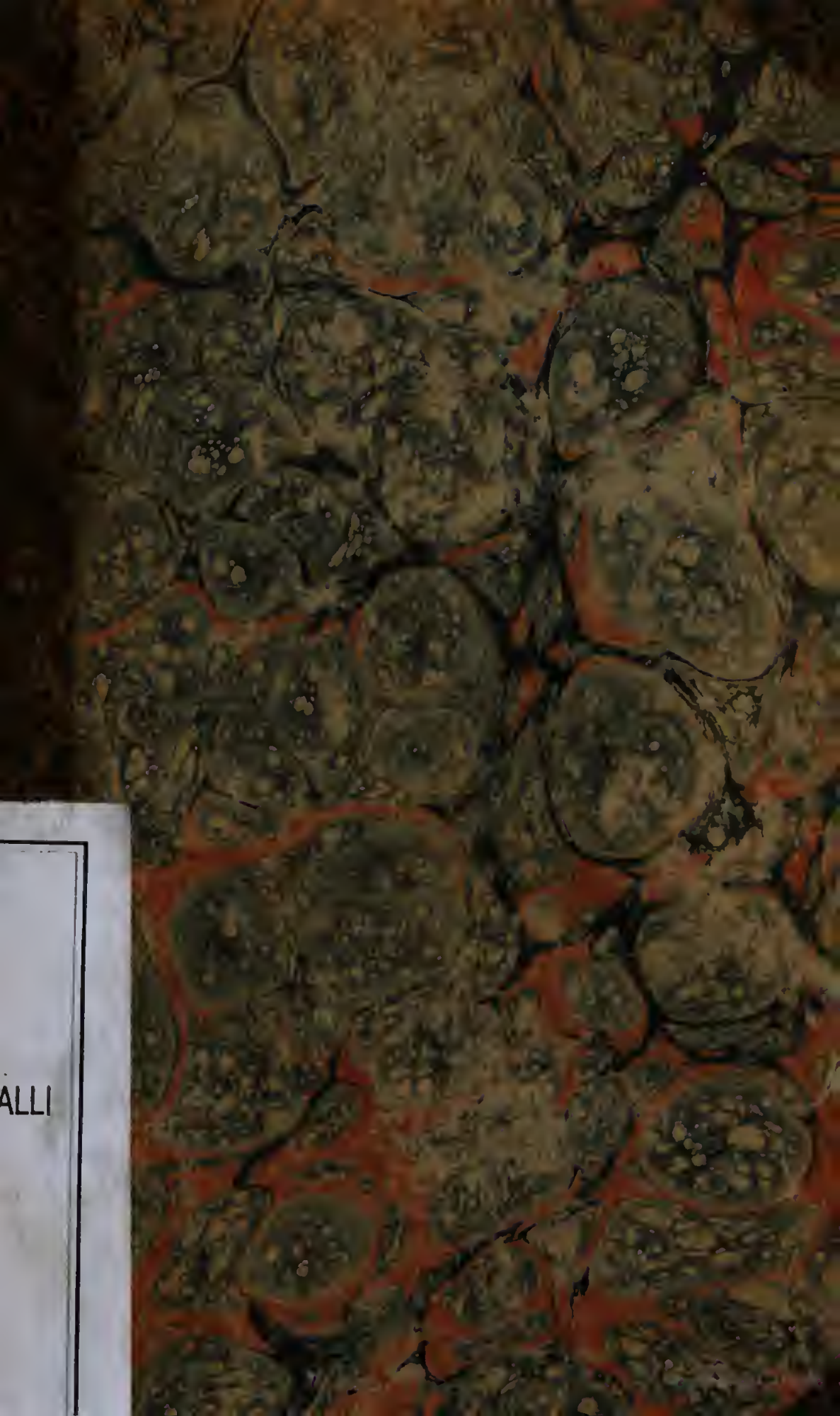
ALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sala 0,8
25-VI-21

III 25 VI 21

CONSIDÉRATIONS
SUR
LA GRANDEUR
DES ROMAINS.

23267

CONSIDÉRATIONS

SUR LES CAUSES

DE LA

GRANDEUR

DES ROMAINS,

ET DE LEUR

DÉCADENCE.

Nouvelle Édition,

A laquelle on a joint un Dialogue de Sylla et d'Eucrate.

A LYON,

Chez Bruyset aîné et Buynand.

An XIII.—1805.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE
LA GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE
LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*

IL ne faut pas prendre, de la ville de Rome dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui; à moins que ce ne soient celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. Les noms anciens

des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même des rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, et très-petites ; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient guère dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages (1) qui ont donné et qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençoit déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus et ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs

---

(1) Voyez l'étonnement de *Denys d'Halicarnasse* sur les égouts faits par Tarquin. *Ant. Rom. liv. III.* Ils subsistent encore.

voisins, pour avoir des citoyens, des femmes ou des terres : ils revenoient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de blé et des troupeaux : cela y causoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent dans la suite la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs et belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient descendus. *Romulus* (1) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier Argien dont il s'étoit servi jusqu'alors : et on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à

(1) *Plutarque*, dans la vie de *Romulus*.

leurs usages, si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensoit alors dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un roi, ne les obligeoient point envers son successeur; c'étoit pour elle une espèce de droit des gens (1) : ainsi tout ce qui avoit été soumis par un roi de Rome, se prétendoit libre sous un autre, et les guerres naissoient toujours des guerres.

Le règne de *Numa*, long et pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; et si elle eût eu dans ce temps-là un territoire moins borné et une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands per-

(1) Cela paroît par toute l'histoire des rois de Rome.

sonnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'état, et de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution ; et c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne sans être élu par le sénat (1) ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire : il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisième.

Son fils *Sextus*, en violant *Lucrèce*, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans d'une ville où ils ont commandé ; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa ser-

(1) Le sénat nommoit un magistrat de l'interrègne, qui élisoit le roi ; cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez *Denys d'Halicarnasse*, liv. II, III et IV.

vitude, prend d'abord une résolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne sait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande : mais quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, et il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de *Lucrèce* ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva; car un peuple fier, entreprenant, hardi et renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug ou adoucir ses mœurs.

Il devoit arriver de deux choses l'une; ou que Rome changeroit son gouvernement, ou qu'elle resteroit une petite et pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, et ceci est bien remarquable :

car comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changemens sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.

Comme *Henri VII*, roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands; *Servius Tullius*, avant lui, avoit étendu les priviléges du peuple (1) pour abaisser le sénat. Mais le peuple devenu d'abord plus hardi, renversa l'une et l'autre monarchie.

Le portrait de *Tarquin* n'a point été flatté; son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit; sa douceur pour les peuples vaincus; sa libéralité envers les soldats; cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conser-

(1) Voyez *Zonare*, et *Denys d'Halicarnasse*, liv. IV.

vation; ses ouvrages publics; son courage à la guerre; sa constance dans son malheur; une guerre de vingt ans qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple Romain, sans royaume et sans biens; ses continuelles ressources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme méprisable.

Les places que la postérité donne, sont sujettes comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit !

Rome ayant chassé les rois, établit des consuls annuels; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont dans leur vie des périodes d'ambition, après quoi d'autres passions, et l'oisiveté même, succèdent; mais la république ayant des chefs qui changeoient tous les ans, et qui cherchoient à signaler leur magistrature pour en

obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition; ils engageoient le sénat à proposer au peuple la guerre, et lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà assez porté de lui-même : car étant fatigué sans cesse par les plaintes et les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquiétudes, et à l'occuper au dehors (1).

Or, la guerre étoit presque toujours agréable au peuple; parce que par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce et presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la discipline

(1) D'ailleurs l'autorité du sénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la ville.

dans la manière de piller; et on y observoit à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (1), et on le distribuoit aux soldats; rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à son profit. Or, les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin, les citoyens qui restoient dans la ville, jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts; l'une se vendoit au profit du public; l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls ne pouvant obtenir l'hon-

(1) Voyez *Polybe*, liv. X.

neur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême; on alloit droit à l'ennemi, et la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle, et toujours violente : or, une nation toujours en guerre et par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères la plupart des exemples sont perdus; la paix donne d'autres idées, et on oublie ses fautes et ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix hon-

teuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par-là ils consternoient les vainqueurs, et s'imposoient à eux mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance et la valeur leur devinrent nécessaires ; et ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, et de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun usage (1) des machines propres à faire

(1) *Denys d'Halicarnasse* le dit formellement, liv. IX ; et cela paroît par l'histoire. Ils ne savoient point faire des galeries pour se mettre à couvert des assiégés ; ils tâchoient de prendre les villes par escalade. *Ephorus* a écrit qu'*Artémon*, ingénieur, inventa les grosses machines pour battre les fortes murailles. *Périclès* s'en servit le premier au siége de Samos, dit *Plutarque*, vie de *Périclès*.

les siéges ; et de plus les soldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir long-temps devant une place ; ainsi peu de leurs guerres étoient décisives. On se battoit pour avoir le pillage du camp ennemi ou de ses terres ; après quoi le vainqueur et le vaincu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, et en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer ; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, et qui leur laissèrent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de *Pyrrhus*, des Gaulois et d'*Annibal ;* et par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vîte de la pauvreté aux richesses, et des richesses à la corruption.

Mais Rome, faisant toujours des

efforts, et trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance sans pouvoir l'étendre; et dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toscans étoient amollis par leurs richesses et par leur luxe; les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie et de la grande Grèce, languissoient dans l'oisiveté et dans les plaisirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Èques et les Volsques aimoient passionnément la guerre : ils étoient autour de Rome; ils lui firent une résistance inconcevable, et furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes Latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées (1) par

(1) Comme on le voit dans le traité intitulé, *Origo Gentis Romanæ*, qu'on croit être d'*Aurélius Victor*.

Latinus Silvius : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs ; et *Servius Tullius* (1) les avoit engagées à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance et une société (2) de guerre avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'État sembla avoir perdu (3) l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus dans la ville que deux

---

(1) *Denys d'Halicarnasse*, liv. IV.

(2) Voyez dans *Denys d'Halicarnasse*, liv. IV, un des traités faits avec eux.

(3) Sous prétexte de donner au peuple des lois écrites, ils se saisirent du gouvernement. Voyez *Denys d'Halicarnasse*, liv. XI.

sortes de gens ; ceux qui souffroient la servitude, et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère, et les peuples voisins ne trouvèrent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats, le siége de Veïes fut entrepris ; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, et une autre manière de faire la guerre : leurs succès furent plus éclatans ; ils profitèrent mieux de leurs victoires ; ils firent de plus grandes conquêtes ; ils envoyèrent plus de colonies ; enfin, la prise de Veïes fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils portèrent de plus rudes coups aux Toscans, aux Èques et aux Volsques, cela même fit que les Latins et les Herniques leurs alliés, qui avoient

les mêmes armes et la même discipline qu'eux, les abandonnèrent ; que des ligues se formèrent chez les Toscans ; et que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur !

Depuis l'établissement de la paye, le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus : il imposa d'autres conditions ; il les obligea, par exemple, de fournir (1) à l'armée une solde pendant un certain temps, de lui donner du blé et des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée plus dissipée que vaincue, se retira presque entière à Veïes ; le peuple se sauva dans les villes voisines ; et l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

---

(1) Voyez les traités qui furent faits

CHAPITRE II.

De l'Art de la Guerre chez les Romains.

Les Romains se destinant à la guerre, et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un Dieu, dit *Végèce* (1), qui leur inspira la légion.

Ils jugèrent qu'il falloit donner aux soldats de la légion des armes offensives et défensives, plus fortes et plus pesantes (2) que celles de quelqu'autre peuple que ce fût.

(1) Liv. II. Chap. I.

(2) Voyez dans *Polybe* et dans *Josèphe*, *De Bello Judaïco*, liv. II, quelles étoient les armes du soldat Romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés et les soldats Romains. «Ils portoient, dit *Cicéron*, leur nourriture pour plus de quinze jours, tout ce qui est à leur usage, tout ce qu'il faut pour se fortifier; et à l'égard de leurs armes, ils n'en sont pas plus embarrassés que de leurs mains.» *Tuscul.* liv. III.

Mais comme il y a des choses à faire dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la légion contînt dans son sein une troupe légère, qui pût sortir pour engager le combat; et si la nécessité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, et des frondeurs, pour poursuivre les fuyards et achever la victoire; qu'elle fût défendue par toutes sortes de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle; que chaque fois elle se retranchât, et fut, comme dit *Végèce* (1), une espèce de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, et par des exercices qui leur

(1) *Lib. II. Cap.* 25.

donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré (1) des soldats ; et cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles ; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les Auteurs (2) nous disent de l'éducation des soldats Romains. On les accoutu-

(1) Sur-tout par le fouillement des terres.

(2) Voyez *Végèce*, liv. I. Voyez dans *Tite-Live*, liv. XXVI, les exercices que *Scipion* l'Africain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la Neuve. *Marius*, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au Champ de Mars. *Pompée*, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre tout armé

moit à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir et de sauter tout armés; ils prenoient (1), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des flèches d'une pesanteur double des armes ordinaires; et ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire; il y avoit dans la ville un lieu où les citoyens alloient s'exercer (c'étoit le Champ de Mars). Après le travail (2) ils se jetoient dans le Tibre, pour s'entretenir dans

---

avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abattue, et lançoit ses javelots. *Plutarque*, vie de *Marius* et de *Pompée*.

(1) *Végèce*, liv. I.

(2) *Végèce*, liv. I.

l'habitude de nager, et nettoyer la poussière et la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop nous paroît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens ; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule ; parce que depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent *Homère* de ce qu'il relève ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, devroient trouver *Salluste* bien ridi-

cule, qui loue *Pompée* (1) de ce qu'il couroit, sautoit et portoit un fardeau aussi bien qu'homme de son temps.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante, chez eux, d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes ? *Manlius* songe à augmenter la force du commandement, fait mourir son fils qui avoit vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance ? *Scipion Emilien* les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (2). Les légions Romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie ? *Métellus* répare cette honte, dès qu'il leur a fait

(1) *Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis vecte certabat.* Frag. de *Salluste*, rapporté par *Végèce*, liv. I. chap. 9.

(2) Il vendit toutes les bêtes de somme de l'armée, et fit porter à chaque soldat du blé pour trente jours, et sept pieux. Sommaire de *Florus*, liv. LVII.

reprendre les institutions anciennes. *Marius*, pour battre les Cimbres et les Teutons, commence par détourner les fleuves : et *Sylla* fait si bien (1) travailler les soldats de son armée effrayée de la guerre contre *Mithridate*, qu'ils lui demandèrent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Aulu-Gelle (2) donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains de faire saigner les soldats qui avoient commis quelque faute : la vraie est que la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes si endurcis étoient ordinairement sains. On ne remarque pas

(1) *Frontin*, Stratagêmes, liv. I. chap. 11.
(2) Liv. IX. chap. 8.

dans

dans les Auteurs, que les armées Romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent pour ainsi dire dans une campagne.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes; parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque Nation, et qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étoient plus rares: des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient guère penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance; le chef pouvoit mieux les connoître, et voyoit plus aisément les fautes et les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient construits, les mettoient en état de faire des marches (1) longues et rapides. Leur présence inopinée glaçoit les esprits : ils se montroient sur-tout après un mauvais succès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guère de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuste et plus aguerri que son ennemi, comptoit toujours sur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'est-à-dire de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile que dans le combat le plus malheureux, ils

(1) Voyez sur-tout la défaite d'*Asdrubal*, et leur diligence contre *Viriatus*.

ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux ; et d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumèrent à voir le sang et les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques (1).

Les épées tranchantes (2) des Gaulois, les éléphans de *Pyrrhus*, ne les

(1) Fragment de *Nicolas* de Damas, liv. X, tiré d'*Athénée*, liv. IV. Avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs. *Jules Capitolin*, vie de *Maxime* et de *Balbin*.

(2) Les Romains présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées Gauloises, et les émoussoient.

surprirent qu'une fois. Ils suppléèrent à la foiblesse de leur cavalerie (1), d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée; ensuite en y mêlant des Vélites (2). Quand ils eurent connu l'épée Espagnole (3), ils quittèrent la lueur. Ils éludèrent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que *Polybe* nous a décrite. Enfin, comme dit *Josèphe* (4), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

---

(1) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; et très-souvent elle déterminoit la victoire.

(2) C'étoient de jeunes hommes légèrement armés et les plus agiles de la légion, qui, au moindre signal, sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. *Valère-Maxime*, liv. II. *Tite-Live*, liv. XXVI.

(3) Fragment de *Polybe*, rapporté par *Suidas*, au mot Μάχαιρα.

(4) *De Bello Judaïco*, liv. II.

Si quelque nation tint de la nature ou de son institution quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage : ils n'oublièrent rien pour avoir des chevaux Numides, des archers Crétois, des frondeurs Baléares, des vaisseaux Rhodiens.

Enfin, jamais Nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, et ne la fit avec tant d'audace.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'agrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont dans ces temps-ci à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline et la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit état sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la Providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse; sans quoi nous verrions des évènemens sans les comprendre; et ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un prince qui a un million de sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes Républiques ; car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aisément comme d'un à huit.

Les Fondateurs des anciennes Républiques avoient également partagé les terres : cela seul faisoit un peuple puissant, c'est-à-dire, une société bien réglée ; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très-grand, à défendre sa patrie.

Quand les lois n'étoient plus rigidement observées, les choses revenoient au point où elles sont à présent parmi

nous : l'avarice de quelques particuliers, et la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains ; et d'abord les arts s'introduisoient pour les besoins mutuels des riches et des pauvres. Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens ni de soldats ; car les fonds de terre destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des esclaves et des artisans, instrumens de luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi l'État, qui malgré son déréglement doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'État étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire les laboureurs : lorsque la république étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves et aux artisans, d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or, ces sortes de gens n'étoient guère

propres à la guerre ; ils étoient lâches et déjà corrompus par le luxe des villes, et souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, et qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome (1), fait quelque temps après l'expulsion des rois, et dans celui que *Démétrius* de Phalère fit à Athènes (2), il se trouva à peu près le même nombre d'habitans : Rome en avoit quatre cent quarante mille ; Athènes quatre cent trente-un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de son institution, et celui d'Athènes dans un temps où elle étoit

(1) C'est le dénombrement dont parle *Denys d'Halicarnasse*, dans le liv. IX, art. 25, et qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixième livre qui fut fait seize ans après l'expulsion des rois.

(2) *Ctésiclès*, dans *Athénée*, liv. VI.

entièrement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens pubères faisoient à Rome le quart de ses habitans, et qu'il faisoit à Athènes un peu moins du vingtième. La puissance de Rome étoit donc à celle d'Athènes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtième, c'est-à-dire qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les rois *Agis* et *Cléomène* voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de *Licurgue* (1), il n'y en avoit plus que sept cents, dont à peine cent possédoient des terres (2), et que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage; ils entreprirent de rétablir les lois à cet égard (3); et Lacédémone reprit sa pre-

(1) C'étoient des citoyens de la ville, appelés proprement *Spartiates*. *Lycurgue* fit pour eux neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez *Plutarque*, vie de *Lycurgue*.

(2) Voyez *Plutarque*, vie d'*Agis* et de *Cléomène*.

(3) *Idem*, *ibid*.

mière puissance, et redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement; et cela se sentit bien quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république, lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur-le-champ dix légions dans la Ville (1). « A peine à présent, dit *Tite-Live*, Rome que le monde entier ne peut contenir, en pourroit-elle faire autant, si un ennemi paroissoit tout-à-coup devant ses murailles; marque certaine que nous ne nous sommes point agrandis, et que nous n'avons fait qu'augmenter le luxe et les richesses qui nous travaillent. »

(1) *Tite-Live*, première décade, liv. VII. Ce fut quelque temps après la prise de Rome, sous le Consulat de *L. Furius Camillus*, et de *Ap. Claudius Crassus*.

« Dites-moi, disoit *Tibérius Gracchus* aux nobles (1), qui vaut mieux, un citoyen, ou un esclave perpétuel; un soldat, ou un homme inutile à la guerre? Voulez-vous, pour avoir quelques arpens de terre plus que les autres citoyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever par vos ennemis ces terres que vous nous refusez? »

(1) *Appien*, de la Guerre civile, liv. I.

CHAPITRE IV.

1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallèle de Carthage et de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.*

Les Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, et leur épée mauvaise; aussi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers siècles, les Mexicains l'ont été par les Espagnols. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples que les Romains rencontrèrent dans presque tous les lieux et dans presque tous les temps, se laissèrent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître,

chercher ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui résister et de s'instruire par ses victoires ; il leur apprit à se retrancher, à choisir et à disposer un camp ; il les accoutuma aux éléphans, et les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de *Pyrrhus* ne consistoit que dans ses qualités personnelles (1). *Plutarque* nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, et cinq cents chevaux qu'il avoit (2). Ce prince, maître d'un petit état dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier qui faisoit des entreprises continuelles, parce

(1) Voyez un fragment du livre premier de *Dion*, dans l'extrait des vertus et des vices.

(2) Vie de *Pyrrhus*.

qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Tarente son alliée, avoit bien dégénéré de l'institution des Lacédémoniens ses ancêtres (1). Il auroit pu faire de grandes choses avec les Samnites ; mais les Romains les avoient presque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit été aussi plutôt corrompue : ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, et ne donnoient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met

(1) *Justin*, liv. XX.

une République. L'avantage d'un état libre est que les revenus y sont mieux administrés; mais lorsqu'ils le sont plus mal, l'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parens du Prince il faut faire la fortune des amis et des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu : les lois sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince qui, étant toujours le plus grand citoyen de l'état, a le plus d'intérêt à sa conservation.

Les anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendoit à Rome les fortunes à peu près égales; mais à Carthage, des particuliers avoient les richesses des rois.

De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, et l'autre toujours la guerre; de façon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage (1).

Dans les états gouvernés par un prince, les divisions s'appaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coërcitive qui ramène les deux partis; mais dans une république elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit le guérir.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffroit que le sénat eût la direction des affaires: à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

---

(1) La présence d'*Annibal* fit cesser parmi les Romains toutes les divisions; mais la présence de *Scipion* aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois; elle ôta au gouvernement tout ce qui lui restoit de force; les généraux, le sénat, les grands devinrent plus suspects au peuple, et le peuple devint plus furieux. Voyez, dans *Appien*, toute cette guerre du premier *Scipion*.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du désavantage : l'or et l'argent s'épuisent ; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir ; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens et des maux ; elle ne se déterminoit que par sa gloire : et comme elle n'imaginoit point qu'elle pût

être si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes étrangères, et les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis; et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne fu-

rent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes (1), devenir les auxiliaires des Romains; et quelque temps avant la seconde guerre Punique, ils tirèrent d'eux et de leurs alliés, c'est-à-dire d'un pays qui n'étoit guère plus grand que les états du Pape et de Naples, sept cent mille hommes de pied et soixante et dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois (2).

Dans le fort de la seconde guerre Punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paroît, par *Tite-Live*, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, que Rome pour se défendre: celle-ci, comme on vient de

(1) *Florus*, liv. I.

(2) Voyez *Polybe*. Le sommaire de *Florus* dit qu'ils levèrent 300000 hommes dans la ville et chez les Latins.

dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et *Annibal* qui l'attaquoient, et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands Rois : ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays étoit moins solide que celui de Rome dans le sien; cette dernière avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme les remparts (1). Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée; c'est que les Samnites et les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, se rendoient d'abord à quiconque se présentoit pour les prendre : aussi tous ceux qui y débarquèrent, *Agatocle*, *Régulus*, *Scipion*, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guère attribuer qu'à un

(1) *Tite-Live*, liv. XXVII.

mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier *Scipion* : leur ville et leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses (1).

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus insolentes; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, et les punissoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le consul décimoit les troupes qui avoient fui, et les ramenoit contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (2). Ils avoient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs;

(1) Voyez *Appien*, *liber lybicus*.

(2) Voyez ce que dit *Polybe* de leurs exactions, sur-tout dans le fragment du liv. IX. *Extrait des vertus et des vices*.

et si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la superstition bannissoit en quelque façon les étrangers de l'Égypte ; et lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avoient songé qu'à affoiblir leurs nouveaux sujets : mais, sous les rois Grecs, l'Égypte fit presque tout le commerce du monde, et celui de Carthage commença à décheoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister long-temps dans leur médiocrité ; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu, et sans que personne s'en apperçoive ; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit et

signale leur puissance : mais lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie Carthaginoise valoit mieux que la Romaine, par deux raisons ; l'une, que les chevaux Numides et Espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie ; et l'autre, que la cavalerie Romaine étoit mal armée : car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce, qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de *Polybe.* (1).

Dans la première guerre Punique, *Régulus* fut battu, dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie ; et dans la

(1) Livre IV.

seconde,

seconde, *Annibal* dut à ses Numides ses principales victoires (1).

Scipion ayant conquis l'Espagne, et fait alliance avec *Massinisse*, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, et finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience sur mer, et connoissoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me semble que cet avantage n'étoit pas pour lors si grand qu'il le seroit aujourd'hui.

Les anciens n'ayant pas la boussole, ne pouvoient guère naviguer que sur les côtes : aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames, petits et plats ; presque toutes les rades étoient pour eux des ports ; la science des pilotes étoit très-bornée, et leur manœuvre très-

(1) Des corps entiers de Numides passèrent du côté des Romains, qui dès-lors commencèrent à respirer.

peu de chose. Aussi *Aristote* disoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de mariniers, et que les laboureurs suffisoient pour cela (1).

L'art étoit si imparfait, qu'on ne faisoit guère avec mille rames que ce qui se fait aujourd'hui avec cent (2).

Les grands vaissaux étoient désavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions nécessaires. *Antoine* en fit à Actium une funeste expérience (3); ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'*Auguste*, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames,

(1) Politique, liv. VII. chap. 6.

(2) Voyez ce que dit *Perrault* sur les rames des anciens. Essai de Physique, tit. III, mécanique des animaux.

(3) La même chose arriva à la bataille de Salamine. *Plutarque*, vie de *Thémistocle*. L'histoire est pleine de faits pareils.

les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la boussole on a changé de manière ; on a abandonné les rames (1), on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux ; la machine est devenue plus composée, et les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée ; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art : car pour résister à la violence du canon, et ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais à la grandeur de la machine on a dû proportionner la puissance de l'art.

---

(1) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de supériorité sur eux.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochoient soudain, et les soldats combattoient des deux parts; on mettoit sur la flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que *Régulus* et son collégue gagnèrent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les soldats étoient pour beaucoup, et les gens de l'art pour peu; à présent les soldats sont pour rien ou pour peu, et les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du consul *Duillius* fait bien sentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation : une galère Carthaginoise échoua sur leurs côtes : ils se servirent de ce modèle pour en bâtir; en trois mois de temps leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée : elle mit à la mer; elle trouva l'armée navale des Carthaginois, et la battit.

A peine à présent toute une vie suffit-elle à un prince pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer; c'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire. Et si de nos jours un grand prince (1) réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi (2).

La seconde guerre Punique est si fameuse, que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant *Annibal*, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébie et de Trasimène, après celle de Cannes plus funeste encore, abandonnée de

(1) Louis XIV.

(2) L'Espagne et la Moscovie.

presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le Sénat ne se départoit jamais des maximes anciennes; il agissoit avec *Annibal* comme il avoit agi autrefois avec *Pyrrhus*, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il seroit en Italie. Et je trouve dans *Denys d'Halicarnasse* (1), que lors de la négociation de *Coriolan*, le Sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes; et que le peuple Romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient sur ses terres; mais que si les Volsques se retiroient, on accorderoit tout ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le Sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya

(1) Antiquités Romaines, liv. VIII.

les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'*Annibal* fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul *Térentius Varron* avoit fui honteusement jusqu'à Vénouse : cet homme de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le Sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple ; il alla au-devant de *Varron*, et le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la République.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire de quelques milliers d'hommes) qui est si funeste à un état ; mais la perte imaginaire et le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'*Annibal* fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux qui se tourne presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne sent que sa foiblesse. Une preuve qu'*Annibal* n'auroit pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer par-tout du secours.

On dit encore qu'*Annibal* fit une grande faute de mener son armée à Capoue où elle s'amollit : mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue ? *Alexandre* qui commandoit à ses propres sujets, prit dans

une occasion pareille un expédient qu'*Annibal* qui n'avoit que des troupes mercenaires, ne pouvoit pas prendre; il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit que *Koulikan*, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent (1).

Ce furent les conquêtes mêmes d'*Annibal* qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevoit très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée entière, il battit les Romains: mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il

(1) Histoire de sa vie. Paris, 1742, page 402.

les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites ; et il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces : elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie et de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois.

Je m'imagine qu'*Annibal* disoit très-peu de bons mots, et qu'il en disoit encore moins en faveur de *Fabius* et de *Marcellus* contre lui-même. J'ai du regret de voir *Tite-Live* jeter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme *Homère*, qui néglige de les parer, et qui sait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à *Annibal* fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frère, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sache rien de plus propre à désespérer des peuples

qui s'étoient donnés à lui ; et à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Espagne, en Sicile et en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse, *Annibal*, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique : *Scipion* y descendit. Les succès qu'il y eut obligèrent les Carthaginois à rappeler d'Italie *Annibal*, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état et un grand capitaine, *Annibal* le fit pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter *Scipion* à la paix, il donna une bataille où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son

habileté, son expérience et son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux et ses éléphans, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple Romain ; et pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de *Massinisse* son *ennemi éternel.*

Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres et de grandes victoires ; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires et de grandes guerres.

Il y avoit dans ces temps-là comme deux mondes séparés : dans l'un, combattoient les Carthaginois et les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'*A-*

lexandre. On n'y pensoit point à ce qui se passoit en Occident (1) : car quoique *Philippe* roi de Macédoine eût fait un traité avec *Annibal*, il n'eut presque point de suite ; et ce Prince qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille ; car celui des deux peuples qui est le vainqueur, entreprend d'abord de nouvelles guerres, et une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine

(1) Il est surprenant, comme *Josèphe* le remarque dans le livre contre *Appien*, qu'*Hérodote* et *Thucydide* n'aient jamais parlé des Romains, quoiqu'ils eussent fait de si grandes guerres.

dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors dans l'Orient que quatre puissances capables de résister aux Romains; la Grèce, et les royaumes de Macédoine, de Syrie et d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la situation de ces deux premières puissances, parce que les Romains commencèrent par les soumettre.

Il y avoit dans la Grèce trois peuples considérables, les Etoliens, les Achaïens et les Béotiens : c'étoient des associations de villes libres qui avoient des assemblées générales et des magistrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides de gain, toujours libres de leur parole et de leurs sermens, enfin faisant la guerre sur la terre comme les Pirates la font sur mer. Les Achaïens étoient sans cesse fatigués par des voisins ou des défen-

seurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le sentiment présent du bien et du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter ; et ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenoit dans l'anarchie même (1).

Lacédémone avoit conservé sa puissance, c'est-à-dire cet esprit belliqueux que lui donnoit les institutions de *Lycurgue*. Les Thessaliens étoient en quelque façon asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abattus par les Romains. Les Arcananiens et les Athamanes étoient

(1) Les Magistrats pour plaire à la multitude, n'ouvroient plus les tribunaux : les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en festins. *Voyez* un fragment du liv. XX de *Polybe*, dans l'extrait des vertus et des vices.

ravagés tour-à-tour par les forces de la Macédoine et de l'Etolie. Les Athéniens sans force par eux-mêmes et sans alliés (1), n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois; et l'on ne montoit plus sur la tribune où avoit parlé *Démothènes*, que pour proposer les décrets les plus lâches et les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grèce étoit redoutable par sa situation, la force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses lois : elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art; et elle auroit été invincible si elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier *Philippe*, *Alexandre* et *Antipater*, mais non pas subjuguée : et les rois de Macédoine qui ne pouvoient se

(1) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grèce. *Polybe*, liv. VIII.

résoudre à abandonner leurs prétentions et leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'asservir.

La Macédoine étoit presque entourée de montagnes inaccessibles ; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables ; et il falloit bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'Empire des Turcs.

La Grèce se maintenoit par une espèce de balance. Les Lacédémoniens étoient pour l'ordinaire alliés des Etoliens, et les Macédoniens l'étoient des Achaïens : mais par l'arrivée des Romains tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (1), le moindre

(1) Voyez *Plutarque*, vie de *Flaminius*.

échec étoit de conséquence : d'ailleurs ils pouvoient difficilement s'agrandir, parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts sur leurs démarches ; et les succès qu'ils avoient dans les guerres entreprises pour leurs alliés, étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étoient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espèce d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls et par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, et diviser ou réunir les intérêts : enfin, ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe qui, dans le commencement de son règne, s'étoit attiré l'amour et

la confiance des Grecs par sa modération, changea tout-à-coup ; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être juste par politique et par ambition (1). Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois et les Romains, dont les forces étoient immenses ; il avoit fini la guerre à l'avantage de ses alliés, et s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grèce avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir : mais il l'irrita, au contraire, par de petites usurpations ; et s'amusant à discuter de vains intérêts, quand il s'agissoit de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions il se rendit odieux et détestable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités : et les Romains saisissant l'occasion de

(1) Voyez dans *Polybe* les injustices et les cruautés par lesquelles *Philippe* se décrédita.

leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrèrent dans la Grèce, et l'armèrent contre *Philippe*.

Ce prince fut vaincu à la journée des *Cynocéphales*, et cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné qu'il se réduisit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces; il fit sortir ses garnisons de toute la Grèce, livra ses vaisseaux, et s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'*Alexandre*. Il fait voir les avantages et les inconvéniens de la phalange et de la légion; il donne la préférence à l'ordonnance Romaine; et il y a apparence qu'il a raison, si l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la seconde guerre Punique, c'est qu'*Annibal* arma d'abord ses soldats à la Romaine; mais les Grecs ne changèrent ni leurs armes, ni leur manière de combattre; il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre *Philippe*, fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grèce, ils abaissèrent, par toutes sortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus, ils ordonnèrent que chaque ville Grecque, qui avoit été à *Philippe* ou à quelqu'autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres lois.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs se livrèrent à une

joie stupide, et crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grèce, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir : et comme ils prenoient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appelèrent dans la Grèce, *Antiochus* roi de Syrie, comme ils avoient appelé les Romains.

Les rois de Syrie étoient les plus puissans des successeurs d'*Alexandre*, car ils possédoient presque tous les états de *Darius*, à l'Egypte près ; mais il étoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans

la confusion des choses, plusieurs provinces se soulevèrent ; les royaumes de Pergame, de Cappadoce et de Bithynie se formèrent : mais ces petits états timides regardèrent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Egypte, ils ne songèrent qu'à le conquérir ; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent plusieurs provinces, et furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute et la basse Asie : mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale et les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes ; et que quand le siége de l'Empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses

et

et celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si *Cyrus* n'avoit pas conquis le royaume de Lydie, si *Séleucus* étoit resté à Babylone, et avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'*Antigone*, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, et celui de *Séleucus* pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux états, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passèrent, les Parthes les firent presque toujours périr (1) : quand les Parthes osèrent les passer; ils furent d'abord obligés de revenir : et de nos jours, les Turcs qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie et d'Egypte avoient

(1) J'en dirai les raisons au Chapitre XV. Elles sont tirées en partie de la disposition géographique des deux empires.

dans leur pays deux sortes de sujets ; les peuples conquérans, et les peuples conquis. Ces premiers encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où régnoient des successeurs de *Darius*, et non pas d'*Alexandre*. Le luxe, la vanité et la mollesse, qui en aucun siècle n'a quitté les cours d'Asie, régnoient sur-tout dans celle-ci. Le mal passa au peuple et aux soldats, et devint contagieux pour les Romains mêmes, puisque la guerre qu'ils firent contre *Antiochus* est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie, lorsqu'*Antiochus* qui avoit

fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains ; mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. *Annibal* vouloit qu'on renouvelât la guerre en Italie, et qu'on gagnât *Philippe*, ou qu'on le rendît neutre. *Antiochus* ne fit rien de cela : il se montra dans la Grèce avec une petite partie de ses forces ; et comme s'il avoit voulu y voir la guerre et non pas la faire, il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il fut battu, et s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu.

Philippe dans cette guerre, entraîné par les Romains comme par un torrent, les servit de tout son pouvoir, et devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger et de ravager l'Etolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut, et qu'on lui laisseroit quelques villes, des jalousies qu'il eut d'*Antiochus*, enfin de petits motifs le

déterminèrent ; et n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent : il fut vaincu encore ; et dans sa consternation, il consentit au traité le plus infame qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours (1), de s'ensévelir plutôt sous les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fière pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis ; et il savoit bien que le courage peut raffermir une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais.

---

(1) Louis XIV.

C'est une chose commune de voir des princes qui savent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sachent faire une guerre ; qui soient également capables de se servir de la fortune, et de l'attendre ; et qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abaissement d'*Antiochus*, il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Egypte qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitans, ses forces de mer et de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit en quelque façon une loi

fondamentale de la couronne d'Egypte ; que les sœurs succédoient avec les frères ; et afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frère avec la sœur. Or, il est difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession : car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'Etat, celui des deux qui avoit le moindre chagrin soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie ; populace immense, toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vouloit l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrène et de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres Princes de cette maison, avec des droits réciproques sur le tout, il arrivoit qu'il y avoit presque toujours des princes régnans, et des prétendans à la couronne ; que ces rois étoient sur un trône chancelant ; et que mal établis au dedans, ils étoient sans pouvoir au dehors.

Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur et de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps : ils avoient dans leurs principales villes, des jeux établis où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grèce ; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force et de l'adresse de celui qui s'en servoit, on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de Barbares pris indifféremment, et menés sans choix à la guerre, comme les armées de *Darius* le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, et leur ôter sans bruit leurs principales forces, firent deux choses ; premièrement, ils établi-

rent peu à peu, comme une maxime chez les Grecs, qu'ils ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement; de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales (1).

(1) Ils avoient déjà eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligèrent par le traité à ne plus se servir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de *Dion*.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire, le Sénat agissoit toujours avec la même profondeur ; et pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines et des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés : en quoi il faisoit deux choses ; il attachoit à Rome des rois dont elle avoit peu à craindre, et beaucoup à espérer ; et il en affoiblissoit d'autres, dont elle n'avoit rien à espérer et tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi ; mais d'abord on détruisit les destructeurs. *Philippe* fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à *Antiochus*. *Antiochus* fut vaincu par le secours des Rhodiens ; mais après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec *Persée*.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une trève au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on étoit occupé à une grande guerre, le Sénat dissimuloit toutes sortes d'injures, et attendoit dans le silence que le temps de la punition fût venu : que si quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation

pour criminelle, et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit guère de ligues contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du péril, ne vouloit pas s'en approcher.

Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la manière, et avec ceux qu'il leur convenoit; et de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient sûrement maltraités; ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre (1).

(1) Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez *Polybe.*

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, et que dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'Etat qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux ou les éléphans; et si ce peuple étoit puissant sur mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, par des taxes excessives ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ses sujets, et de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de

ses frères ou de ses enfans en otage : ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le possesseur : s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple Romain (1); et par-là ils le rendoient sacré et inviolable : de manière qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il étoit néanmoins très-recherché (2); car on étoit sûr que

(1) Voyez sur-tout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Macchabées, chap. 8.

(2) *Ariarathe* fit un sacrifice aux Dieux, dit *Polybe*, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

l'on ne recevoit d'injures que d'eux, et l'on avoit sujet d'espérer qu'elles seroient moindres : ainsi il n'y avoit point de services que les peuples et les rois ne fussent prêts à rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir.

Ils avoient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des priviléges et une participation de leur grandeur, comme les Latins et les Herniques ; d'autres, par l'établissement même, comme leurs colonies ; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent *Massinisse*, *Eumènes* et *Athalus*, qui tenoient d'eux leur royaume ou leur agrandissement ; d'autres, par des traités libres, et ceux-là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, et la plupart des villes Grecques ; plusieurs enfin par des traités forcés, et par la loi de leur sujétion, comme *Philippe* et *Antiochus* : car ils n'accordoient

point de paix à un ennemi qui ne contînt une alliance ; c'est-à-dire qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions (1) ; l'une défendoit les lois et la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : et comme cette dernière faction étoit toujours la plus puissante, on voit *bien* qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays, sous prétexte de succession : ils entrèrent en Asie, en Bithynie, en Lybie, par les testamens d'*Attalus*, de *Nicomède* (2) et d'*Appion* ; et l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrène.

Pour tenir les grands princes toujours

(1) Voyez *Polybe*, sur les villes de Grèce.

(2) Fils de *Philopator*.

foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (1); et comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition mise dans un traité de paix, ne lui laissoit plus d'alliés.

De plus, lorsqu'ils avoient vaincu quelque prince considérable, ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ses différends, avec les alliés des Romains, (c'est-à-dire, ordinairement avec tous ses voisins); mais qu'il les mettroit en arbitrage : ce qui lui ôtoit pour l'avenir la puissance militaire.

Et pour se la réserver toute, ils en privoient leurs alliés mêmes : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a

(1) Ce fut le cas d'*Antiochus*.

qu'à voir comme ils terminèrent les guerres d'*Attalus* et de *Prusias*.

Quand quelque prince avoit fait une conquête qui souvent l'avoit épuisé, un ambassadeur Romain survenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment avec une parole ils chassèrent d'Égypte *Antiochus*.

Sachant bien que les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe (1), et d'y assujettir quelque peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à *Mithridate*, fut que contre cette défense, il avoit soumis quelques Barbares (2).

Lorsqu'ils voyoient que deux peuples

(1) La défense faite à *Antiochus*, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres rois.

(2) *Appien*, *De bello Mithrid.*

étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scène, et comme nos Chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit *Denys d'Halicarnasse* (1), une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hasard, c'étoient des principes toujours constans ; et cela se peut voir aisément, car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances, furent précisément celles qu'ils avoient employées dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux.

Ils se servirent d'*Eumènes* et de *Mas-*

(1) Fragment de *Denys*, tiré de l'extrait des Ambassades.

sinisse, pour subjuguer *Philippe* et *Antiochus*, comme ils s'étoient servis des Latins et des Herniques, pour subjuguer les Volsques et les Toscans; ils se firent livrer les flottes de Carthage et des rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium; ils ôtèrent les liaisons politiques et civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes Latines (1).

Mais sur-tout leur maxime constante fut de diviser : la république d'Achaïe étoit formée par une association de ville libres; le sénat déclara que chaque ville se gouverneroit dorénavant par ses propres lois, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens étoit pareillement une ligue de plusieurs villes : mais comme dans la guerre contre

(1) *Tite-Live*, liv. VII.

Persée les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand prince qui a régné de nos jours avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, et le borner dans l'isle qui lui resta fidelle : en divisant la seule Puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un état, ils jugeoient d'abord l'affaire ; et par-là ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux rois (1) : si l'un d'eux

(1) Comme il arriva à *Ariarathe* et *Holopherne* en Cappadoce. *Appien*, *in Syriac.*

étoit en bas âge (1), ils décidoient en sa faveur, et ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'Univers. Car ils avoient porté les choses au point que les peuples et les rois étoient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre; étant établi que c'étoit assez d'avoir ouï parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées, sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoient; et comme elle n'étoit jamais considérable par le nombre, ils observoient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, et une troisième

(1) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils se déclarèrent pour le fils d'*Antiochus*, encore enfant, contre *Démétrius* qui étoit chez eux en otage, et qui les conjuroit de lui rendre justice, disant que Rome étoit sa mère et les Sénateurs ses pères.

dans Rome; toujours prête à marcher (1). Ainsi ils n'exposoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au hasard toutes les siennes (2).

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, et non pas la ville. On sait comment les Étoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés. Les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples et des sépultures même.

Ils pouvoient même donner à un

---

(1) C'étoit une pratique constante, comme on peut le voir par l'histoire.

(2) Voyez comme ils se conduisirent dans la guerre de Macédoine.

traité une interprétation arbitraire. Ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie et alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisoit la paix pour sauver son armée prête à périr, le Sénat qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix et continuoit la guerre. Ainsi quand *Jugurtha* eut enfermé une armée Romaine, et qu'il l'eut laissé aller sur la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avoit sauvées : et lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains près de mourir de faim à demander la paix, cette paix qui avoit sauvé tant de citoyens fut rompue à Rome ; et l'on éluda la foi publique, en envoyant le consul qui l'avoit signée (1).

(1) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Lusitaniens et les peuples de Corse. Voyez sur ces derniers un fragment du livre 1er de *Dion*.

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince, sous des conditions raisonnables; et lorsqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainsi quand ils se furent fait livrer (1) par *Jugurtha* ses éléphans, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demandèrent de livrer sa personne; chose qui étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugèrent les rois pour leurs fautes et leurs crimes particuliers. Ils écoutèrent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec *Philippe*; ils envoyèrent des députés pour pourvoir à leur sûreté; et ils firent accuser *Persée* devant eux, pour quelques

(1) Ils en agirent de même avec *Viriate*: après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendît les armes; à quoi ni lui, ni les siens ne purent consentir. *Fragment de Dion.*

meurtre

meurtres et quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un général par la quantité de l'or et de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours; et chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés se ruinoient tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur ou l'obtenir plus grande; et la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains, auroit suffi pour les vaincre (1).

Maîtres de l'Univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors : ravisseurs moins injustes en qualité de conquérans, qu'en qualité de législateurs. Ayant

(1) Les présens que le Sénat envoyoit aux rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaise et un bâton d'ivoire, ou quelque robe de magistrature.

su que *Ptolomée*, roi de Chypre, avoit des richesses immenses, ils firent une loi (1), sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnèrent l'hérédité d'un homme vivant, et la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats et les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'étoit pas entièrement épuisé: car on n'avoit pas même cette justice des brigands qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confisquoient les biens des

(1) *Florus*, liv. III. chap. 9.

plus riches citoyens : on faisoit mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du degré de leur puissance, mais leur personne propre étoit attaquée. Risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois qui vivoient dans le faste et dans les délices, n'osoient jeter des regards fixes sur le peuple Romain, et perdant le courage, ils attendoient de leur patience et de leurs bassesses quelque délai aux misères dont ils étoient menacés (1).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'*Antio-*

(1) Ils cachoient autant qu'ils pouvoient leur puissance et leurs richesses aux Romains. Voyez là-dessus un fragment du premier livre de *Dion*.

chus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie et de la Grèce, sans y avoir presque de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner : mais ils restoient si bien les maîtres, que lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'Univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prises à *Philippe*, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs ; si, après la seconde guerre Punique ou celle contre *Antiochus*, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies (1).

Il falloit attendre que toutes les na-

(1) Ils n'osèrent y exposer leurs colonies : ils aimèrent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Carthaginois et *Massinisse*, et se servir du secours des uns et des autres pour soumettre la Macédoine et la Grèce.

tions fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées, avant de leur commander comme sujettes, et qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république Romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins après la victoire du lac Régille (1): il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une manière lente de conquérir. On vainquoit un peuple, et on se contentoit de l'affoiblir; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement: s'il se relevoit, on l'abaissoit encore davantage: et il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement

(1) *Denys d'Halicarnasse* le rapporte, liv. VI, chap. 95, édition d'Oxford.

une monarchie ou une république, mais la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique et du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est la folie des conquérans de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes : cela n'est bon à rien ; car dans toute sorte de gouvernement on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes lois générales, les peuples n'avoient point entr'eux de liaisons dangereuses ; ils ne faisoient un corps que par une obéissance commune ; et sans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les empires fondés sur les lois des fiefs n'ont jamais été durables ni puissans : mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains et celui

des Barbares ; et pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foiblesse : dans l'un, la sujétion étoit extrême ; dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par les nations Germaniques, le pouvoir étoit dans les mains des vassaux, le droit seulement dans la main du prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur résister.

De tous les rois que les Romains attaquèrent, *Mithridate* seul se défendit avec courage, et les mit en péril.

La situation de ses états étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir; de là ils s'étendoient sur la mer du Pont: *Mithridate* la couvroit de ses vaisseaux, et alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Asie étoit ouverte à ses invasions: il étoit riche, parce que ses villes sur le Pont-Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. *Mithridate* les reçut à bras ouverts; il forma des légions où il les fit entrer, qui devinrent ses meilleures troupes (1).

D'un autre côté, Rome travaillée par ses dissentions civiles, occupée de maux plus pressans, négligea les affaires d'Asie, et laissa *Mithridate* suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le desir manifeste qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient dé-

(1) *Frontin*, Stratagêmes, liv. II, dit qu'*Archélaüs*, lieutenant de *Mithridate*, combattant contre *Sylla*, mit au premier rang ses chariots à faux; au second, sa phalange; au troisième, les auxiliaires armés à la Romaine, *mixtis fugitivis Italiæ, quorum pervicaciæ multùm fidebat. Mithridate* fit même une alliance avec *Sertorius*; Voyez aussi *Plutarque*, vie de *Lucullus*.

tourné par-là tous les autres peuples de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais *Mithridate* fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, et qu'il le seroit toujours.

Enfin, les villes de Grèce et d'Asie voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appeloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres qui forment un des beaux morceaux de l'Histoire Romaine; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices et l'orgueil, comme *Antiochus* et *Tigrane;* ou par la crainte, comme *Philippe*, *Persée* et *Jugurtha;* mais un roi magnanime qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulières, parce que les

révolutions y sont continuelles et toujours inopinées : car si *Mithridate* pouvoit aisément réparer ses armées, il arrivoit aussi que dans les revers où l'on a plus besoin d'obéissance et de discipline, ses troupes Barbares l'abandonnoient ; s'il avoit l'art de solliciter les peuples et de faire révolter des villes, il éprouvoit à son tour des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfans et de ses femmes : enfin, s'il eut affaire à des généraux Romains mal-habiles, on envoya contre lui en divers temps *Sylla*, *Lucullus* et *Pompée*.

Ce prince, après avoir battu les généraux Romains et fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine et de la Grèce, ayant été vaincu à son tour par *Sylla* ; réduit par un traité à ses anciennes limites ; fatigué par les généraux Romains ; devenu encore une fois leur vainqueur et le conquérant de l'Asie ; chassé par *Lucullus* et suivi dans son

propre pays, fut obligé de se retirer chez *Tigrane*: et le voyant perdu sans ressource après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres états, et s'y rétablit.

Pompée succéda à *Lucullus*, et *Mithridate* en fut accablé: il fuit de ses états; et passant l'Araxe, il marcha de péril en péril par le pays des Laziens: et ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de Barbares, il parut dans le Bosphore devant son fils *Macharès*, qui avoit fait sa paix avec les Romains (1).

Dans l'abyme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'elles tinrent (2).

---

(1) *Mithridate* l'avoit fait roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son père, il se donna la mort.

(2) Voyez *Appien*, *De bello Mithridatico*.

Trahi par *Pharnace*, un autre de ses fils, et par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises et des hasards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que *Pompée*, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis; ce qui servit plus au spectacle de la magnificence Romaine qu'à sa vraie puissance : et quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à son triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, et la liberté publique n'en fut que plus exposée (1).

---

(1) Voyez *Plutarque*, dans la vie de *Pompée*; et *Zonaras*, liv. II.

CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'Univers, il y avoit dans ses murailles une guerre cachée ; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent si-tôt que quelque matière vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique : les familles Patriciennes obtenoient seules toutes (1) les magistratures, toutes les dignités, et par conséquent tous les honneurs militaires et civils (2).

(1) Les Patriciens, avoient même en quelque façon, un caractère sacré ; il n'y avoit qu'eux qui pussent prendre les auspices. Voyez dans *Tite-Live*, liv. VI, la harangue d'*Appius Claudius*.

(2) Par exemple, il n'y avoit qu'eux qui pussent triompher, puisqu'il n'y avoit qu'eux qui pussent être consuls et commander les armées.

Les Patriciens voulant empêcher le retour des rois, cherchèrent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple ; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnèrent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé toute entière entre les mains des consuls, le peuple sentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaisser le consulat, à avoir des magistrats Plébéiens, et à partager avec les nobles les magistratures curules. Les Patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique, où les richesses, cette voie sourde pour acquérir la puissance, étoient méprisées, la naissance et les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puissance devoit donc revenir

au plus grand nombre, et l'aristocratie se changer peu à peu en un état populaire.

Ceux qui obéissent à un Roi sont moins tourmentés d'envie et de jalousie que ceux qui vivent dans une aristocratie héréditaire. Le prince est si loin de ses sujets, qu'il n'en est presque pas vu; et il est si fort au-dessus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puisse les choquer. Mais les nobles qui gouvernent sont sous les yeux de tous, et ne sont pas si élevés que des comparaisons odieuses ne se fassent sans cesse. Aussi a-t-on vu de tout temps, et le voit-on encore, le peuple détester les sénateurs. Les républiques où la naissance ne donne aucune part au gouvernement, sont à cet égard les plus heureuses; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, et qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple mécontent des Patriciens

se retira sur le Mont-sacré : on lui envoya des députés qui l'appaisèrent ; et comme chacun se promit secours l'un à l'autre, en cas que les Patriciens ne tinssent pas les paroles données (1), ce qui eut causé à tous les instans des séditions, et auroit troublé toutes les fonctions des magistrats ; on jugea qu'il valoit mieux créer une magistrature qui pût empêcher les injustices faites à un Plébéien (2). Mais par une maladie éternelle des hommes, les Plébéiens qui avoient obtenu des tribuns pour se défendre, s'en servirent pour attaquer ; ils enlevèrent peu à peu toutes les prérogatives des Patriciens : cela produisit des contestations continuelles. Le peuple étoit soutenu ou plutôt animé par ses tribuns ; et les Patriciens étoient défendus par le Sénat qui étoit

(1) *Zonaras*, liv. II.
(2) Origine des Tribuns du peuple.

presque tout composé de Patriciens ; qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, et qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces et sa supériorité dans les suffrages, ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer, la partialité de ses lois, enfin ses jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de résistance. Le Sénat se défendoit par sa sagesse, sa justice et l'amour qu'il inspiroit pour la patrie ; par ses bienfaits et une sage dispensation des trésors de la république ; par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles et la vertu des grands personnages (1) ; par la religion même,

(1) Le peuple qui aimoit la gloire, composé de gens qui avoient passé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuser ses suffrages à un grand homme sous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit

les institutions anciennes, et la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables; par les cliens, par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un dictateur (2), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les intérêts; enfin par une condescendance

---

d'élire des Plébéiens, et il élisoit des Patriciens. Il fut obligé de se lier les mains, en établissant qu'il y auroit toujours un Consul Plébéien: aussi les familles Plébéiennes qui entrèrent dans les charges, y furent-elles ensuite continuellement portées; et quand le peuple éleva aux honneurs quelque homme de néant comme *Varron* et *Marius*, ce fut une espèce de victoire qu'il remporta sur lui-même.

(2) Les Patriciens pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur; ce qui leur réussissoit admirablement bien; mais les Plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus Consuls, purent aussi être élus Dictateurs; ce qui déconcerta les Patriciens. Voyez dans *Tite-Live*, liv. VIII, comment *Publius Philo* les abaissa dans sa dictature: il fit trois lois qui leur furent très-préjudiciables.

paternelle à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres, et cette maxime constante de préférer la conservation de la république aux prérogatives de quelque ordre ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des temps, lorsque les Plébéiens eurent tellement abaissé les Patriciens, que cette (1) distinction de familles devint vaine, et que les unes et les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple agité par ses tribuns, et les principales familles Patriciennes ou Plébéiennes, qu'on appela les nobles, et qui avoient pour elles le Sénat qui en étoit composé. Mais comme les mœurs anciennes

(1) Les Patriciens ne conservèrent que quelques sacerdoces, et le droit de créer un magistrat, qu'on appeloit *Entre-Roi*.

n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, et qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résistèrent avec plus de force que les Patriciens n'avoient fait; ce qui fut cause de la mort des *Gracques*, et de plusieurs de ceux qui travaillèrent sur leur plan (1).

Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome; ce fut celle des censeurs. Ils faisoient le dénombrement du peuple; et de plus, comme la force de la République consistoit dans la discipline, l'austérité des mœurs, et l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat ordinaire ne pouvoit pas punir (2). Il y a de mauvais exem-

(1) Comme *Saturninus* et *Glaucias*.

(2) On peut voir comme ils dégradèrent ceux

ples qui sont pires que les crimes ; et plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, et en empêcher, si j'ose me servir de ce terme, la perpétuité, les désordres domestiques ou publics, étoit réformé par les censeurs. Ils pouvoient chasser du Sénat qui ils vouloient, ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre tribu, et même parmi ceux qui payoient les charges de la ville, sans avoir part à ses priviléges (1).

---

qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie ; ceux qui s'étoient rendus à Annibal ; ceux qui, par une mauvaise interprétation, lui avoient manqué de parole.

(1) Cela s'appeloit : *Ærarium aliquem facere, aut in cœlitum tabulas referre.* On étoit mis hors de sa centurie, et on n'avoit plus le droit de suffrage.

M. Livius nota le peuple même ; et de trente-cinq tribus il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part (1) aux priviléges de la ville. « Car, disoit-il, après m'avoir condamné, vous m'avez fait consul et censeur : il faut donc que vous ayez prévariqué une fois, en m'infligeant une peine ; ou deux fois, en me créant consul et ensuite censeur. »

M. Duronius, tribun du peuple, fut chassé du sénat par les censeurs ; parce que pendant sa magistrature il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenses des festins (2).

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique (3) ; mais ils faisoient décheoir

(1) *Tite-Live*, liv. XXIX.

(2) *Valère-Maxime*, liv. II.

(3) La dignité de Sénateur n'étoit pas une magistrature.

de l'ordre et du rang, et privoient pour ainsi dire un citoyen de sa noblesse particulière.

Servius Tullius avoit fait la fameuse division par centuries, que *Tite-Live* (1) et *Denys d'Halicarnasse* (2) nous ont si bien expliquée. Il avoit distribué cent quatre-vingt-treize centuries en six classes, et mis tout le bas peuple dans la dernière centurie, qui formoit seule la sixième classe. On voit que cette disposition excluoit le bas peuple du suffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la suite, on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on suivroit dans les suffrages la division par tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix; quatre de la ville, et trente-une de la campagne. Les principaux citoyens,

(1) Livre I.

(2) Livre IV, art. 15 et suiv.

tous

tous laboureurs, entrèrent naturellement dans les tribus de la campagne; et celles de la ville reçurent le bas peuple (1), qui y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires : et cela étoit regardé comme le salut de la république. Et quand *Fabius* remit dans les quatre tribus de la ville le menu peuple qu'*Appius Claudius* avoit répandu dans toutes, il en acquit le surnom de *Très-Grand* (2). Les censeurs jetoient les yeux tous les cinq ans sur la situation actuelle de la république, et distribuoient le peuple dans ses diverses tribus, de manière que les tribuns et les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, et que le peuple même ne pût pas abuser de son pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut ad-

(1) Appelé *Turba forensis.*
(2) Voyez *Tite-Live*, liv. IX.

mirable, en ce que depuis sa naissance sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du Sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorsqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put souffrir la main de son *Annibal* même. Athènes tomba, parce que ses erreurs lui parurent si douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et parmi nous les républiques d'Italie qui se vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus; aussi n'ont-elles pas plus de liberté que Rome n'en eut du temps des décemvirs (1).

Le gouvernement d'Angleterre est plus sage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, et qui s'exa-

(1) Ni même plus de puissance.

mine continuellement lui-même : et telles sont ses erreurs, qu'elles ne sont jamais longues ; et que par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'est-à-dire, toujours agité, ne sauroit se maintenir, s'il n'est, par ses propres lois, capable de correction.

CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la république pouvoit facilement subsister. Tout soldat étoit également citoyen ; chaque consul levoit une armée; et d'autres citoyens alloient à la guerre sous celui qui succédoit. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville (1).

(1) Les affranchis, et ceux qu'on appeloit *capite censi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. *Servius Tullius* les avoit mis dans la sixième classe, et on ne prenoit des soldats que dans les cinq premières. Mais *Marius*, partant

Enfin, le Sénat voyoit de près la conduite des généraux, et leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit de citoyen; et les généraux qui disposèrent des armées, et des royaumes, sentirent leur force, et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnoître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne

---

contre *Jugurtha*, enrôla indifféremment tout le monde : *milites scribere*, dit Salluste, *non more majorum neque classibus, sed uti cujusque libido erat*, capite censos *plerosque*. De bello Jugurth. Remarquez que dans la division par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville étoient à peu près les mêmes que ceux qui, dans la division par centuries, étoient dans la sixième classe.

furent plus les soldats de la république, mais de *Sylla*, de *Marius*, de *Pompée*, de *César*. Rome ne put plus savoir si celui qui étoit à la tête d'une armée dans une province, étoit son général ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance même, le Sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissoit constamment; au lieu que la populace passoit sans cesse de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foiblesse. Mais quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du Sénat devint inutile, et la république fut perdue.

Ce qui fait que les États libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté; au lieu que les succès et les

malheurs d'un État où le peuple est soumis, confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune ; le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son État.

Si la grandeur de l'empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit soumis tout l'Univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné en différens temps divers priviléges (1). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains ; et quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages (2). Mais

(1) *Jus Latii*, *Jus Italicum*.

(2) Les Èques disoient dans leurs assemblées : Ceux qui ont pu choisir ont préféré leurs lois au droit de la cité Romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. *Tite-Live*, liv. IX.

lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'étoit citoyen Romain, et qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues et par leurs prières, ils prirent la voie des armes; ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne : les autres alliés alloient les suivre (1). Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient pour ainsi dire les mains avec lesquelles elle enchaînoit l'Univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à ses murailles : elle accorda ce droit tant desiré aux alliés qui n'avoient

(1) Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompéians, les Vénusiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites et autres. *Appien, de la guerre civile, livre premier.*

pas encore cessé d'être fidelles (1); et peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du Sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur (2). La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble: et comme on n'en étoit citoyen que

(1) Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelques peuples à se soumettre: et comme on les fit aussi citoyens, d'autres posèrent encore les armes; enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés.

(2) Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

par une espèce de fiction; qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes Dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages ou se les faire donner; les assemblées furent de véritables conjurations; on appela *comices* une troupe de quelques séditieux: l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent des choses chimériques; et l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus savoir si le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite (1).

---

(1) Voyez les lettres de *Cicéron* à *Atticus*, liv. IV, lettre 18.

On n'entend parler dans les Auteurs que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étoient nécessaires, qu'elles y avoient toujours été, et qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divisions ; et des guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au dedans. Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles : et pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très-équi-

voque : la vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonnances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un état où l'on ne croit voir que du trouble ; c'est-à-dire une harmonie d'où résulte le bonheur qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet Univers, éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres.

Mais dans l'accord du despotisme Asiatique, c'est-à-dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle ; le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance : et si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensévelis les uns auprès des autres.

Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république : mais c'est une chose qu'on a vu toujours, que de bonnes lois qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie ; parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables ; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, et celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a à présent dans le monde une république (1) que personne ne connoît, et qui dans le secret et le silence augmente ses forces chaque jour. Il est certain que si elle parvient jamais à l'état

(1) Le canton de Berne.

de grandeur où sa sagesse la destine, elle changera nécessairement ses lois ; et ce ne sera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'agrandir, et ses lois étoient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite, et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres états de la Terre en un jour, mais continuellement : elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité ; et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servi.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage,

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

JE crois que la secte d'*Épicure* qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république, contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains (1). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. *Polybe* nous dit que de son temps les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec, au lieu qu'un Romain en étoit pour ainsi dire enchaîné (2).

(1) *Cynéas* en ayant discouru à la table de *Pyrrhus*, *Fabricius* souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. *Plutarque*, vie de *Pyrrhus*.

(2) « Si vous prêtez aux Grecs un talent avec dix promesses, dix cautions, autant de témoins, il est impossible qu'ils gardent leur foi ; mais parmi

Il y a un fait dans les lettres de *Cicéron* à *Atticus* (1), qui nous montre combien les Romains avoient changé à cet égard depuis le temps de *Polybe*.

MEMMIUS, dit-il, *vient de communiquer au Sénat l'accord que son compétiteur et lui avoient fait avec les Consuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriser dans la poursuite du Consulat pour l'année suivante : et eux de leur côté s'obligeoient de payer aux Consuls quatre cent mille sesterces s'ils ne leur fournissoient trois Augures qui déclareroient qu'ils étoient présens lorsque le peuple avoit fait la loi* Curiate (2), *quoiqu'il n'en eût*

---

les Romains, soit qu'on doive rendre compte des deniers publics, ou de ceux des particuliers, on est fidelle, à cause du serment que l'on a fait. On a donc sagement établi la crainte des enfers; et c'est sans raison qu'on la combat aujourd'hui. » *Polybe*, liv. VI.

(1) Livre IV, lettre 18.

(2) La loi *Curiate* donnoit la puissance militaire; et le Sénatus-Consulte régloit les troupes, l'argent, les officiers que devoit avoir le gouver-

point fait ; et deux Consulaires qui affirmeroient qu'ils avoient assisté à la signature du Sénatus-Consulte *qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de mal-honnêtes gens dans un seul contrat !

Outre que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie : cette ville fondée sous les meilleurs auspices, ce *Romulus* leur roi et leur Dieu, ce Capitole éternel comme la ville, et la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois sur l'esprit des Romains une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

---

neur : or, les Consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi, et un faux Sénatus-Consulte.

La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particulières. Mais comme l'opulence est dans les mœurs et non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe et des profusions qui n'en avoient point (1). Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richesses le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au-dessus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen; avec les desirs et les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; et, comme dit *Salluste* (2), on vit une génération de gens qui ne pouvoient

(1) La maison que *Cornélie* avoit achetée soixante-quinze mille drachmes, *Lucullus* l'acheta peu de temps après deux millions cinq cent mille. *Plutarque*, vie de *Marius*.

(2) *Ut meritò dicatur genitos esse qui nec ipsi habere possent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'histoire de *Salluste*, tiré du livre de la Cité de Dieu, liv. II, chap. 18.

avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de son institution avoit été telle, qu'elle avoit conservé une valeur héroïque et toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse et de la volupté ; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens Romains regardoient le commerce (1) et les arts comme des occupations d'esclaves (2) ; ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques

---

(1) *Romulus* ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres, l'agriculture et la guerre. Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. *Denys d'Halicarnasse*, liv. II ; *idem.* liv. IX.

(2) *Cicéron* en donne les raisons dans ses offices, liv. I, chap. 42.

exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis qui continuoient leur première industrie. Mais en général ils ne connoissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voie pour aller aux magistratures et aux honneurs (1). Ainsi les vertus guerrières restèrent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

(1) Il falloit avoir servi dix années, entre l'âge de 16 ans et celui de 47. Voyez *Polybe*, liv. VI.

CHAPITRE XI.

1. *De Sylla.* 2. *De Pompée et César.*

Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de *Marius* et de *Sylla :* on en trouvera dans *Appien* l'épouvantable histoire. Outre la jalousie, l'ambition et la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux : les nouveaux citoyens et les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même république (1); et l'on se faisoit une guerre qui par un

(1) Comme *Marius*, pour se faire donner la commission de la guerre contre *Mithridate*, au préjudice de *Sylla*, avoit par le secours du tribun *Sulpicius*, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des suffrages; ils étoient la plupart du parti de *Marius*, pendant que le Sénat et les anciens citoyens étoient du parti de *Sylla*.

caractère particulier étoit en même temps civile et étrangère.

Sylla fit des lois très-propres à ôter la cause des désordres que l'on avoit vus : elles augmentoient l'autorité du Sénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des tribuns. La fantaisie qui lui fit quitter la dictature, sembla rendre la vie à la république : mais dans la fureur de ses succès il avoit fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il ruina dans son expédition d'Asie toute la discipline militaire : il accoutuma son armée aux rapines (1), et lui donna des besoins qu'elle n'avoit jamais eus ; il corrompit une fois des soldats qui devoient dans la suite corrompre les capitaines.

Il entra dans Rome à main armée,

(1) Voyez dans la conjuration de *Catilina*, le portrait que *Salluste* nous fait de cette armée.

et enseigna aux généraux Romains à violer l'asile de la liberté (1).

Il donna les terres des citoyens aux soldats (2), et il les rendit avides pour jamais ; car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

Il inventa les proscriptions, et mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès-lors il fut impossible de s'attacher davantage à la république : car parmi deux hommes ambitieux, et qui se disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres et pour le parti de la liberté, étoient sûrs d'être proscrits par

---

(1) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cum armis ingressus est.* Fragment de *Jean d'Antioche*, dans l'extrait des vertus et des vices.

(2) On distribua bien au commencement une partie des terres des ennemis vaincus ; mais *Sylla* donnoit les terres des citoyens.

celui des deux qui seroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit *Cicéron* (1), un homme qui dans une cause impie et une victoire encore plus honteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entières.

Sylla quittant la dictature avoit semblé ne vouloir vivre que sous la protection de ses lois mêmes : mais cette action qui marqua tant de modération, étoit elle-même une suite de ses violences. Il avoit donné des établissemens à quarante-sept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces gens-là, dit *Appien*, regardant leur fortune comme attachée à sa vie, veilloient à sa sûreté, et étoient toujours prêts à le secourir ou à le venger (2).

(1) Offices, liv. II, chap. 8.

(2) On peut voir ce qui arriva après la mort de *César*.

La

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de savoir comment et par qui elle devoit être abattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne savoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens. *Pompée* parut le premier; *César* le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les lois de *Sylla*, qui bornoient le pouvoir du peuple; et quand il eut fait à son ambition un sacrifice des lois les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut; et la témérité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les lois de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures qui se soutenoient, s'arrêtoient et se tempéroient l'une l'autre; et comme elles n'avoient

toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; et le peuple voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le système de la république changea; les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires: ce qui anéantit l'autorité du peuple et des magistrats, et mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul ou de peu de gens (1).

Fallut-il faire la guerre à *Sertorius*? on en donna la commission à *Pompée*. Fallut-il la faire à *Mithridate*? tout le monde cria *Pompée*. Eut-on besoin de faire venir de blés à Rome? le peuple croit être perdu si on n'en charge *Pompée*. Veut-on détruire les Pirates? il

(1) *Plebis opes imminutæ, paucorum potentia crevit.* Salluste, *de conjurat. Catil.*

n'y a que *Pompée.* Et lorsque *César* menace d'envahir, le Sénat crie à son tour, et n'espère plus qu'en *Pompée.*

« Je crois bien (disoit *Marcus* [1] au peuple) que *Pompée*, que les nobles attendent, aimera mieux assurer votre liberté que leur domination : mais il y a eu un temps où chacun de vous devoit avoir la protection de plusieurs; et non pas tous la protection d'un seul; et où il étoit inoui qu'un mortel pût donner ou ôter de pareilles choses. »

A Rome, faite pour s'agrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes personnes les honneurs et la puissance; ce qui, dans des temps de trouble, pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on sait précisément ce que l'on donne; mais quand on y joint le pouvoir, on

[1] Fragment de l'histoire de *Salluste.*

ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences excessives, données à un citoyen dans une république, ont toujours des effets nécessaires; elles font naître l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois *Pompée* retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de congédier ses armées avant que d'y entrer, et d'y paroître en simple citoyen. Ces actions qui le comblèrent de gloire, firent que dans la suite, quelque chose qu'il eût fait au préjudice des lois, le Sénat se déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente et plus douce que celle de *César*. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme *Sylla*. Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à *Pompée :* il aspiroit à la dictature, mais par les suffrages du peuple; il ne pou-

voit consentir à usurper la puissance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des temps où *Pompée* vit diminuer son crédit (1); et ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il méprisoit augmentèrent le leur, et s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes. Il corrompit le peuple à force d'argent, et mit dans les élections un prix au suffrage de chaque citoyen.

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions; espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par désespoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec *César*

(1) Voyez *Plutarque.*

et *Crassus*. *Caton* disoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la république, mais leur union. En effet; Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui réunissant les vues et les intérêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son crédit à *César*; mais, sans le savoir, il le lui sacrifia. Bientôt *César* employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, et ses artifices même : il troubla la ville par ses émissaires, et se rendit maître des élections; consuls, préteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le Sénat qui vit clairement les desseins de *César*, eut recours à *Pompée*: il le pria de prendre la défense de la république, si l'on pouvoit appeler de ce nom un gouvernement qui de-

mandoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit sur-tout *Pompée*, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant *César* comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée : il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger : il soutenoit au Sénat que *César* n'oseroit faire la guerre, et parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis *César* en état de tout entreprendre; c'est que par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint à son gouvernement de la Gaule Cisalpine celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées près de Rome ; mais elle n'avoit pas souffert non plus que l'Italie fût entièrement dégarnie

de troupes : cela fit qu'on tint des forces considérables dans la Gaule Cisalpine, c'est-à-dire dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jusqu'aux Alpes. Mais pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célèbre *Sénatus-Consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césène, par lequel on dévouoit aux Dieux infernaux, et l'on déclaroit sacrilége et parricide quiconque avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important qui tenoit la ville en échec, on en joignit un autre plus considérable encore ; c'étoit celui de la Gaule Transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui ayant donné à *César* l'occasion de faire la guerre pendant plusieurs années à tous les peuples qu'il voulut, fit que ses soldats

vieillirent avec lui, et qu'il ne les conquit pas moins que les Barbares. Si *César* n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule Transalpine, il n'auroit point corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule Cisalpine, *Pompée* auroit pu l'arrêter au passage des Alpes : au lieu que dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui dans les guerres civiles est la puissance même.

La même frayeur qu'*Annibal* porta dans Rome après la bataille de Cannes, *César* l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. *Pompée* éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sut que céder et que fuir ; il sortit de Rome, y laissa le trésor public ; il ne put nulle part

retarder le vainqueur ; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de *César* : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur ; et qu'en quelque république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les lieutenans de *Pompée* en Espagne, alla en Grèce le chercher lui-même. *Pompée* qui avoit la côte de la mer et des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de *César* détruite par la misère et la faim : mais comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accu-

soient sans cesse (1). Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, et être comme *Agamemnon*, le roi des rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, achevèrent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours; de sacrifier tant d'avantages, pour aller avec des troupes nouvelles combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de *Pharsale* se furent retirés en Afrique, *Scipion* qui les commandoit, ne vouloit jamais suivre l'avis de *Caton*, de traîner la guerre en longueur: enflé de quelques avantages, il risqua tout, et perdit tout: et lorsque *Brutus* et *Cassius* rétablirent ce parti,

(1) Voyez *Plutarque*, vie de *Pompée*.

la même précipitation perdit la république une troisième fois (1).

Vous remarquerez que dans ces guerres civiles qui durèrent si long-temps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous *Marius*, *Sylla*, *Pompée*, *César*, *Antoine*, *Auguste*, Rome toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restoient encore.

Il n'y a point d'Etat qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat : et lorsque par la paix les forces y sont réunies, cet Etat a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent

(1) Cela est bien expliqué dans *Appien*, de la Guerre civile, livre IV. L'armée d'*Octave* et d'*Antoine* auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

de grands hommes; parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se met à son rang; au lieu que dans les autres temps on est placé, et on l'est presque toujours tout de travers. Et pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, après les troubles de la Ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII et de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous *Cromwell*, après les guerres du long parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe : et nous voyons aujourd'hui la Perse renaître

des cendres de la guerre civile, et humilier les Turcs.

Enfin la république fut opprimée : et il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers ; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, et qui ne desire tout que parce qu'il possède beaucoup.

Si *César* et *Pompée* avoient pensé comme *Caton*, d'autres auroient pensé comme firent *César* et *Pompée ;* et la république destinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde ; mais il me semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de sa diligence après *Pharsale*, *Cicéron* l'accuse de lenteur avec raison. Il dit à *Cassius*, qu'ils

n'auroient jamais cru que le parti de *Pompée* se fût ainsi relevé en Espagne et en Afrique ; et que s'ils avoient pu prévoir que *César* se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, et qu'ils se seroient retirés avec *Scipion* et *Caton* en Afrique (1). Ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres ; et en ne prévenant pas les deux dernières, il remit en question ce qui avoit été décidé à *Pharsale*.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature ; car les hommes ne sont guère touchés que des noms. Et comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul et de proconsul, les peuples d'Europe détestoient celui de roi ; de sorte que dans ces temps-là, ces noms faisoient le bonheur ou le désespoir de toute la Terre. *César* ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diadême sur

(1) Épîtres familières, livre XV.

la tête : mais voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres tentatives (1) : et je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le Sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de se lever ; et pour lors les plus graves de ce corps achevèrent de perdre patience.

On n'offense jamais plus les hommes, que lorsqu'on choque leurs cérémonies et leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

César, de tout temps ennemi du Sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu

(1) Il cassa les tribuns du peuple.

presque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puissance : par-là sa clémence même fut insultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris jusqu'à faire lui-même les Sénatus-Consultes ; il les souscrivoit du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. « J'apprends quelquefois, dit *Cicéron* (1), qu'un Sénatus-Consulte passé à mon avis, a été porté en Syrie et en Arménie, avant que j'aie su qu'il ait été fait ; et plusieurs princes m'ont écrit des lettres de remercîment sur ce que j'avois été d'avis qu'on leur donnât le titre de Rois, que non-seulement je ne savois pas être Rois, mais même qu'ils fussent au monde. »

On peut voir dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (2),

(1) Lettres familières, livre IX.

(2) *Voyez* les Lettres de *Cicéron* et de *Servius Sulpicius.*

qu'on a mises sous le nom de *Cicéron*, parce que la plupart sont de lui, l'abattement et le désespoir des premiers hommes de la république à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs et de leurs occupations même; lorsque le Sénat étant sans fonctions, ce crédit qu'ils avoient eu par toute la Terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul: et cela se voit bien mieux dans ses lettres que dans les discours des Historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, et d'un siècle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout: enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que *César* pût défendre sa vie: la plupart des conju-

rés étoient de son parti (1), ou avoient été par lui comblés de biens ; et la raison en est bien naturelle. Ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire ; mais plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (2) : car, à un homme qui n'a rien, il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les républiques de Grèce et d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puisssance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des

---

(1) *Decimus Brutus*, *Caïus Casca*, *Trebonius*, *Tullius Cimber*, *Minutius Basillus* étoient amis de César. *Appien*, *De bello civili*, liv. II.

(2) Je ne parle pas des satellites d'un tyran qui seroient perdus après lui, mais de ses compagnons dans un gouvernement libre.

Rois, la loi étoit précise, les exemples reçus; la république armoit le bras de chaque citoyen, le faisoit magistrat pour le moment, et l'avouoit pour sa défense.

Brutus (1) ose bien dire à ses amis, que quand son père reviendroit sur la terre, il le tueroit tout de même, et quoique par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdît peu à peu, les conjurations au commencement du règne d'*Auguste* renaissoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, sortant des règles ordinaires des crimes et des vertus, n'écoutoit que lui seul, et ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaicteur, ni père: la vertu sembloit s'oublier pour se surpasser elle-même; et l'action qu'on ne

(1) Lettres de *Brutus*, dans le recueil de celles de *Cicéron*.

pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit attroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de *César* qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte ou par les lois, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes?

CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

Il étoit tellement impossible que la république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, et qu'il n'y eut plus de liberté; car les causes qui l'avoient détruite, subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, et n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirèrent au Capitole; le Sénat ne s'assembla pas: et le lendemain, *Lépidus* qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place Romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses

qu'ils avoient reçus, entrèrent dans Rome : cela fit que le Sénat approuva tous les actes de *César ;* et que conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés ; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent dans son absence la tranquillité de son gouvernement : ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour long-temps.

Comme le Sénat avoit approuvé tous les actes de *César* sans restriction, et que l'exécution en fut donnée aux consuls ; *Antoine* qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de *César*, gagna son secrétaire ; et y fit écrire tout ce qu'il voulut : de manière que le dictateur régnoit plus impérieusement que pendant sa vie : car

ce qu'il n'auroit jamais fait, *Antoine* le faisoit : l'argent qu'il n'auroit jamais donné, *Antoine* le donnoit ; et tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la république, trouvoit soudain une récompense dans les livres de *César.*

Par un nouveau malheur, *César* avoit amassé pour son expédition des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'*Ops* : *Antoine* avec son livre en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jeter le corps de *César* dans le Tibre (1) ; ils n'y auroient trouvé nul obstacle : car dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser. Cela ne

(1) Cela n'auroit pas été sans exemple : après que *Tiberius Gracchus* eut été tué, *Lucretius*, *Edile*, qui fut depuis appelé *Vespillo*, jeta son corps dans le Tibre. *Aurelius Victor*, *De viris illust.*

fut

fut point exécuté, et voici ce qui en arriva.

Le Sénat se crut obligé de permettre qu'on fît les obsèques de *César:* et effectivement dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or c'étoit une coutume des Romains, si vantée par *Polybe*, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, et de faire ensuite l'oraison funèbre du défunt : *Antoine* qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de *César*, lui lut son testament où il lui faisoit de grandes largesses, et l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu de *Cicéron* (1) qui gouverna le Sénat dans toute cette affaire, qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, et s'exposer à périr, et que même on n'auroit point péri : mais il se

(1) Lettres à *Atticus*, liv. XIV, lettre XVI.

disculpe sur ce que, quand le Sénat fut assemblé, il n'étoit plus temps : et ceux qui savent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident : pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de *César*, une comète à longue chevelure parut pendant sept jours ; le peuple crut que son ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grèce et d'Asie de bâtir des temples aux rois, et même aux proconsuls qui les avoient gouvernés (1) : on leur faisoit faire ces choses, comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude : les Romains mêmes pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs

(1) *Voyez* là-dessus les Lettres de *Cicéron* à *Atticus*, livre V ; et la remarque de M. l'abbé de *Mongault*.

divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis *Romulus* jusqu'à *César*, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (1).

Le gouvernement de la Macédoine étoit échu à *Antoine* : il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules; on voit bien par quel motif. *Decimus Brutus*, qui avoit la Gaule Cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le Sénat déclara *Antoine* ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre *Antoine* son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'*Octave*; et au lieu de chercher à faire oublier *César* au peuple, il le lui avoit remis devant les yeux.

---

(1) *Dion* dit que les Triumvirs, qui espéroient tous d'avoir quelque jour la place de *César*, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit. Liv. XLVII.

Octave se conduisit avec *Cicéron* en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta, et employa tous les artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre, et les rendent contens d'eux.

Je crois que si *Caton* s'étoit réservé pour la république, il auroit donné aux choses taut autre tour. *Cicéron*, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire chez *Cicéron*, c'étoit la vertu; chez *Caton*, c'étoit la gloire (1): *Cicéron* se

(1) *Esse quàm videri bonus malebat: itaque quò minùs gloriam petebat, eò magis illam assequebatur.* Salluste, De bello Catil.

voyoit toujours le premier ; *Caton* s'oublioit toujours : celui-ci vouloit sauver la république pour elle même ; celui-là, pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallèle en disant que, quand *Caton* prévoyoit, *Cicéron* craignoit ; que là où *Caton* espéroit, *Cicéron* se confioit ; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Antoine fut défait à Modène : les deux consuls *Hirtius* et *Pansa* y périrent. Le Sénat qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à abaisser *Octave*, qui de son côté cessa d'agir contre *Antoine*, mena son armée à Rome, et se fit déclarer consul.

Voilà comment *Cicéron*, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'*Antoine*, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son

nom étoit plus cher, et ses droits en apparence plus légitimes (1).

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule Transalpine, où il avoit été reçu par *Lépidus :* ces deux hommes s'unirent avec *Octave*, et ils se donnèrent l'un à l'autre la vie de leurs amis et de leurs ennemis (2). *Lépide* resta à Rome : les deux autres allèrent chercher *Brutus* et *Cassius*, et ils les trouvèrent dans les lieux où l'on combattit trois fois pour l'empire du Monde.

Brutus et *Cassius* se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable ; et l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la république qui fut ainsi abandonnée. *Caton* s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie ; ceux-ci

(1) Il étoit héritier de *César*, et son fils par adoption.

(2) Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnèrent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de la vie. *Voyez Dion*,

la commencèrent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque, qui y encourageoit ; l'établissement des triomphes et de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie et leurs biens confisqués (1) ; une espèce de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin une grande commodité pour l'héroïsme, chacun faisant finir la pièce

(1) *Eorum qui de se statuebant humabantur corpora, manebant testamenta ; pretium festinandi.* *Tacite*, Annal. liv. VI.

qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (1).

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort ; parce que la passion fait sentir, et jamais voir.

L'amour propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manières, et agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être : et tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre par un instinct naturel et obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

---

(1) Si *Charles I*, si *Jacques II* avoient vécu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étoient, lorsque par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit à tous les instans échapper à toute autre puissance.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile et la Sardaigne ; il étoit maître de la mer, et il avoit avec lui une infinité de fugitifs et de proscrits, qui combattoient pour leurs dernières espérances. *Octave* lui fit deux guerres très-laborieuses ; et après bien de mauvais succès, il le vainquit par l'habileté d'*Agrippa*.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement leur vie (1) : et il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abattu tant

(1) De nos jours presque tous ceux qui jugèrent *Charles I*, eurent une fin tragique. C'est qu'il n'est guere possible de faire des actions pareilles sans avoir de tous côtés de mortels ennemis, et par conséquent sans courir une infinité de périls.

de fois dans des guerres où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. De là cependant on tira la conséquence d'une vengeance céleste, qui punissoit les meurtriers de *César*, et proscrivoit leur cause.

Octave gagna les soldats de *Lépidus*, et le dépouilla de la puissance du triumvirat : il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, et le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple.

On est bien aise de l'humiliation de ce *Lépidus*. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la république : toujours le premier à commencer les troubles ; formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne (1) s'est plu à en faire l'éloge, et cite *Antoine*, qui dans une de ses

(1) L'abbé de *Saint-Réal*.

lettres lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour *Antoine*, ne devoit guere l'être pour les autres.

Je crois qu'*Octave* est le seul de tous les capitaines Romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, et que cela même l'y porta : on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus, aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se seroit méfié de lui ; et s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à *Antoine* le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine se préparant contre *Octave*, jura à ses soldats que deux mois après sa victoire, il rétabliroit la république; ce qui fait bien voir que les soldats mêmes étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium se donna; *Cléopatre* fuit, et entraîna *Antoine* avec elle. Il est certain que dans la suite elle le trahit (1): peut-être que par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisième maître du Monde?

Une femme à qui *Antoine* avoit sacrifié le monde entier, le trahit: tant de capitaines et tant de rois, qu'il avoit agrandis ou faits, lui manquèrent; et comme si la générosité avoit été liée

(1) *Voyez Dion*, livre L.

à la servitude, une troupe de gladiateurs lui conserva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits ; la premiere idée que vous lui inspirez, c'est de chercher les moyens de les conserver : ce sont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, c'est qu'une bataille décidoit presque toujours l'affaire, et qu'une défaite ne se réparoit pas.

Les soldats Romains n'avoient point proprement d'esprit de parti ; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne ; ils ne connoissoient que leur chef, qui les engageoit par des espérances immenses : mais le chef battu n'étant plus en état de remplir ses promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincèrement dans la querelle ; car il leur importoit fort peu qui eût le dessus, du

sénat ou du peuple. Ainsi, si-tôt qu'un des chefs étoit battu, elles se donnoient à l'autre (1); car il falloit que chaque ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui, ayant des promesses immenses à tenir aux soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu en France deux sortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion, et elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légèreté ou l'ambition de quelques grands, et elles étoient d'abord étouffées.

Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à *Octave*) établit l'ordre, c'est-

(1) Il n'y avoit point de garnison dans les villes pour les contenir, et les Romains n'avoient eu besoin d'assurer leur empire que par des armées ou des colonies.

à-dire, une servitude durable : car, dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle, tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; et on nomme trouble, dissention, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une espèce d'anarchie dans la république. *Pompée*, *Crassus* et *César* y réussirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent ; et comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires : ils introduisirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent ; et quand on étoit accusé de

brigues, on corrompoit aussi les juges : ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences ; et quand on étoit mis en justice, on intimidoit encore les juges (1) : l'autorité même du peuple étoit anéantie ; témoin *Gabinius* qui, après avoir rétabli malgré le peuple, *Ptolomée* à main armée, vint froidement demander le triomphe (2).

Ces premiers hommes de la république cherchoient à dégoûter le peuple de son pouvoir, et à devenir nécessaires en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais lorsqu'*Auguste* fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

---

(1) Cela se voit bien dans les Lettres de *Cicéron* à *Atticus*.

(2) *César* fit la guerre aux Gaulois, et *Crassus* aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune délibération du Sénat, ni aucun décret du peuple. *Voyez Dion*.

Lorsqu'*Auguste* avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des soldats, et non pas les conjurations des citoyens; c'est pour cela qu'il ménagea les premiers, et fut si cruel aux autres. Lorsqu'il fut en paix, il craignit les conjurations : et ayant toujours devant les yeux le destin de *César*, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'*Auguste*. Il porta dans le sénat une cuirasse sous sa robe ; il refusa le nom de dictateur : et au lieu que *César* disoit insolemment que la république n'étoit rien, et que ses paroles étoient des lois, *Auguste* ne parla que de la dignité du sénat, et de son respect pour la république. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qu'il fût possible, sans choquer ses intérêts ; et il en fit un aristocratique par rapport au civil, et monarchique par rapport au militaire : gou-

vernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, et étoit entièrement monarchique par conséquent.

On a mis en question si *Auguste* avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire : mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le soulageât de ce poids, et qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'*Auguste* : et quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'*Auguste*, tous ses règlemens tendoient

visiblement à l'établissement de la monarchie. *Sylla* se défait de la dictature : mais dans toute la vie de *Sylla*, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain; tous ses règlemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république. *Sylla*, homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté : *Auguste*, rusé tyran (1), les conduit doucement à la servitude. Pendant que, sous *Sylla*, la république reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie : et pendant que, sous *Auguste*, la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous *Auguste*; ou plutôt cet honneur devint un privilége

(1) J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs et des Romains, qui donnèrent ce nom à tous ceux qui avoient renversé la démocratie.

de la souveraineté (1). La plupart des choses qui arrivèrent sous les empereurs, avoient leur origine dans la république (2), et il faut les rapprocher : celui-là seul avoit droit de demander le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite (3); or, elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, et par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme du temps de la république

---

(1) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. *Dion, in Aug.*

(2) Les Romains ayant changé de gouvernement sans avoir été envahis, les mêmes coutumes restèrent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta à peu près.

(3) *Dion, in Aug.* liv. LIV, dit qu'*Agrippa* négligea par modestie, de rendre compte au Sénat de son expédition contre les peuples du Bosphore, et refusa même le triomphe; et que depuis lui personne de ses pareils ne triompha : mais c'étoit une grace qu'*Auguste* vouloit faire à *Agrippa*; et qu'*Antoine* ne fit point à *Ventidius*, la première fois qu'il vainquit les Parthes.

on eut pour principe de faire continuellement la guerre ; sous les empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix : les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement, craignirent d'entreprendre de trop grandes choses : il fallut modérer sa gloire de façon qu'elle ne réveillât que l'attention et non pas la jalousie du prince, et ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoisie Romaine (1), il fit des lois (2) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves (3) ; il recommanda par son testament que l'on

(1) *Suétone, in Aug.*
(2) *Idem, ibid.* Voyez les Institutes, liv. I.
(3) *Dion, in Aug.*

gardât ces deux maximes, et qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très-bien liées ensemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissemens.

Lorsque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue : dans la suite, plusieurs citoyens des villes voisines y vinrent pour avoir part au droit de suffrage; et ils s'y établirent en si grand nombre, que, sur les plaintes des alliés, on fut souvent obligé de les leur renvoyer : enfin on y arriva en foule des provinces. Les lois favorisèrent les mariages, et même les rendirent nécessaires. Rome fit, dans toutes ses guerres, un nombre d'esclaves prodigieux : et lorsque ses

citoyens furent comblés de richesses, ils en achetèrent de toutes parts ; mais ils les affranchirent sans nombre, par générosité, par avarice, par foiblesse (1) : les uns vouloient récompenser des esclaves fidelles ; les autres vouloient recevoir en leur nom le blé que la république distribuoit aux pauvres citoyens ; d'autres enfin desiroient d'avoir à leur pompe funèbre beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé d'affranchis (2) ; de façon que ces maîtres du monde, non-seulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple, presque tout composé d'affranchis ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on

(1) *Denys d'Halicarnasse*, livre IV.

(2) Voyez *Tacite*, Annal. livre XIII. *Laté fusum in corpus, etc.*

en

en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers : Rome les recevoit esclaves, et les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes arrivés dans les élections, *Auguste* mit dans la ville un gouverneur et une garnison ; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontières, et établit des fonds particuliers pour les payer : enfin, il ordonna que les vétérans recevroient leur récompense en argent, et non pas en terres (1).

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis *Sylla* : la propriété des biens des citoyens étoit rendue incer-

(1) Il régla que les soldats Prétoriens auroient cinq mille drachmes ; deux après seize ans de service, et les trois autres mille drachmes après vingt ans de service. *Dion, in Aug.*

taine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, et devenoient de dangereux citoyens (1); mais si on les distribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la république des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'*Auguste* eurent pour objet principal la sûreté des convois, et la communication des diverses parties de l'empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée ; on ne naviguoit dans ces temps-là que sur cette

(1) Voyez *Tacite*, Annal. liv. XIV, sur les soldats menés à Tarente et à Antium.

mer ; et ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret ; toutes les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs ; on ne sut plus que ce que la folie et la hardiesse des tyrans ne voulurent point cacher, ou ce que les historiens conjecturèrent.

CHAPITRE XIV.

TIBÈRE.

COMME on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment et couvrir les campagnes qu'elles conservoient ; ainsi la puissance souveraine sous *Auguste* agit insensiblement, et renversa sous *Tibère* avec violence.

Il y avoit une *loi de Majesté* contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple Romain. *Tibère* se saisit de cette loi, et l'appliqua non pas au cas pour lesquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi, mais des paroles, des signes et des pensées même ;

car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, *Tibère* trouva toujours des

juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la république, le Sénat qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. *Tibère* lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appeloit crime de *lèse-Majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer ; les sénateurs alloient au-devant de la servitude : sous la faveur de *Séjan*, les plus illustres d'entre eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnoit pour lors dans le Sénat. Après que *César* eut vaincu le parti de la république, les amis et les ennemis qu'il avoit dans le Sénat concoururent également à ôter toutes les bornes que les lois avoient mises à sa puissance, et à lui

déférer des honneurs excessifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. *Dion* nous dit que quelques-uns allèrent jusqu'à proposer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne se défia point du Sénat, et qu'il y fut assassiné ; mais cela fit aussi que, dans les règnes suivans, il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, et qui pût révolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains étoient immenses, quelles que fussent les voies qu'ils employoient pour les acquérir : elles furent presque toutes ôtées sous les empereurs ; les Sénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens ; on ne pouvoit guère rien prendre dans les provinces que pour *César*, sur-tout lorsque ses procurateurs, qui étoient à peu près comme sont aujourd'hui nos

intendans, y furent établis. Cependant quoique la source des richesses fût coupée, les dépenses subsistoient toujours; le train de vie étoit pris, et on ne pouvoit plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des lois, et celle de juger les crimes publics; mais il lui avoit laissé, ou du moins avoit paru lui laisser celle d'élire les magistrats. *Tibère* qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilége, et le donna au Sénat, c'est-à-dire à lui même (1) : or on ne sauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lorsque le peuple disposoit des dignités, les magistrats qui les briguoient faisoient bien des bassesses; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui

(1) *Tacite*, Annal. liv. I, *Dion*, livre LIV.

les cachoit, soit qu'ils donnassent des jeux ou de certains repas au peuple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir par des libéralités la faveur du peuple. Mais lorsque le peuple n'eut plus rien à donner, et que le prince, au nom du Sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, et on les obtint par des voies indignes ; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que *Tibère* voulût avilir le Sénat : il ne se plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la servitude ; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus : mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires ; sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particu-

lières. Il auroit desiré un Sénat libre; et capable de faire respecter son gouvernement; mais il vouloit aussi un Sénat qui satisfît à tous les momens ses craintes, ses jalousies, ses haines: enfin l'homme d'état cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des Patriciens, qu'il auroit des magistrats de son corps qui le défendroient contre les insultes et les injustices qu'on pourroit lui faire: afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés et inviolables; et on ordonna que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, seroit sur-le-champ puni de mort. Or les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les priviléges: et c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise; et que l'accusation de lèse-

Majesté, ce crime, dit *Pline*, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui : et je ne puis penser que *Tibère* eût fait accuser un homme pour avoir vendu avec sa maison la statue de l'empereur; que *Domitien* eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant son image, et un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient réveillé dans l'esprit des Romains que l'idée qu'elles nous donnent à présent. Je crois qu'une partie de cela est fondée sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence, pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une

nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où il est défendu de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le génie du peuple Romain. Il s'étoit si fort accoutumé à obéir et à faire sa félicité de la différence de ses maîtres, qu'après la mort de *Germanicus*, il donna des marques de deuil, de regret et de désespoir que l'on ne trouve plus parmi nous.

Il faut voir les historiens décrire la désolation publique si grande, si longue, si peu modérée (1) : et cela n'étoit point joué; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne dissimule.

Le peuple Romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement composé presque d'affranchis ou de gens sans industrie qui vivoient aux dépens du trésor

(1) Voyez *Tacite*.

public, ne sentoit que son impuissance; il s'affligeoit comme les enfans et les femmes, qui se désolent par le sentiment de leur foiblesse : il étoit mal; il plaça ses craintes et ses espérances sur la personne de *Germanicus;* et cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le désespoir.

Il n'y a point de gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misère de leur condition pourroit rassurer, et qui devroient dire, avec *Andromaque : Plût à Dieu que je craignisse !* Il y a aujourd'hui à Naples cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, et n'ont pour tout bien que la moitié d'un habit de toile : ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abbattement affreux à la moindre fumée du Vésuve; ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des Empereurs, depuis Caïus Caligula, jusqu'à Antonin.

CALIGULA succéda à *Tibère*. On disoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître : ces deux choses sont assez liées; car la disposition d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lorsque l'on vient à commander soi-même.

Caligula rétablit les comices (1) que *Tibère* avoit ôtés, et abolit ce crime arbitraire de lèse-Majesté qu'il avoit établi; par où l'on peut juger que le commencement du règne des mauvais princes est

(1) Il les ôta dans la suite.

souvent comme la fin de celui des bons ; parce que, par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succèdent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu : et c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, et de bien mauvais aussi.

Qu'y gagna-t-on ? *Caligula* ôta les accusations des crimes de lèse-Majesté ; mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient : et ce n'étoit pas à quelques Sénateurs qu'il en vouloit ; il tenoit le glaive suspendu sur le Sénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'esprit général des Romains. Comme ils tombèrent tout-à-coup sous un gouvernement arbitraire, et qu'il n'y eut presque point d'intervalle chez eux entre commander et servir, ils ne furent point préparés

à ce passage par des mœurs douces : l'humeur féroce resta ; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eux-mêmes les ennemis vaincus, et furent gouvernés sur le même plan. *Sylla* entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que *Sylla* entrant dans Athènes ; il exerça le même droit des gens. Pour les états qui n'ont été soumis qu'insensiblement, lorsque les lois leur manquent ils sont encore gouvernés par les mœurs,

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces : on remarqua que *Claude* devint plus porté à répandre le sang, à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, et qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains accoutumés à se jouer

de la nature humaine, dans la personne de leurs enfans et de leurs esclaves (1), ne pouvoient guère connoître cette vertu que nous appelons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que de cet usage continuel des châtimens sur une malheureuse partie du genre humain? Lorsque l'on est cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur et de la justice naturelle?

On est fatigué de voir, dans l'histoire des empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens; nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, et à une religion plus

(1) Voyez les lois Romaines sur la puissance des pères et celle des mères.

réprimante ; et de plus, on n'a point à dépouiller les familles de ces sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres ; nous ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens (1).

Le peuple de Rome, ce que l'on appelle *plebs*, ne haïssoit pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'empire, et qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples ; il regardoit le commerce et les arts comme des choses propres aux seuls esclaves ; et les distributions de blé qu'il recevoit lui faisoient négliger les terres ; on l'avoit accoutumé aux jeux et aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns

(1) Le duc de *Bragance* avoit des biens immenses dans le Portugal : lorsqu'il se révolta, on félicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir.

à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, et son oisiveté lui en augmenta le goût. Or, *Caligula*, *Néron*, *Commode*, *Caracalla*, étoient regrettés du peuple, à cause de leur folie même : car ils aimoient avec fureur ce que le peuple aimoit, et contribuoient de tout leur pouvoir, et même de leur personne, à ses plaisirs ; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire ; et quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tyrannie, et il en jouissoit sûrement ; car il trouvoit sa sûreté dans sa bassesse. De tels princes haïssoient naturellement les gens de bien ; ils savoient qu'ils n'en étoient pas approuvés (1) : indignés de la contradic-

(1) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre : les Romains n'avoient guère que des spectacles,

tion ou du silence d'un citoyen austère, enivrés des applaudissemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, et qu'il n'y avoit que des gens mal-intentionnés qui pussent le censurer.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté : comme il descendoit également d'*Antoine* et d'*Auguste*, il disoit qu'il puniroit les consuls s'ils célébroient le jour de réjouissance établi en mémoire de la victoire d'Actium, et

---

et celui des infames gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand personnage descendît lui-même sur l'arêne, ou montât sur le théâtre, la gravité Romaine ne le souffroit pas. Comment un Sénateur auroit-il pu s'y résoudre, lui à qui les lois défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudissemens même du peuple avoient flétris ? Il y parut pourtant des empereurs : et cette folie, qui montroit en eux le plus grand déréglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, est toujours marquée chez les historiens avec le caractère de la tyrannie.

qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas ; et *Drusille*, à qui il accorda des honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déesse ; et de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie, dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini ; à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres ? Quoi ! ce Sénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts ? On n'élève donc sa puissance

que pour la voir mieux renversée? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains ?

Caligula ayant été tué, le Sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques soldats entrèrent dans le palais pour piller : ils trouvèrent dans un lieu obscur un homme tremblant de peur; c'étoit *Claude :* ils le saluèrent Empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice (1). Les

(1) *Auguste* avoit établi les procurateurs, mais ils n'avoient point de juridiction; et quand on ne leur obéissoit pas, il falloit qu'ils recourussent à l'autorité du gouverneur de la province ou du préteur. Mais, sous *Claude*, ils eurent la juridiction ordinaire, comme lieutenans de la province; ils jugèrent encore des affaires fiscales, ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

guerres de *Marius* et de *Sylla* ne se faisoient que pour savoir qui auroit ce droit, des Sénateurs ou des Chevaliers (1); une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns et aux autres : étrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'Univers !

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république, car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous aujourd'hui les rois de Danemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le Sénat et les Chevaliers. Nous avons vu que jusqu'au temps des empereurs, il avoit été si belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville se disciplinoient sur-le-champ, et alloient

(1) Voyez *Tacite*, Annal. livre XII.

droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de *Vittellius* et de *Vespasien*, Rome, en proie à tous les ambitieux, et pleine de bourgeois timides, trembloit devant la première bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure. Comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain; la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les

Les soldats avoient été attachés à la famille de *César*, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit procurés la révolution. Le temps vint que les grandes familles de Rome furent toutes exterminées par celle de *César*; et que celle de *César* dans la personne de *Néron*, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contrebalancer la militaire; chaque armée voulut faire un empereur.

Comparons ici les temps. Lorsque *Tibère* commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du Sénat (1)? Il apprit que les armées d'Illyrie et de Germanie s'étoient soulevées : il leur accorda quelques demandes, et il soutint que c'étoit au Sénat à juger des autres (1); il leur envoya des députés de ce corps.

(1) *Tacite*, Annal. livre I.

(2) *Cætera Senatui servanda. Tacite*, Annal, liv. I.

Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats, comment, dans une armée Romaine, les enfans de l'Empereur et les envoyés du Sénat Romain couroient risque de la vie (1), ils purent se repentir, et aller jusqu'à se punir eux-mêmes (2) : mais, quand le sénat fut entièrement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain *Othon* harangue-t-il ses soldats pour leur parler de la dignité du Sénat (3); en vain *Vitellius* envoie-t-il les principaux Sénateurs pour faire sa paix avec *Vespasien* (4): on ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'état le respect qui leur

(1) Voyez la harangue de *Germanicus*. *Tacite*, Annal. liv. I.

(2) *Gaudebat cædibus miles, quasi semet absolveret. Tacite*, Annal. liv. I. On révoqua dans la suite les priviléges extorqués. *Tacite, ibid.*

(3) *Tacite*, Hist. liv. I.

(4) *Idem, ibid.* liv. III.

a été ôté si long-temps. Les armées ne regardèrent ces députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déjà réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des Romains, que celui qui triomphoit distribuoit quelques deniers à chaque soldat; c'étoit peu de chose (1). Dans les guerres civiles, on augmenta (2) ces dons. On les faisoit autrefois de l'argent pris sur les ennemis; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens, et les soldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces distributions n'avoient lieu qu'après

(1) Voyez dans *Tite-Live*, les sommes distribuées dans divers triomphes. L'esprit des capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le trésor public, et d'en donner peu aux soldats.

(2) *Paul-Emile*, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne distribua que cent deniers à chaque soldat; mais *César* en donna deux mille; et son exemple fut suivi par *Antoine* et *Octave*, par *Brutus* et *Cassius*. Voyez *Dion* et *Appien*.

une guerre; *Néron* les fit pendant la paix : les soldats s'y accoutumèrent; et ils frémirent contre *Galba*, qui leur disoit, avec courage, qu'il ne savoit pas les acheter, mais qu'il savoit les choisir.

Galba, *Othon* (1), *Vitellius*, ne firent que passer; *Vespasien* fut élu comme eux par les soldats : il ne songea, dans tout le cours de son règne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, et pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite qui lui succéda, fut les délices du peuple Romain. *Domitien* fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui

(1) *Suscepêre duo manipulares imperium populi Romani transferendum, et transtulerunt*, Tacite, livre I.

l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, et à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, et qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jetèrent les yeux sur un successeur, et choisirent *Nerva*, vénérable vieillard.

Nerva adopta *Trajan*, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne : il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'état, grand capitaine ; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien ; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur, une ame noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune ; enfin, l'homme le plus propre à ho-

norer la nature humaine, et représenter la divine.

Il exécuta le projet de *César*, et fit avec succès la guerre aux Parthes. Tout autre auroit succombé dans une entreprise où les dangers étoient toujours présens, et les ressources éloignées; où il falloit absolument vaincre, et où il n'étoit pas sûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté consistoit, et dans la situation des deux empires, et dans la manière de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les sources du Tygre et de l'Euphrate? on trouvoit un pays montueux et difficile, où l'on ne pouvoit mener des convois, de façon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver en Médie (1). Entroit-on plus bas vers

(1) Le pays ne fournissoit pas d'assez grands arbres pour faire des machines pour assiéger les places. *Plutarque*, vie d'*Antoine*.

le midi par Nisibe ? on trouvoit un désert affreux qui séparoit les deux empires. Vouloit-on passer plus bas encore ; et aller par la Mésopotamie ? on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé ; et le Tigre et l'Euphrate allant du nord au midi, on ne pouvoit pénétrer dans les pays sans quitter ces fleuves, ni guère quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la manière de faire la guerre des deux nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte et la plus ferme, et la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable ; ils combattoient de loin et hors de la portée des armes Romaines : le javelot pouvoit rarement les atteindre : leurs armes étoient l'arc et des flèches redoutables : ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient, inu-

tilement poursuivis, parce que chez eux, fuir c'étoit combattre : ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, et ne laissoient dans les places que les garnisons ; et lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire : ils brûloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, et lui ôtoient jusqu'à l'herbe même : enfin, ils faisoient à peu près la guerre, comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontières.

D'ailleurs, les légions d'Illyrie et de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres (1) : les soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périssoient presque tous.

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non

(1) Voyez *Hérodien* vie d'*Alexandre*.

pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de *Trajan* (1), et borna l'empire à l'Euphrate : et il est admirable qu'après tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'*Adrien* causa beaucoup de murmures. On lisoit, dans les livres sacrés des Romains, que lorsque *Tarquin* voulut bâtir le Capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit par la science qu'il avoit dans les augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y consentirent, à la réserve de *Mars*, de la Jeunesse, et du dieu

(1) Voyez *Eutrope*. La *Dacie* ne fut abandonnée que sous *Aurélien*.

Terme (1). Là-dessus s'établirent trois opinions religieuses : que le peuple de Mars ne céderoit à personne le lieu qu'il occupoit ; que la jeunesse Romaine ne seroit point surmontée ; et qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant sous *Adrien*.

---

(1) *Saint-Augustin*, de la Cité de Dieu, liv. VI. chap. 23 et 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'Empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces temps-là, la secte des Stoïciens s'étendoit et s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui dûrent leurs meilleurs empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier *Antonin*, que *Marc-Aurèle*, qu'il adopta. On sent en soi-même un plaisir secret lorsqu'on parle de cet empereur; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement : tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même,

parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de *Nerva*, la gloire de *Trajan*, la valeur d'*Adrien*, la vertu des deux *Antonins*, se firent respecter des soldats. Mais lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès ; et les soldats qui avoient vendu l'empire, assassinèrent les empereurs, pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un prince dans le Monde, qui travaille depuis quinze ans à abolir dans ses états le gouvernement civil, pour y établir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuses sur ce dessein : je dirai seulement que, par la nature des choses, deux cents gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sûreté, et non pas quatre-vingt mille ; outre qu'il est plus dangereux d'opprimer un peu

ple armé, qu'un autre qui ne l'est pas.

Commode succéda à *Marc-Aurèle* son père. C'étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, et toutes celles de ses ministres et de ses courtisans. Ceux qui en délivrèrent le monde mirent en sa place *Pertinax*, vénérable vieillard, que les soldats prétoriens massacrèrent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchère, et *Didius Julien* l'emporta par ses promesses: cela souleva tout le monde; car, quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. *Pescennius Niger*, *Sévère* et *Albin* furent salués Empereurs; et *Julien* n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avoit promises, fut abandonné par ses soldats.

Sévère défit *Niger* et *Albin*: il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette première vertu des princes, lui manquoit.

La puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroître tyrannique, que celle des princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les magistratures Romaines; que dictateurs sous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes, et quand ils vouloient, consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive; ils pouvoient aisément faire soupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés, le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance: au lieu que les rois d'Europe, législateurs et non pas exécuteurs de la loi, princes et non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse; et faisant eux-mêmes les graces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guère eu d'empereurs plus

jaloux de leur autorité que *Tibère* et *Sévère* : cependant ils se laissèrent gouverner, l'un par *Séjan*, l'autre par *Plautien*, d'une manière misérable.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par *Sylla*, continua sous les empereurs ; et il falloit même qu'un prince eût quelque vertu, pour ne la pas suivre : car comme ses ministres et ses favoris jetoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la nécessité de punir, et des périls de la clémence.

Les proscriptions de *Sévère* firent que plusieurs soldats de *Niger* (1) se retirèrent chez les Parthes (2) : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art

(1) *Hérodien*, vie de *Sévère*.

(2) Le mal continua sous *Alexandre*. *Artaxercès* qui rétablit l'empire des Perses, se rendit formidable aux Romains ; parce que leurs soldats, par caprice ou par libertinage, désertèrent en foule vers lui. *Abrégé de Xiphilin, du liv. LXXX de Dion.*

militaire, à faire usage des armes Romaines, et même à en fabriquer ; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de se défendre, furent dans la suite presque toujours agresseurs (1).

Il est remarquable que, dans cette suite des guerres civiles qui s'élevèrent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avoient les légions d'Asie (2) ; et l'on trouve dans l'histoire de *Sévère*, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les légions

---

(1) C'est-à-dire, les Perses qui les suivirent.

(2) *Sévère* défit les légions Asiatiques de *Niger* : *Constantin* celles de *Licinius*. *Vespasien*, quoique proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à *Vitellius* qu'avec des légions de Mœsie, de Pannonie et de Dalmatie. *Cicéron* étant dans son gouvernement, écrivoit au Sénat, qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie. *Constantin* ne vainquit *Maxence*, dit *Zozyme*, que par sa cavalerie. Sur cela, voyez ci-après le septième alinéa du chapitre XXII.

d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de *Syrie.*

On sentit cette différence depuis que l'on commença à faire des levées dans les provinces (1); et elle fut telle entre les légions qu'elle étoit entre les peuples mêmes, qui par la nature et par l'éducation sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre effet : les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étrangers, et quelquefois barbares. Rome ne fut plus la maîtresse du Monde, mais elle reçut des lois de tout l'Univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manières,

(1) *Auguste* rendit les légions des corps fixes, et les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps on ne faisoit des levées qu'à Rome, ensuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.

ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte : et *Héliogabale* alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, et ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrètes que Dieu choisit, et que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion Chrétienne ; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'Empire, et l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur voudroit introduire.

On sait que les Romains reçurent dans leur ville les Dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans; ils les faisoient porter dans les triomphes : mais lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sait de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangères les noms de celles des leurs qui y avoient

le plus de rapport : mais lorsque les Prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts; et ce fut un des grands obstacles que trouva la religion Chrétienne.

On pourroit appeler *Caracalla*, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes. *Caligula*, *Néron* et *Domitien* bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'Univers.

Sévère avoit employé les exactions d'un long règne et les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses.

Caracalla ayant commencé son règne par tuer, de sa propre main, *Géta* son frère, employa ses richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient *Géta*, et disoient qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de *Sévère*, non pas à un seul.

Ces trésors amassés par des princes, n'ont presque jamais que des effets funestes : ils corrompent le successeur, qui en est ébloui ; et s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, et qui est plutôt enflée qu'agrandie.

Caracalla augmenta la paye des soldats ; *Macrin* écrivit au Sénat que cette augmentation alloit à soixante et dix millions (1) de drachmes (2). Il y a apparence que ce prince enfloit les choses : et si l'on compare la dépense de la paye de nos soldats d'aujourd'hui avec le reste des dépenses publiques, et qu'on suive la même proportion

(1) Sept mille myriades. *Dion, in Macrin.*

(2) La drachme Attique étoit le denier Romain, la huitième partie de l'once, et la soixante-quatrième partie de notre marc.

pour les Romains, on verra que cette somme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paye du soldat Romain. Nous apprenons d'*Oroze* que *Domitien* augmenta d'un quart la paye établie (1). Il paroît par le discours d'un soldat, dans *Tacite* (2), qu'à la mort d'*Auguste* elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve, dans *Suétone* (3), que *César* avoit doublé la paye de son temps. *Pline* (4) dit qu'à la seconde guerre Punique on l'avoit diminuée d'un cinquième. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre dans la première guerre Punique (5); de cinq

(1) Il l'augmenta en raison de soixante et quinze à cent.

(2) Annal. liv. I.

(3) Vie de *César*.

(4) Histoire naturelle, liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna seize.

(5) Un soldat, dans Plaute, *in mostellarid*, dit qu'elle étoit de trois asses; ce qui ne peut être en

onces, dans la seconde (1); de dix, sous *César*; et de treize et un tiers, sous *Domitien* (2). Je ferai ici quelques réflexions.

La paye que la république donnoit aisément lorsqu'elle n'avoit qu'un petit état, que chaque année elle faisoit une guerre, et que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner sans s'endetter dans la première guerre Punique, qu'elle étendit ses bras hors de l'Italie, qu'elle eut à soutenir

---

tendu que des asses de dix onces. Mais si la paye étoit exactement de six asses dans la première guerre Punique, elle ne diminua pas dans la seconde d'un cinquième, mais d'un sixième; et on négligea la fraction.

(1) *Polybe*, qui l'évalue en monnoie Grecque, ne diffère que d'une fraction.

(2) Voyez *Oroze* et *Suétone*, *in Domit.* Ils disent la même chose, sous différentes expressions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que pour m'entendre on n'eût pas besoin de la connoissance des monnoies Romaines.

une guerre longue et à entretenir de grandes armées.

Dans la seconde guerre Punique, la paye fut réduite à cinq onces de cuivre; et cette diminution put se faire sans danger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la solde même, et voulurent servir à leurs dépens.

Les trésors de *Persée* et ceux de tant d'autres rois que l'on porta continuellement à Rome, y firent cesser les tributs (1). Dans l'opulence publique et particulière, on eut la sagesse de ne point augmenter la paye de cinq onces de cuivre.

Quoique sur cette paye on fît une déduction pour le blé, les habits et les armes, elle fut suffisante, parce qu'on n'enrôloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

---

(1) *Cicéron*, des Offices, liv. II.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, et son exemple ayant été suivi, *César* fut obligé d'augmenter la paye.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de *César*, on fut contraint sous le consulat de *Hirtius* et de *Pansa*, de rétablir les tributs.

La foiblesse de *Domitien* lui ayant fait augmenter cette paye d'un quart, il fit une grande plaie à l'état, dont le malheur n'est pas que le luxe y règne, mais qu'il règne dans des conditions qui par la nature des choses ne doivent avoir que le nécessaire physique. Enfin, *Caracalla* ayant fait une nouvelle augmentation; l'empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvoit subsister avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de son frère, le mit au rang des dieux: et ce qu'il y a de singulier,

singulier, c'est que cela lui fut exactement rendu par *Macrin*, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiser les soldats Prétoriens, désespérés de la mort de ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, et y établit des prêtres Flamines en son honneur.

Cela fit que sa mémoire ne fut pas flétrie ; et que, le Sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans comme *Commode*, qui ne le méritoit pas mieux que lui (1).

De deux grands empereurs, *Adrien* et *Sévere* (2), l'un établit la discipline militaire, et l'autre la relâcha. Les effets répondirent très-bien aux causes ; les règnes qui suivirent celui d'*Adrien* furent heureux et tranquilles ; après

(1) Ælius Lampridius, *in vit. Alex. Severi.*

(2) Voyez l'abrégé de *Xiphilin*, vie d'*Adrien* ; et *Hérodien*, vie de *Sévère*.

Sévere, on vit régner toutes les horreurs.

Les profusions de *Caracalla* envers les soldats avoient été immenses ; et il avoit très-bien suivi le conseil que son père lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, et de ne pas s'embarrasser des autres.

Mais cette politique n'étoit guère bonne que pour un règne ; car le successeur ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée : de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats ; et les méchans, par des conspirations ou des arrêts du Sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre, avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences et à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un règne ; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à

eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand *Caracalla* eut été tué par les embûches de *Macrin*, les soldats désespérés d'avoir perdu un prince qui donnoit sans mesure, élurent *Héliogabale* (1): et quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrèrent: ils tuèrent de même *Alexandre*, qui vouloit rétablir la discipline et parloit de les punir (2).

Ainsi un tyran, qui ne s'assuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssoit, avec ce funeste

(1) Dans ce temps-là, tout le monde se croyoit bon pour parvenir à l'empire. Voyez *Dion*, livre LXXIX.

(2) Voyez *Lampridius*.

avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après *Alexandre* on élut *Maximin*, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque et la force de son corps l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers *Gordiens* périrent en Afrique. *Maxime*, *Balbin* et le troisième *Gordien* furent massacrés. *Philippe*, qui avoit fait tuer le jeune *Gordien*, fut tué lui-même avec son fils : et *Dèce*, qui fut élu en sa place, périt à son tour, par la trahison de *Gallus* (1).

(1) *Casaubon* remarque, sur l'histoire Augustale, que dans les 160 années qu'elle contient, il y eut soixante et dix personnes qui eurent, justement ou injustement, le titre de *César : Adeò erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia Imperii semper incerta :* ce qui fait bien voir la différence de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cents ans de temps, que soixante-trois rois,

Ce qu'on appeloit l'empire Romain, dans ce siècle-là, étoit une espèce de république irrégulière, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait et défait un magistrat qu'on appelle *le Dey* : et peut-être est-ce une règle assez générale, que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique ?

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs désobéissances et leurs révoltes : les harangues que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas, à la fin, du genre de celles que les consuls et les tribuns avoient faites autrefois au peuple. Et quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang froid, délibérant peu et agissant

beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats ?

Quand l'armée associa à l'empire *Philippe* (1), qui étoit Préfet du Prétoire du troisième *Gordien*, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, et il ne put l'obtenir ; il harangua l'armée pour que la puissance fût égale entr'eux, et il ne l'obtint pas non plus ; il supplia qu'on lui laissât le titre de *César*, et on le lui refusa ; il demanda d'être Préfet du Prétoire, et on rejeta ses prières ; enfin, il parla pour sa vie. L'armée dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les Barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seule-

(1) Voyez *Jules Capitolin*.

ment incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples, que lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition : s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes et de vastes déserts que leur pauvreté fait mépriser. Aussi les Romains laissèrent-ils les Germains dans leurs forêts, et les peuples du nord dans leurs glaces ; et il s'y conserva, ou même il s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le règne de *Gallus*, un grand nombre de nations, qui se rendirent

ensuite plus célèbres, ravagèrent l'Europe ; et les Perses, ayant envahi la Syrie, ne quittèrent leurs conquêtes que pour conserver leur butin.

Ces essaims de Barbares qui sortirent autrefois du nord, ne paroissent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du midi au nord : tandis que la force qui les contenoit subsista, ils y restèrent ; quand elle fut affoiblie, ils se répandirent de toutes parts (1). La même chose arriva quelques siècles après. Les conquêtes de *Charlemagne*, et ses tyrannies, avoient une seconde fois fait reculer les peuples du midi au nord : si-tôt que cet empire fut affoibli, ils se portèrent une seconde fois du nord au midi : et si aujourd'hui un prince fai-

(1) On voit à quoi se réduit la fameuse question : *Pourquoi le nord n'est plus si peuplé qu'autrefois ?*

soit en Europe les mêmes ravages, les nations, repoussées dans le nord, adossées aux limites de l'Univers, y tiendroient ferme jusqu'au moment qu'elles inonderoient et conquerroient l'Europe une troisième fois.

L'affreux désordre qui étoit dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paroître, sur la fin du règne de *Valérien* et pendant celui de *Gallien* son fils, trente prétendans divers, qui, s'étant la plupart entre-détruits, ayant eu un règne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, et *Gallien* son fils négligeant les affaires, les Barbares pénétrèrent par-tout; l'empire se trouva dans cet état où il fut, environ un siècle après, en occident (1): et il auroit dès-lors été dé-

(1) Cent cinquante ans après, sous *Honorius*, les Barbares l'envahirent.

truit, sans un concours heureux de circonstances qui le relevèrent.

Odénat, prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses qui avoient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens, qui écarta les Barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passoient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misère, la faim et sa grandeur même. Et *Gallien* ayant été tué, *Claude*, *Aurélien*, *Tacite* et *Probus*, quatre grands hommes qui par un grand bonheur se succédèrent, rétablirent l'empire prêt à périr.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'Etat.

POUR prévenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'associèrent des personnes en qui ils avoient confiance : et *Dioclétien*, sous prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux Empereurs et deux Césars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres ; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire : et qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance partagée en quatre pour la sûreté du gouvernement, ne seroit pourtant dans

toute son étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'est que les richesses des particuliers et la fortune publique ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de manière que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs, les préfets du Prétoire qui, pour le pouvoir et pour les fonctions, étoient à peu près comme les grands visirs de ces temps-là, et faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre en leur place, furent fort abaissés par *Constantin*, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, et en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée; ils purent mourir dans leur lit, et cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils

ne versèrent plus le sang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde : ce ne furent plus des massacres, mais des jugemens iniques, des formes de justice qui sembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée et gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence : enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, et de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des ames foibles, et des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaisirs, ceux-ci la mollesse : ils se montrèrent moins aux gens de guerre : ils furent plus oisifs, plus livrés à leur domestique, plus attachés à leur palais, et plus séparés de l'empire.

Le poison de la cour augmenta sa force à mesure qu'il fut plus séparé : on ne dit rien, on insinua tout : les grandes réputations furent toutes attaquées ; les ministres et les officiers de guerre furent mis sans cesse à la discrétion de ces sortes de gens qui ne peuvent servir l'état, ni souffrir qu'on le serve avec gloire (1).

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui seule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entièrement bannie. Le prince ne sut plus rien que sur le rapport de quelques confidens qui, toujours de concert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient auprès de lui que l'office d'un seul.

Le séjour de plusieurs empereurs en

(1) Voyez ce que les Auteurs nous disent de la cour de *Constantin*, de *Valens*, etc.

Asie, et leur perpétuelle rivalité avec les rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux; et *Dioclétien*, d'autres disent *Galère*, l'ordonna par un édit.

Ce faste et cette pompe Asiatique s'établissant, les yeux s'y accoutumèrent d'abord; et lorsque *Julien* voulut mettre de la simplicité et de la modestie dans ses manières, on appela oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis *Marc-Aurèle*, il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire; et l'autorité de tous étant reconnue dans la province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais *Galère* et *Constance-Chlore* n'ayant pu s'accorder, ils partagèrent réellement l'empire (1): et par cet

(1) Voyez *Oroze*, liv. VII; et *Aurélius Victor*;

exemple qui fut suivi dans la suite par *Constantin*, qui prit le plan de *Galère* et non pas celui de *Dioclétien*, il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut *Constantin* de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le déterminèrent à porter en Orient le siége de l'empire. Quoique l'enceinte de Rome ne fût pas à beaucoup près si grande qu'elle est à présent, les faubourgs en étoient prodigieusement étendus (1) : l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome : les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte (2), et les jar-

(1) *Exspatiantia tecta multas addidere urbes*, dit *Pline*, Histoire naturelle, liv. III.

(2) On portoit autrefois d'Italie, dit *Tacite*, du blé dans les provinces reculées, et elle n'est pas encore stérile ; mais nous cultivons plutôt l'Afrique et l'Egypte, et nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple Romain. Annal. liv. XII.

diniers en Italie : les terres n'étoient presque cultivées que par des esclaves des citoyens Romains. Mais, lorsque le siége de l'Empire fut établi en Orient, Rome presque entière y passa ; les grands y menèrent leurs esclaves, c'est-à-dire presque tout le peuple ; et l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cédât en rien à l'ancienne, *Constantin* voulut qu'on y distribuât aussi du blé, et ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, et celui de l'Afrique à Rome ; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le temps de la république, le peuple Romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs ; cela fit que le Sénat lui vendit d'abord du blé à bas prix, et ensuite le lui donna pour rien. Lorsque le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista, contre les principes

de la monarchie ; on laissoit cet abus, à cause des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais *Constantin*, fondant une ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lorsque *Auguste* eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome les trésors des *Ptolomées ;* cela y fit à peu près la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, et que de certains systèmes ont fait de nos jours : les fonds doublèrent de prix à Rome (1). Et comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique et de l'Orient, l'or et l'argent devinrent très-communs en Europe ; ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très-considérables en espèces.

(1) *Suétone, in Aug. Oroze*, liv. VI. Rome avoit eu souvent de ces révolutions. J'ai dit que les trésors de Macédoine qu'on y apporta, avoient fait cesser tous les tributs. *Cicéron*, des Offices, liv. II.

Mais lorsque l'empire eut été divisé, ces richesses passèrent à Constantinople. On sait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes (1); qu'il y en avoit très-peu en Italie et dans les Gaules (2); que depuis les Carthaginois les mines d'Espagne n'étoient guère plus travaillées, ou du moins n'étoient plus si riches (3): l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit par aucun moyen attirer l'argent de l'orient, pendant que l'occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or et l'argent de-

(1) *Tacite, de moribus Germanorum*, le dit formellement. On sait d'ailleurs à peu près l'époque de l'ouverture des mines d'Allemagne. Voyez *Thomas Sesreibérus*, sur l'origine des mines du Hartz. On croit celles de *Saxe* moins anciennes.

(2) Voyez *Pline*, liv. XXXVII, art. 77.

(3) Les Carthaginois, dit *Diodore*, surent très-bien l'art d'en profiter, et les Romains, celui d'empêcher que les autres n'en profitassent.

vinrent donc extrêmement rares en Europe, mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs ; ce qui perdit tout.

Lorsque le gouvernement a une forme depuis long-temps établie, et que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser ; parce que les raisons, souvent compliquées et inconnues, qui font qu'un pareil état a subsisté, font qu'il se maintiendra encore : mais quand on change le système total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui se présentent dans la théorie, et on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir.

Ainsi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand ; la division qu'on en fit le ruina ; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-temps ensemble, s'étoient, pour ainsi dire, ajustées pour y rester, et dépendre les unes des autres.

Constantin (1) après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup sur les frontières; il ôta les légions qui étoient sur les bords des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces; ce qui produisit deux maux; l'un, que la barrière qui contenoit tant de nations fut ôtée; et l'autre, que les soldats (2) vécurent et s'amollirent dans le cirque et dans les théâtres (3).

Lorsque *Constantius* envoya *Julien*

---

(1) Dans ce qu'on dit de *Constantin*, l'on ne choque point les Auteurs Ecclésiastiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la piété, et non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. *Eusèbe*, vie de *Constantin*, liv. I, chap. 9; *Socrate*, livre I, chap. 2.

(2) *Zozyme*, liv. VIII.

(3) Depuis l'établissement du Christianisme, les combats des gladiateurs devinrent rares. *Constantin* défendit d'en donner: ils furent entièrement abolis sous *Honorius*, comme il paroît par *Théodoret* et *Othon de Frisingue*. Les Romains ne retinrent de leurs anciens spectacles que ce qui pouvoit affoiblir le courage, et servoit d'attrait à la volupté.

dans les Gaules, il trouva que cinquante villes le long du Rhin (1) avoient été prises par les Barbares; que les provinces avoient été saccagées; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée Romaine, que le seul nom des ennemis faisoit fuir.

Ce prince, par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur, et une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les Barbares (2); et la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut (3).

La briéveté des règnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les sectes particulières de ces religions, ont fait que le caractère des

(1) *Ammien Marcellin*, livres XVI, XVII et XVIII.

(2) *Idem*, *ibid.*

(3) Voyez le magnifique éloge qu'*Ammien Marcellin* fait de ce prince, livre XXV. Voyez aussi les fragmens de l'histoire de *Jean d'Antioche*.

empereurs est venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples. Cet *Alexandre*, si lâche dans *Hérodien*, paroît plein de courage dans *Lampridius* : ce *Gratien*, tant loué par les Orthodoxes, *Philostorgue* le compare à *Néron*.

Valentinien sentit plus que personne la nécessité de l'ancien plan : il employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina *Valens* son frère à ouvrir le Danube, et eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucase, et la mer Caspienne, il y avoit plusieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains : leurs terres étoient extrême-

ment fertiles ; ils aimoient la guerre et le brigandage ; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, et erroient dans les pays où ils étoient enfermés : ils faisoient bien quelques ravages sur les frontières de Perse et d'Arménie ; mais on gardoit aisément les portes Caspiennes, et ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les Palus Méotides (1), ils ne connoissoient pas les Romains ; et pendant que d'autres barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (2) ont dit que le limon que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espèce de croûte sur le Bosphore Cimmérien, sur laquelle

(1) *Procope*, histoire mêlée.
(2) *Zozyme*, livre IV.

ils

ils avoient passé ; d'autres (1), que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traversèrent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau Monde ; et retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, et si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (2).

D'abord, des corps innombrables de Huns passèrent ; et rencontrant les Goths les premiers, ils les chassèrent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres ; et que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présentèrent sur les bords du Danube, et les mains jointes demandèrent une retraite. Les

(1) Jornandès, *de rebus Geticis.* Histoire mêlée de *Procope.*

(2) Voyez *Sozomène*, liv. VI.

flatteurs de *Valens* saisirent cette occasion, et la lui représentèrent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple qui venoit défendre l'empire et l'enrichir (1).

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes ; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laissèrent tant qu'ils voulurent (2). Il leur fit distribuer des terres ; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point (3):

---

(1) *Ammien Marcellin*, livre XXIX.

(2) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infame, celui-là fut épris de la beauté d'une femme Barbare; les autres furent corrompus par des présens, des habits de lin, et des couvertures bordées de franges; on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, et ses fermes de bétail. *Histoire* de Dexipe.

(3) Voyez l'histoire gothique de *Priscus*, où cette différence est bien établie.

On demandera peut-être comment des Nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites ? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

on les priva même du blé qu'on leur avoit promis ; ils mouroient de faim, et ils étoient au milieu d'un pays riche : ils étoient armés, et on leur faisoit des injustices. Ils ravagèrent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminèrent *Valens* et son armée, et ne repassèrent le Danube, que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (1).

Il paroît, par *Ammien Marcellin*, que les Huns, dans leur première demeure, ne labouroient point les champs ; ils ne vivoient que de leurs troupeaux dans un pays abondant en pâturages et arrosé par quantité de fleuves, comme font encore aujourd'hui les petits Tartares qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencèrent à cultiver les terres.

(1) Voyez *Zozyme*, liv. IV. Voyez aussi *Dexipe*, dans l'extrait des ambassades de *Constantin-Porphyrogenète.*

CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à appaiser par de l'argent les peuples qui menaçoient d'envahir (1). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix; car on respecte toujours un prince, lorsqu'on sait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

(1) On donna d'abord tout aux soldats; ensuite on donna tout aux ennemis.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs; et libres au commencement, devenoient nécessaires: elles furent regardées comme des droits acquis; et lorsqu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que *Julien* mena contre les Perses fut poursuivie, dans sa retraite, par les Arabes, à qui il avoit refusé le tribut accoutumé (1): et d'abord après sous l'empire de *Valentinien*, les Allemands à qui on avoit offert des présens moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignèrent; et ces peuples du nord déjà gouvernés par le point d'honneur, se vengèrent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (2) qui entou-

(1) *Ammien Marcellin*, liv. XXV.
(2) *Idem*, liv. XXVI.

roient l'empire en Europe et en Asie, absorbèrent peu à peu les richesses des Romains ; et comme ils s'étoient agrandis parce que l'or et l'argent de tous les rois étoient portés chez eux (1), ils s'affoiblirent parce que leur or et leur argent furent portés chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne sont pas toujours libres ; souvent ce sont des suites nécessaires de la situation où l'on est, et les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La milice, comme on a déjà vu,

(1) « Vous voulez des richesses (disoit un empereur à son armée qui murmuroit) : voilà le pays des Perses, allons-en chercher. Croyez-moi, de tant de trésors que possédoit la république Romaine, il ne reste plus rien ; et le mal vient de ceux qui ont appris aux princes à acheter la paix des Barbares. Nos finances sont épuisées, nos villes détruites, nos provinces ruinées. Un empereur qui ne connoît d'autres biens que ceux de l'ame, n'a pas honte d'avouer une pauvreté honnête ». *Ammien Marcellin*, liv. XXIV.

étoit devenue très-à charge à l'état : les soldats avoient trois sortes d'avantages, la paye ordinaire, la récompense après le service, et les libéralités d'accident, qui devenoient très-souvent des droits pour des gens qui avoient le peuple et le prince entre leurs mains.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chère. On fit des traités avec des nations Barbares qui n'avoient ni le luxe des soldats Romains, ni le même esprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout-à-coup sur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la résolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares toujours prêt à recevoir

de l'argent, à piller et à se battre. On étoit servi pour le moment : mais dans la suite on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point dans leurs armées un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de Romaines (1) ; et quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais dans les derniers temps, non-seulement ils n'observèrent pas cette proportion de troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de soldats Barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils établissoient des usages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : et comme autre-

(1) C'est une observation de *Végèce* ; et il paroît, par *Tite-Live*, que si le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

fois leur politique constante fut de se réserver l'art militaire et d'en priver tous leurs voisins, ils le détruisoient pour lors chez eux, et l'établissoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains : Ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes : mais lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put subsister ; il fallut changer de gouvernement : et des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le Monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque

monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidens sont soumis à ces causes; et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire, une cause particulière, a ruiné un état, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet état devoit périr par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons que depuis près de deux siècles, les troupes de terre de Danemarck ont presque toujours été battues par celles de Suède : il faut qu'indépendamment du courage des deux Nations et le sort des armes, il y ait dans le gouvernement Danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet; et je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin, les Romains perdirent leur discipline militaire : ils abandonnèrent jusqu'à leurs propres armes. *Végèce* dit que les soldats les trouvant trop pesantes,

ils obtinrent de l'empereur *Gratien* de quitter leur cuirasse, et ensuite leur casque; de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songèrent plus qu'à fuir (1).

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp, et que par cette négligence leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

La cavalerie fut peu nombreuse chez les premiers Romains; elle ne faisoit que la onzième partie de la légion, et très-souvent moins; et ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous qui avons tant de siéges à faire où la cavalerie est peu utile. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie. Il me semble que plus une nation se rend savante dans l'art militaire, plus

(1) *De re militari*, liv. I, chap. 20.

elle agit par son infanterie ; et que moins elle le connoît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que, sans la discipline, l'infanterie pesante ou légère n'est rien ; au lieu que la cavalerie va toujours dans son désordre même (1). L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité et un certain choc ; celle de l'autre, dans sa résistance et une certaine immobilité ; c'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie est momentanée : l'infanterie agit plus long-temps ; mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir long-temps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non-seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur

(1) La cavalerie Tartare, sans observer aucune de nos maximes militaires, a fait dans tous les temps de grandes choses. Voyez les relations, et sur-tout celle de la dernière conquête de la Chine,

prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire et pour la patrie. Lorsque, sous les empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse et la tyrannie de leurs princes, ils conservèrent ce qu'ils avoient acquis ; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes, a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un état est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même, lorsqu'il est en paix, et qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer : il néglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à espérer et tout à craindre, et souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une règle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit

abandonné son poste ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. *Julien* et *Valentinien* avoient à cet égard rétabli les anciennes peines. Mais les Barbares (1) pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir sans leur ordre gagné la victoire: mais quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contractèrent un esprit d'indépendance qui faisoit le carac-

(1) Ils ne vouloient pas s'assujettir aux travaux des soldats Romains. Voyez *Ammien Marcellin*, livre XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à *Julien*, qui vouloit mettre des places en état de défense.

tère de ces nations; et si l'on lit les guerres de *Bélisaire* contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ses officiers.

Sylla et *Sertorius*, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont *Mithridate* pût tirer avantage; mais dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager (1).

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'af-

(1) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mélange avec des nations qui avoient été errantes, qui ne connoissoient point de patrie, et où souvent des corps entiers de troupes se joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur Nation même. Voyez dans *Procope* ce que c'étoit que les Goths, sous *Vitigès*,

foiblissent; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges à mesure que l'on est moins en état de les porter: bientôt dans les provinces Romaines les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans *Salvien*, les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples (1). Les citoyens poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les Barbares; ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci servira à expliquer, dans notre histoire Françoise, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante entre une nation noble et une nation roturière. Les Barbares, en

(1) Voyez tout le livre V, *De gubernatione Dei*. Voyez aussi, dans l'ambassade écrite par *Priscus*, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur sa félicité dans ces pays-là.

rendant tant de citoyens esclaves de la glèbe, c'est-à-dire, du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent guère rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (1).

(1) Voyez encore *Salvien*, livre V; et les lois du code et du digeste là dessus.

CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'*Attila. 2. *Cause de l'établissement des Barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'empire d'Occident fut le premier abattu.*

COMME dans le temps que l'empire s'affoiblissoit, la religion Chrétienne s'établissoit, les Chrétiens reprochoient aux Païens cette décadence, et ceux-ci en demandoient compte à la religion Chrétienne. Les Chrétiens disoient que *Dioclétien* avoit perdu l'empire en s'associant trois collégues (1); parce que chaque empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses, et entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul; que par-là le nombre de ceux qui re-

(1) *Lactance*, de la mort des persécuteurs.

cevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, et se changèrent en forêts. Les Païens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors : et comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuoit les débordemens du Tybre et les autres effets de la nature à la colère des dieux ; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte et au renversement des anciens autels.

Ce fut le préfet *Symmaque* qui, dans une lettre écrite aux empereurs au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir contre la religion Chrétienne, des raisons populaires, et par conséquent très-capables de séduire.

« Quelle chose peut mieux nous conduire à la connoissance des dieux, disoit-

il, que l'expérience de nos prospérités passées ? Nous devons être fidelles à tant de siècles, et suivre nos pères qui ont suivi si heureusement les leurs. Pensez que Rome vous parle et vous dit : Grands princes, pères de la patrie, respectez mes années, pendant lesquelles j'ai toujours observé les cérémonies de mes ancêtres : ce culte a soumis l'univers à mes lois : c'est par-là qu'*Annibal* a été repoussé de mes murailles, et que les Gaulois l'ont été du Capitole. C'est pour les dieux de la patrie que nous demandons la paix ; nous la demandons pour les dieux Indigètes. Nous n'entrons point dans les disputes qui ne conviennent qu'à des gens oisifs ; et nous voulons offrir des prières, et non pas des combats (1). »

Trois Auteurs célèbres répondirent à *Symmaque*. *Orose* composa son his-

(1) Lettres de *Symmaque*, livre X, lettre 54.

toire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignoient les Païens. *Salvien* fit son livre, où il soutient que c'étoient les dérèglemens des Chrétiens qui avoient attiré les ravages des Barbares (1) : et *St. Augusin* fit voir (2) que la cité du Ciel étoit différente de cette cité de la terre, où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage ; dans la suite, ils n'y purent réussir. Il fallut souffrir qu'*Attila* soumît toutes les nations du Nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts et tous

(1) Du Gouvernement de Dieu.
(2) De la Cité de Dieu.

les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, et rendit les deux empires tributaires.

« *Théodose*, disoit-il insolemment, est fils d'un père très-noble, aussi-bien que moi; mais en me payant le tribut, il est déchu de sa noblesse, et est devenu mon esclave : il n'est pas juste qu'il dresse des embûches à son maître, comme un esclave méchant (1). »

« Il ne convient pas à l'empereur, disoit-il dans une autre occasion, d'être menteur. Il a promis à un de mes sujets de lui donner en mariage la fille de *Saturnilus* : s'il ne veut pas tenir sa parole, je lui déclare la guerre; s'il ne le peut pas, et qu'il soit dans cet état, et qu'on ose lui désobéir, je marche à son secours. »

Il ne faut pas croire que ce fût par

(1) Histoire gothique, et relation de l'ambassade écrite par *Priscus*. C'étoit *Théodose* le jeune.

modération qu'*Attila* laissa subsister les Romains : il suivoit les mœurs de sa nation, qui le portoient à soumettre les peuples, et non pas à les conquérir. Ce prince, dans sa maison de bois où nous le représente *Priscus* (1), maître de toutes les nations Barbares, et en quelque façon de presque toutes celles qui étoient policées (2), étoit un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

On voyoit à sa cour les ambassadeurs des Romains d'Orient et de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ses lois, ou implorer sa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les esclaves Romains qui

---

(1) Histoire gothique : *Hæ sedes regis Barbariem totam tenentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Jornandès, *De rebus Geticis.*

(2) Il paroît, par la relation de *Priscus*, qu'on pensoit à la cour d'*Attila* à soumettre encore les Perses.

s'étoient évadés ; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur. Il avoit mis sur l'empire d'Orient un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de général des armées Romaines. Il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit récompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ses sujets, et il ne paroît pas qu'il en fût haï (1). Prodigieusement fier, et cependant rusé ; ardent dans sa colère, mais sachant pardonner ou différer la punition, suivant qu'il convenoit à ses intérêts ; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages ; fidellement servi des rois même qui étoient sous sa dépendance, il avoit gardé pour lui

(1) Il faut consulter, sur le caractère de ce prince, et les mœurs de sa cour, *Jornandès* et *Prisçus*.

seul

seul l'ancienne simplicité de mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guère louer sur la bravoure, le chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, et où les pères versoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort, toutes les nations Barbares se redivisèrent; mais les Romains étoient si foibles qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous *Gallus*, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrain; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à sa chûte, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout-à-coup sous *Arcadius* et *Honorius*.

En vain on avoit rechassé les Barbares dans leur pays; ils y seroient

tout de même rentrés pour mettre en sûreté leur butin. En vain on les extermina ; les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou dispersées (1).

Lorsqu'une province avoit été ravagée, les Barbares qui succédoient n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea au commencement que la Thrace, la Misie, la Pannonie ; quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grèce ; de là il fallut aller aux Noriques, L'empire, c'est-à-dire le pays habité, se rétrécissoit toujours, et l'Italie devenoit frontière.

La raison pourquoi il ne se fit point, sous *Gallus* et *Gallien*, d'établissement

(1) C'étoit une nation bien destructive que celle des Goths ; ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, et coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. *Histoire Bizantine* de *Malchus*, dans l'extrait des *Ambassades*.

de Barbares, c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi, lorsque les Normands, images des conquérans de l'Empire, eurent pendant plusieurs siècles ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils acceptèrent une province qui étoit entièrement déserte, et se la partagèrent (1).

La Scythie dans ce temps-là étant presque toute inculte (2), les peuples y étoient sujets à des famines fréquentes. Ils subsistoient en partie par un commerce avec les Romains, qui leur

(1) *Voyez* dans les Chroniques recueillies par *André du Chesne*, l'état de cette province vers la fin du neuvième et le commencement du dixième siècle. *Script. Norman. hist. veteres.*

(2) Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appeloient *Trulles*, du nom d'une petite mesure, parce que, dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille mesure de blé. *Olympiodore*, dans la bibliothèque de *Photius*, liv. XXX.

portoient des vivres des provinces voisines du Danube (1). Les Barbares donnoient en retour les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or et l'argent qu'ils recevoient pour la paix. Mais lorsqu'on ne put plus leur payer des tributs assez forts pour les faire subsister, ils furent forcés de s'établir (2).

L'empire d'Occident fut le premier abattu : en voici les raisons.

Les Barbares ayant passé le Danube, trouvèrent à leur gauche le Bosphore, Constantinople, et toutes les forces

---

(1) On voit dans l'histoire de *Priscus*, qu'il y avoit des marchés établis par les traités sur les bords du Danube.

(2) Quand les Goths envoyèrent prier *Zénon* de recevoir dans son alliance *Theudéric*, fils de *Triarius*, aux conditions qu'il avoit accordées à *Theudéric*, fils de *Balamer;* le Sénat consulté, répondit que les revenus de l'état n'étoient pas suffisans pour nourrir deux peuples Goths, et qu'il falloit choisir l'amitié de l'un des deux. *Histoire* de *Malchus* dans l'extrait des *Ambassades*.

de l'empire d'Orient qui les arrêtoient : cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite du côté de l'Illyrie, et se poussoient vers l'Occident. Il se fit un reflux de nations et un transport de peuples de ce côté-là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe ; au lieu que dans la première invasion, sous *Gallus*, les forces des Barbares se partagèrent.

L'empire ayant été réellement divisé, les empereurs d'Orient qui avoient des alliances avec les Barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'Occident. Cette division dans l'administration, dit *Priscus* (1), fut très-préjudiciable aux affaires d'Occident. Ainsi les Romains d'Orient (2), refusèrent à ceux d'Occident une armée navale, à cause de leur alliance avec

(1) Livre II.

(2) *Priscus*, livre II.

les Vandales. Les Visigoths ayant fait alliance avec *Arcadius*, entrèrent en Occident, et *Honorius* fut obligé de s'enfuir à Ravenne (1). Enfin, *Zénon*, pour se défaire de *Théodoric*, le persuada d'aller attaquer l'Italie qu'*Alaric* avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre *Attila* et *Genséric*, roi des Vandales (2). Ce dernier craignoit les Goths (3): il avoit marié son fils avec la fille du roi des Goths; et lui ayant ensuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée: il s'unit donc avec *Attila*.

Les deux empires comme enchaînés par ces deux princes, n'osoient se secourir. La situation de celui d'Occident fut sur-tout déplorable: il n'avoit point de forces de mer; elles étoient toutes

---

(1) *Procope*, guerre des Vandales.

(2) *Priscus*, livre II.

(3) *Voyez* Jornandès, *De rebus Geticis*, ch. 36.

en Orient (1), en Egypte, Chypre Phénicie, Ionie, Grèce, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales et d'autres peuples attaquoient par-tout les côtes d'Occident. Il vint une ambassade des Italiens à Constantinople, dit *Priscus* (2), pour faire savoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en Occident ne manquèrent pas de politique : ils jugèrent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit en quelque façon la tête, en quelque façon le cœur de l'empire. On fit passer les Barbares aux extrémités, et on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance : on leur donnoit les plaines; on se réser-

(1) Cela parut sur-tout dans la guerre de *Constantin* et de *Licinius*.

(2) *Priscus*, livre II.

voit les pays montagneux, les passages des rivières, les défilés, les places sur les grands fleuves; on gardoit la souveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir Romains, et la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, composée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des nations plus étrangères encore : elle forma, sous *Odoacer*, une aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie; et ce fut le coup mortel porté à cet Empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curiosité triste, le destin de la ville de Rome : elle étoit pour ainsi dire sans défense, elle pouvoit être aisément affamée; l'étendue de ses murailles

faisoit qu'il étoit très-difficile de les garder ; comme elle étoit située dans une plaine, on pouvoit aisément la forcer ; il n'y avoit point de ressource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui.

Le peuple Romain, presque toujours abandonné de ses souverains, commença à le devenir, et à faire des traités pour sa conservation (1) ; ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souveraine puissance : c'est ainsi que l'Armorique et la Bretagne commencèrent à vivre sous leurs propres lois (2).

---

(1) Du temps d'*Honorius*, *Alaric* qui assiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre son alliance, même contre l'empereur, qui ne put s'y opposer. *Procope*, guerre des Goths, liv. I. *Voyez Zozyme*, livre VI.

(2) *Zozyme*, *ibid.*

Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome s'étoit agrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives; chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois, et pénétrèrent par-tout.

CHAPITRE XX.

1. *Des conquêtes de Justinien.* 2. *De son Gouvernement.*

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'Empire, ils s'incommodoient réciproquement; et toute la politique de ces temps-là, fut de les armer les uns contre les autres; ce qui étoit aisé à cause de leur férocité et de leur avarice. Ils s'entre-détruisirent pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir; et cela fit que l'empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs le nord s'épuisa lui-même, et l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord: car après les premières invasions des Goths et des Huns, sur-tout depuis la mort d'*Attila*, ceux-ci, et les peuples

qui les suivirent, attaquèrent avec moins de forces.

Lorsque ces nations qui s'étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup : répandues dans les divers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que *Justinien* entreprit de reconquérir l'Afrique et l'Italie, et fit ce que nos François exécutèrent aussi heureusement contre les Visigoths, les Bourguignons, les Lombards et les Sarasins.

Lorsque la Religion Chrétienne fut apportée aux Barbares, la secte Arienne étoit en quelque façon dominante dans l'Empire. *Valens* leur envoya des prêtres Ariens, qui furent leurs premiers Apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion et leur éta-

blissement, cette secte fut en quelque façon détruite chez les Romains : les Barbares Ariens ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection, et il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces Barbares dont l'art et le génie n'étoient guère d'attaquer les villes, et encore moins pour les défendre, en laissèrent tomber les murailles en ruine. *Procope* nous apprend que *Bélisaire* trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été démantelées par *Genséric* (1), comme celles d'Espagne le furent dans la suite par *Vitisa* (2), dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du nord, établis dans les pays du midi, en pri-

(1) *Procope*, guerre des Vandales, livre I.

(2) *Mariana*, Histoire d'Espagne, liv. VI, chapitre 19.

rent d'abord la mollesse, et devinrent incapables des fatigues de la guerre (1) : les Vandales languissoient dans la volupté ; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (2), dit *Malchus* (3), depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que *Genséric* tenoit toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, et étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc ; mais celle des Goths et des Vandales ne se servoit que de l'épée et de la lance, et ne

---

(1) *Procope*, guerre des Vandales, liv. II.

(2) Du temps d'*Honoric*.

(3) Histoire Bizantine, dans l'extrait des *Ambassades*.

pouvoit combattre de loin (1) : c'est à cette différence que *Bélisaire* attribuoit une partie de ses succès.

Les Romains, sur-tout sous *Justinien*, tirèrent de grands services des Huns, peuples dont étoient sortis les Parthes, et qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance par la défaite d'*Attila*, et les divisions que le grand nombre de ses enfans fit naître, ils servirent les Romains en qualité d'auxiliaires, et ils formèrent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations Barbares se distinguoient chacune par leur manière particulière de combattre et de s'armer (2). Les Goths et les Vandales

(1) *Voyez* Procope, guerre des Vandales, liv. I; et le même auteur, guerre des Goths, liv. I. Les archers Goths étoient à pied; ils étoient peu instruits.

(2) Un passage remarquable de *Jornandès* nous donne toutes ces différences : c'est à l'occasion de la bataille que les Gépides donnèrent aux enfans d'*Attila*,

étoient redoutables l'épée à la main ; les Huns étoient des archers admirables ; les Suèves, de bons hommes d'infanterie ; les Alains étoient pesamment armés ; et les Hérules étoient une troupe légère. Les Romains prenoient dans toutes ces nations les divers corps de troupes qui convenoient à leurs desseins, et combattoient contre une seule avec les avantages de toutes les autres.

Il est singulier que les nations les plus foibles aient été celles qui firent de plus grands établissemens. On se tromperoit beaucoup, si on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue suite d'incursions, les peuples Barbares, ou plutôt les essaims sortis d'eux, détruisoient ou étoient détruits ; tout dépendoit des circonstances : et pendant qu'une grande nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'aventuriers, qui trouvoient

un pays ouvert, y faisoient des ravages effroyables. Les Goths que le désavantage de leurs armes fit fuir devant tant de nations, s'établirent en Italie, en Gaule et en Espagne : les Vandales, quittant l'Espagne par foiblesse, passèrent en Afrique, où ils fondèrent un grand empire.

Justinien ne put équiper contre les Vandales que cinquante vaisseaux; et quand *Bélisaire* débarqua, il n'avoit que cinq mille soldats (1). C'étoit une entreprise bien hardie : et *Léon*, qui avoit envoyé autrefois contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'Orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, et avoit pensé perdre l'Empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guère

(1) *Procope*, guerre des Goths, livre II.

jamais réussi. Comme elles épuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues ni réparées: si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés: outre qu'il est rare qu'une expédition se fasse jamais dans une saison commode, on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique; et ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait avec *Amalasonte*, Reine des Goths. Lorsqu'il fut envoyé pour attaquer

l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquérir ; il affama ses ennemis, et se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Bélisaire prit Carthage, Rome, Ravenne, et envoya les rois des Goths et des Vandales captifs à Constantinople, où l'on vit après tant de temps, les anciens triomphes renouvelés (1).

On peut trouver dans les qualités de ce grand homme (2), les principales causes de ses succès. Avec un général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées Romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude ; mais le gouvernement tyrannique

---

(1) *Justinien* ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(2) Voyez *Suidas*, à l'article *Bélisaire*.

de *Justinien* ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce génie.

L'eunuque *Narsès* fut encore donné à ce règne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fidelles sujets.

Mais la mauvaise conduite de *Justinien*, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins, un règne dur et foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles et une gloire vaine.

Ces conquêtes qui avoient pour cause non la force de l'Empire, mais de certaines circonstances particulières, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples pas-

sèrent le Danube, désolerent l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce ; et les Perses dans quatre invasions firent à l'Orient des plaies incurables (1).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide : l'Italie et l'Afrique furent à peine conquises qu'il fallut les reconquérir.

Justinien avoit pris sur le théâtre une femme (2) qui s'y étoit long-temps prostituée : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires ; et mettant sans cesse dans les affaires, les passions et les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires et les succès les plus heureux.

En Orient, on a de tout temps multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur

---

(1) Les deux Empires se ravagèrent d'autant plus, qu'on n'espéroit pas conserver ce qu'on avoit conquis.

(2) L'impératrice *Théodora*.

nous dans ces climats : mais à Constantinople, la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire : ce qui mit quelquefois de la foiblesse dans le gouvernement.

Le peuple de Constantinople étoit de tout temps divisé en deux factions, celle des *bleus*, et celle des *verts* : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend dans les théâtres, pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de vert disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleus ; et chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions répandues dans toutes les villes de l'Empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est-à-dire de l'oisiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours nécessaires dans un gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des empereurs; parce qu'elles ne produisoient que le changement du souverain, et non le rétablissement des lois et la cessation des abus.

Justinien qui favorisa les *bleus*, et refusa toute justice aux *verts* (1), aigrit les deux factions, et par conséquent les fortifia.

Elles allèrent jusqu'à anéantir l'autorité des magistrats: les *bleus* ne craignoient point les lois, parce que l'empereur les protégeoit contre elles: les *verts* cessèrent de les respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (2).

---

(1) Cette maladie étoit ancienne. *Suétone* dit que *Caligula*, attaché à la faction des verts, haïssoit le peuple, parce qu'il applaudissoit à l'autre.

(2) Pour prendre une idée de l'esprit de ces

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnoissance, furent ôtés : les familles s'entre-détruisirent : tout scélérat qui voulut faire un crime, fût de la faction des *bleus ;* tout homme qui fut volé ou assassiné, fut de celle des *verts*.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel : l'empereur non content de faire à ses sujets une injustice générale en les accablant d'impôts excessifs, les désoloit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affaires particulières.

Je ne serois point naturellement porté à croire tout ce que *Procope* nous dit là-dessus dans son Histoire secrète ; parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce prince dans ses autres ouvrages, affoiblissent son témoignage

---

temps-là, il faut voir *Théophanes*, qui rapporte une longue conversation qu'il y eut au théâtre entre les verts et l'empereur.

dans

dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus stupide et le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choses font que je suis pour l'histoire secrète. La première, c'est qu'elle est plus liée avec l'étonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce règne et dans les suivans.

L'autre est un monument qui existe encore parmi nous : ce sont les lois de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cents dernières années de notre monarchie.

Ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance (1), qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à le faire, à

(1) Voyez les Novelles de *Justinien*.

moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrète, et qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugemens et ses lois.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matières de religion, dans des circonstances qui rendoient son zèle entièrement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifièrent leur empire, en y laissant toute sorte de culte; dans la suite on le réduisit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entières. Les unes, après qu'elles avoient été conquises pat les Romains, avoient conservé leur ancienne Religion, comme les Samaritains et les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays,

comme les sectateurs de *Montan* dans la Phrygie ; les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens, dans d'autres provinces : outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, et entêtés d'une religion grossière comme eux-mêmes.

Justinien, qui détruisit ces sectes par l'épée ou par ses lois, et qui les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidelles ; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la destruction des Samaritains, la Palestine devint déserte ; et ce qui rend ce fait singulier, c'est qu'on affoiblit l'empire par zèle pour la religion, du côté par où, quelques règnes après, les Arabes pénétrèrent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de désespérant, c'est que pendant que l'empereur portoit si

loin l'intolérance, il ne convenoit pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus essentiels : il suivoit le concile de Calcédoine ; et l'impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit *Evagre*, soit qu'ils le fissent à dessein (1).

Lorsqu'on lit *Procope* sur les édifices de *Justinien*, et qu'on voit les places et les forts que ce prince fit élever par-tout ; il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un état florissant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places ; ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

(1) Livre IV, chapitre 10.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontière ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier; et alors on eut plus de places et moins de forces, plus de retraites et moins de sûreté (1). La campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (2), qui n'a

(1) *Auguste* avoit établi neuf frontières ou marches : sous les empereurs suivans, le nombre en augmenta. Les Barbares se montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et *Dion*, liv. LV, rapporte que de son temps, sous l'empire d'*Alexandre*, il y en avoit treize. On voit par la notice de l'Empire, écrite depuis *Arcadius* et *Honorius*, que dans le seul empire d'Orient il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphylie, la Lycaonie, la Pysidie, devinrent des marches; et tout l'empire fut couvert de fortifications. *Aurélien* avoit été obligé de fortifier Rome.

(2) Et des Angloie.

jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que *Justinien* fit bâtir, dont *Procope* couvre des pages entières, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'empire.

CHAPITRE XXI.

Désordres de l'Empire d'Orient.

DANS ce temps-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du Nord (1), parce qu'une partie du Mont-Taurus, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, les en séparoit ; et qu'ils gardoient un passage fort étroit (2), fermé par une porte qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : par-tout ailleurs, ces Barbares étoient obligés de descendre par des précipices, et de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force ; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, rivière profonde qui

(1) Les Huns.

(2) Les portes Caspiennes.

coule de l'Ouest à l'Est, et dont on défendoit aisément les passages (1).

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'Orient ; au Midi, ils étoient bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la division parmi les princes Arabes, qui ne songeoient qu'à se piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. « Nous savons, disoit un ambassadeur de *Hormisdas* (2), que les Romains sont occupés à plusieurs guerres, et ont à combattre contre presque toutes les Nations ; ils savent, au contraire, que nous n'avons de guerre que contre eux ».

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perses l'avoient-ils cultivé. « Les Perses, disoit *Bélisaere* à ses soldats ; ne vous surpassent point en courage ; ils n'ont sur vous que l'avantage de la discipline ».

(1) *Procope*, guerre des Perses, liv. I.
(2) Ambassades de *Ménandre*.

Ils prirent, dans les négociations, la même supériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontières à garder : ils se faisoient payer pour la paix, pour les trèves, pour les suspensions d'armes, pour le temps que l'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avares ayant traversé le Danube ; les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perses lorsqu'il auroit fallu combattre les Avares, et contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perses, furent encore forcés de se soumettre à un tribut ; et la majesté de l'Empire fut flétrie chez toutes les Nations.

Justin, *Tibère* et *Maurice* travaillèrent avec soin à défendre l'Empire : ce dernier

avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avares offrit à *Maurice* de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-pièce d'argent par tête; sur son refus, il les fit égorger. L'armée Romaine indignée se révolta; et les *verts* s'étant soulevés en même temps, un Centenier, nommé *Phocas*, fut élevé à l'empire, et fit tuer *Maurice* et ses enfans.

L'histoire de l'empire Grec, (c'est ainsi que nous nommerons dorénavant l'empire Romain,) n'est plus qu'un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux princes: et la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *Porphyrogénète*, c'est-à-dire né dans l'appartement où accouchoient les impératrices, fut un titre distinctif que peu de princes

de diverses familles impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'empire : on y alla par les soldats, par le Clergé, par le Sénat, par les paysans, par le peuple de Constantinople, par celui des autres villes.

La religion Chrétienne étant devenue dominante dans l'Empire, il s'éleva successivement plusieurs hérésies qu'il fallut condamner. *Arius* ayant nié la divinité du Verbe; les *Macédoniens*, celle du Saint-Esprit; *Nestorius*, l'unité de la personne de Jésus-Christ; *Eutichès*, ses deux natures; les *Monothélites*, ses deux volontés; il fallut assembler des Conciles contre eux : mais les décisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs séduits revinrent aux erreurs condamnées. Et comme il n'y a jamais eu de Nation qui ait porté une haine si violente aux hérétiques que les Grecs,

qui se croyoient souillés lorsqu'ils parloient à un hérétique ou qu'ils habitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets; et les peuples s'accoutumèrent à penser que des princes, si souvent rebelles à Dieu, n'avoient pu être choisis par la Providence pour les gouverner.

Une certaine opinion prise de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le sang des Chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus lorsque les Mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéressoient pas directement la religion, furent foiblement punis : on se contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque manière ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la personne du prince (1) : des actions pareilles purent

(1) *Zénon* contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez *Malchus*, Histoire Byzantine, dans l'extrait des *Ambassades*.

se commettre sans danger, et même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens impériaux fit qu'on jeta d'abord les yeux sur ceux qui osèrent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des étoffes de pourpre; mais, dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant guère d'homme considérable qui n'eût par devers lui quelque prédiction qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'esprit ne se guérissent guère (1), l'astrologie judiciaire et l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un bassin, avoient succédé, chez les Chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou

(1) Voyez *Nicétas*, Vie d'*Andronic Comnène*.

le vol des oiseaux, abolies avec le paganisme. Des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises téméraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre, et les traités honteux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, et l'effet devint lui-même la cause. Comme les Grecs avoient vu passer successivement tant de diverses familles sur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; et la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de mérite si mince, qui pût ôter l'espérance.

Plusieurs exemples reçus dans la

Nation en formèrent l'esprit général, et firent les mœurs, qui règnent aussi impérieusement que les lois.

Il semble que les grandes entreprises soient parmi nous plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guère les cacher, parce que la communication est telle aujourd'hui entre les Nations, que chaque prince a des ministres dans toutes les cours, et peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des postes fait que les nouvelles volent et arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entreprises ne peuvent se faire sans argent, et que depuis l'invention des lettres de change, les négocians en sont les maîtres; leurs affaires sont très-souvent liées avec les secrets de l'état; et ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, sans

une cause connue, font que bien des gens la cherchent, et la trouvent à la fin.

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques si communes; enfin, l'établissement des papiers politiques, font assez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aisément être éclaircis sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'état sont devenues difficiles, parce que, depuis l'invention des postes, tous les secrets particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque: mais à présent que tout s'éclaircit avec plus de facilité et de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils sont découverts.

CHAPITRE XXII.

Foiblesse de l'Empire d'Orient.

PHOCAS, dans la confusion des choses, étant mal-affermi, *Héraclius* vint d'Afrique et le fit mourir : il trouva les provinces envahies, et les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remède à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays pour étendre la religion et l'empire que *Mahomet* avoit fondé d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides : ils conquirent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, et envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante ; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'hu-

miliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célèbre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du Chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa gloire; et que, lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le temps ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme. Les Sarrasins étoient depuis long-temps distingués parmi les auxiliaires des Romains et des Perses; les Osroéniens et eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y

eût au monde ; *Sévère*, *Alexandre* et *Maximin* en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pu, et s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains qu'ils désoloient de loin ; sous *Valens*, les Goths ne pouvoient leur résister (1) ; enfin, ils étoient, dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que chez les Romains les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie : c'étoit tout le contraire pour la cavalerie ; je parle de celle des Parthes, des Osroéniens et des Sarrasins ; et c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains, parce que, depuis *Antiochus*, un nouveau peuple Tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante (2) ;

(1) *Zozyme*, liv. IV.

(2) Voyez ce que dit *Zozyme*, liv. I, sur la

et celle d'Europe étoit légère ; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande et la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore faites (1); et l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs et de marais, où la cavalerie servoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais se sont dissipés, et l'Allemagne a changé de face.

Les ouvrages de *Valentinien* sur le Néker, et ceux des Romains (2) sur le Rhin, ont fait bien des changemens (3); et le commerce s'étant établi, des pays qui ne produisoient point

---

cavalerie d'*Aurélien* et celle de *Palmyre*. Voyez aussi *Ammien Marcellin*, sur la cavalerie des Perses.

(1) C'étoit pour la plupart, des terres submergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

(2) Voyez *Ammien Marcellin*, liv. XXVII.

(3) Le climat n'y est plus aussi froid que le disoient les Anciens.

de chevaux en ont donné, et on en a fait usage (3).

Constantin, fils d'*Héraclius*, ayant été empoisonné, et son fils *Constant* tué en Sicile, *Constantin le barbu* son fils aîné lui succéda (4): les grands des provinces d'Orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres frères; soutenant que comme il faut croire en la Trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire Grecque est pleine de traits pareils: et le petit esprit étant parvenu à faire le caractère de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises; et l'on vit des troubles sans cause, et des révolutions sans motifs.

Une bigoterie universelle abattit les

(1) *César* dit que les chevaux des Germains étoient vilains et petits, liv. IV, chap. 2. Et *Tacite*, des mœurs des Germains, dit: *Germania pecorum secunda, sed pleraque improcera.*

(2) *Zonaras*, vie de Constantin *le barbu*.

courages, et engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'Orient où la religion Chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette paresse, cette mollesse des nations d'Asie, se mêlèrent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que *Philippicus*, Général de *Maurice*, qui, étant près de donner une bataille, se mit à pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués (1).

Ce sont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes qui pleurèrent de douleur de ce que leur général avoit fait une trève qui les empêchoit de répandre le sang des Chrétiens (2).

C'est que la différence est totale en-

(1) *Théophilacte*, liv. II, chap. 3, Histoire de l'empereur *Maurice*.

(2) Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Egypte par les Sarrasins, par M. *Ockley*.

tre une armée fanatique et une armée bigote : on le vit dans nos temps modernes, dans une révolution fameuse, lorsque l'armée de *Cromwell* étoit comme celle des Arabes, et les armées d'Irlande et d'Ecosse comme celle des Grecs.

Une superstition grossière qui abaisse l'esprit autant que la religion l'élève, plaça toute la vertu et toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images : et l'on vit des généraux lever un siège (1) et perdre une ville (3), pour avoir une relique.

La religion Chrétienne dégénéra, sous l'empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites avant que le Czar *Pierre 1er* eût fait renaître cette nation, et introduit plus de chan-

(1) *Zonare*, vie de *Romain Lacapène*.

(2) *Nicétas*, vie de *Jean Comnène*.

gemens dans un état qu'il gouvernoit, que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils usurpent.

On peut aisément croire que les Grecs tombèrent dans une espèce d'idolâtrie. On ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant lorsque les historiens Grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques et les images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre *Calvin*. Quand les Allemands passèrent pour aller dans la Terre sainte, *Nicétas* dit que les Arméniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient par les images. Or si, dans la manière de penser des Grecs, les Italiens et les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quelle devoit être l'énormité du leur ?

Il pensa bien y avoir en Orient à peu

peu près la même révolution qui arriva, il y a environ deux siècles, en Occident ; lorsqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à sentir les abus et les dérèglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remède au mal, des gens hardis et trop peu dociles déchirèrent l'Eglise, au lieu de la réformer.

Léon l'*Isaurien*, *Constantin copronyme*, *Léon* son fils, firent la guerre aux images ; et après que le culte en eut été rétabli par l'Impératrice *Irène*, *Léon* l'*Arménien*, *Michel le Bégue* et *Théophile* les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruisant : ils firent la guerre aux moines qui incommodoient l'état (1) ; et prenant toujours

(1) Long-temps avant, *Valens* avoit fait une loi pour les obliger d'aller à la guerre, et fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandès, *De regn. success.* et la loi XXVI, cod. *De decur.*

les voies extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les moines (1), accusés d'idolâtrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnèrent le change, en les accusant à leur tour de magie (2): et montrant au peuple les églises dénuées d'images et de tout ce qui avoit fait jusque-là l'objet de sa vénération, ils ne lui laissèrent point imaginer qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, et fit que dans la suite les gens sensés ne pouvoient pas pro-

(1) Tout ce qu'on verra ici sur les moines Grecs ne porte point sur leur état; car on ne peut pas dire qu'une chose ne soit pas bonne, parce que dans de certains temps, ou dans quelque pays, on en a abusé.

(2) *Léon* le grammairien, vie de *Léon* l'Arménien. *Ibid.* vie de *Théophile*. Voyez *Suidas*, à l'article *Constantin* fils de *Léon*.

poser un culte modéré, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres : il étoit question de la puissance ; et les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir, qu'en ajoutant sans cesse au culte extérieur, dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux ; et quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva pour lors, ce que l'on vit quelques siècles après dans la querelle qu'eurent *Barlaam* et *Acyndine* contre les moines, et qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit si la lumière qui apparut autour de *Jésus-Christ* sur le Thabor, étoit créée ou incréée. Dans le fond, les moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre ; mais, comme *Barlaam* les attaquoit directement eux-

mêmes, il falloit nécessairement que cette lumière fût increée.

La guerre que les empereurs Iconoclastes déclarèrent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement; que l'on employa en faveur du public les revenus publics; et qu'enfin on ôta au corps de l'état ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé Grec plongea les Laïques, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle *Hérodote* (1), qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait.

L'impératrice *Théodora* rétablit les images; et les moines recommencèrent à abuser de la piété publique: ils parvinrent jusqu'à opprimer le clergé sé-

(1) Livre IV.

culier même : ils occupèrent tous les grands siéges (1) et exclurent peu à peu tous les ecclésiastiques de l'épiscopat ; c'est ce qui rendit ce clergé intolérable : et si l'on en fait le parallèle avec le clergé Latin, si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain. Les ministres de la religion chez les premiers Romains n'étant pas exclus des charges et de la société civile, s'embarrassèrent peu de ses affaires. Lorsque la religion Chrétienne fut établie, les ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlèrent avec modération : mais lorsque, dans la décadence de l'empire, les moines furent le seul

(1) Voyez *Pachymère*, livre VIII.

clergé, ces gens destinés par une profession plus particulière à fuir et à craindre les affaires, embrassèrent toutes les occasions qui purent leur y donner part ; ils ne cessèrent de faire du bruit par-tout, et d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'état, aucune paix, aucune guerre, aucune trève, aucune négociation, aucun mariage, ne se traitèrent que par le ministère des moines ; les conseils du prince en furent remplis, et les assemblées de la nation presque toutes composées.

On ne sauroit croire quel mal il en résulta. Ils affoiblirent l'esprit des princes, et leur firent faire impunément même les choses bonnes. Pendant que *Basile* occupoit les soldats de son armée de mer à bâtir une église à *Saint Michel*, il laissa piller la Sicile par les Sarasins, et prendre Syracuse ; et *Léon*, son successeur, qui employa sa flotte

au même usage, leur laissa occuper Tauroménie et l'isle de Lemnos (1).

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'assura que *Dieu* étoit si content de son zèle pour la paix de l'église, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même craignoit que *Dieu* ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner son état, et qu'il déroboit aux affaires spirituelles (2).

Les Grecs, grands parleurs, grands disputeurs, naturellement sophistes, ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses. Comme les moines avoient un grand crédit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines et la cour se corrompoient réciproquement, et que le mal étoit

(1) *Zonaras* et *Nicéphore*, viès de *Basile* et de *Léon.*

(2) *Pachymère*, livre VIII.

dans tous les deux ; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes théologiques que l'on a toujours remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paléologue, dont le règne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit, en soupirant, que le zèle téméraire de certaines personnes, qui, en décriant sa conduite, avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, et de négliger la ruine des provinces. « Je me suis contenté, disoit-il, de pourvoir à ces parties éloignées par le ministère des gouverneurs, qui m'en ont dissimulé les besoins, soit qu'ils fussent gagnés par argent, soit qu'ils appréhendassent d'être punis (1) ».

(1) *Pachymère*, liv. VI, chap. 29. On a employé la traduction de M. le président *Cousin*.

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense. Comme dans les tumultes populaires les empereurs et les grands de l'état se retiroient dans les églises, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, et exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoique indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorsque le vieux *Andronic* (1) fit dire au patriarche qu'il se mêlât des affaires de l'église, et le laissât gouverner celles de l'empire : « c'est, lui répondit le patriarche, comme si le corps disoit à l'ame : Je ne prétends avoir rien de commun avec vous, et je n'ai que faire de votre secours pour exercer mes fonctions ».

De si monstrueuses prétentions étant insupportables aux princes, les patriar-

(1) *Paléologue.* Voyez l'histoire des deux *Andronic*, écrite par *Cantacuzène*, liv. I, chap. 50.

ches furent très-souvent chassés de leur siége. Mais chez une nation superstitieuse où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclésiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des schismes continuels; chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle déposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que lorsque *Cantacuzène* prit Constantinople, il trouva l'Empereur *Jean* et l'Impératrice *Anne* occupés à un concile (1) contre quelques ennemis des moines : et quand *Mahomet* II l'assiégea, il ne put sus-

(1) *Cantacuzène*, liv. III, chap. 99.

pendre les haines théologiques (1); et on y étoit plus occupé du concile de Florence, que de l'armée des Turcs (2).

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté et l'obstination ne sont pas extrêmes : mais dans celles que nous avons sur la religion, comme, par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de *Paa-mère*, connoîtront bien l'impuissance où étoient et où seront toujours les

(1) *Ducas*, Histoire des derniers Paléologues.

(2) On se demandoit si on avoit entendu la messe d'un Prêtre qui eût consenti à l'union; on l'auroit fui comme le feu : on regardoit la grande Eglise comme un temple profane. Le moine *Gennadius* lançoit ses anathèmes sur tous ceux qui desiroient la paix. *Ducas*, ibid.

théologiens par eux-mêmes d'accommoder jamais leurs différends. On y voit un empereur (1) qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse; et l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir, et la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés qu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur, les partisans du Patriarche *Arsène*, firent une convention avec ceux qui suivoient le Patriarche *Jacob*, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions chacun sur un papier; qu'on jeteroit les deux papiers dans un bra-

(3) *Andronic Paléologue.*

sier; que si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de *Dieu* seroit suivi; et que si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différends. Le feu dévora les deux papiers; les deux partis se réunirent, la paix dura un jour; mais le lendemain ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, et non pas du hasard; et la guerre recommença plut vive que jamais (1).

On doit donner une grande attention aux disputes des Théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faisant voir que leur manière de penser est si importante qu'elle décide du repos de l'Etat et de la sûreté du Prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs subtilités, qu'on

(1) *Paçhymère*, liv. I.

ne pourroit abolir les duels en établissant des écoles où l'on raffineroit sur le point d'honneur.

Les empereurs Grecs eurent si peu de prudence, que quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les réveiller. *Anastase* (1), *Justinien* (2), *Héraclius* (3), *Manuel Comnène* (4), proposèrent des points de foi à leur clergé et à leur peuple qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi, péchant toujours dans la forme, et ordinairement dans le fond, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des disputes vaines sur la nature de *Dieu*, qui se cachant aux

(1) *Evagre*, livre III.
(2) *Procope*, histoire secrète.
(3) *Zonare*, vie d'*Héraclius*.
(4) *Nicétas*, vie de *Manuel Comnène*.

savans, parce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux grands de la terre.

C'est une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards despotique; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immense est toujours borné par quelque coin. Que le Grand-Seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un Roi de Perse peut bien contraindre un fils de tuer son père, ou un père de tuer son fils (1): mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque nation un esprit général sur lequel la puissance même est fondée; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, et elle s'arrête nécessairement.

(1) Voyez *Chardin*.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclésiastique et de la séculière; ce qui fit que l'on tomba de part et d'autre dans des égaremens continuels.

Cette grande distinction qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée non-seulement sur la religion, mais encore sur la raison et la nature, qui veulent que des choses réellement séparées, et qui ne peuvent subsister que séparées, ne soient jamais confondues.

Quoique chez les anciens Romains le clergé ne fît pas un corps séparé, cette distinction y étoit aussi connue que parmi nous. *Claudius* avoit consacré à la Liberté la maison de *Cicéron*, lequel, revenu de son exil, la demanda : les Pontifes décidèrent que si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre sans bles-

ser la religion. « Ils ont déclaré, dit *Cicéron* (1), qu'ils n'avoient examiné que la validité de la consécration, et non la loi faite par le peuple ; qu'ils avoient jugé le premier chef comme Pontifes, et qu'ils jugeroient le second comme Sénateurs.

---

(1) Lettres à *Atticus*, lettre IV.

CHAPITRE XXIII.

1. *Raison de la durée de l'Empire d'Orient.*
2. *Sa destruction.*

APRÈS ce que je viens de dire de l'Empire Grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si longtemps. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, et en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputèrent le Caliphat; et le feu de leur premier zèle ne produisit plus que des discordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, et s'y étant divisés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur Empire.

Un architecte nommé *Callinique*, qui étoit venu de Syrie à Constantinople, ayant trouvé la composition d'un feu que l'on souffloit par un tuyau, et qui étoit tel que l'eau et tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faisoit qu'en augmenter la violence ; les Grecs qui en firent usage, furent en possession pendant plusieurs siècles de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, surtout celles des Arabes qui venoient d'Afrique ou de Syrie les attaquer jusqu'à Constantinople.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'état ; et *Constantin Porphyrogénète*, dans son ouvrage dédié à *Romain* son fils, sur l'administration de l'empire, l'avertit que lorsque les Barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui est pas permis de leur en donner ; parce qu'un Ange qui l'apporta à l'Empereur *Constantin*, défendit de le communiquer aux au-

tres nations ; et que ceux qui avoient osé le faire, avoient été dévorés par le feu du ciel dès qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand et presque le seul commerce du monde, dans un temps où les nations Gothiques d'un côté, et les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce et l'industrie par-tout ailleurs : les manufactures de soie y avoient passé de Perse ; et depuis l'invasion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perse même. D'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer ; et cela mit dans l'état d'immenses richesses, et par conséquent de grandes ressources ; et si-tôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux *Andronic Comnène* étoit le *Néron* des Grecs : mais, comme parmi tous ses vices, il avoit une fermeté admirable

pour empêcher les injustices et les vexations des grands, on remarqua que pendant trois ans qu'il régna, plusieurs provinces se rétablirent (1).

Enfin, les Barbares qui habitoient les bords du Danube s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, et servirent même de barrière contre d'autres Barbares.

Ainsi, pendant que l'Empire étoit affaissé sous un mauvais gouvernement, des causes particulières le soutenoient. C'est ainsi que nous voyons aujourd'hui quelques nations de l'Europe se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; et les états temporels du Pape, par le respect que l'on a pour le Souverain; et les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites na-

(1) *Nicétas*, vie d'*Andronic Comnène*, liv. II.

tions, ce qui les rend utiles aux grandes (1).

L'empire des Turcs est à présent à peu près dans le même degré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs: mais il subsistera long-temps; car si quelque prince que ce fût mettoit cet empire en péril en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop bien leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur-le-champ.

C'est leur félicité que *Dieu* ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs

---

(1) Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée.

(2) Ainsi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le Pontificat de *Léon X*, par lequel l'empereur devoit se rendre par la Bosnie à Constantinople, le roi de France par l'Albanie et la Grèce, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

et des Espagnols, les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire.

Dans le temps de *Basile Porphyrogénète*, la puissance des Arabes fut détruite en Perse. *Mahomet*, fils de *Sambraël*, qui y régnoit, appela du nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (1). Sur quelque mécontentement il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. *Mahomet* indigné contre ses soldats, ordonna qu'ils passeroient devant lui vêtus en robes de femmes; mais ils se joignirent aux Turcs qui d'abord allèrent ôter la garnison qui gardoit le pont de l'Araxe, et ouvrir le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse, ils se

(1) Histoire écrite par *Nicéphore Bryene-César*, vies de *Constantin Ducas* et *Romain Diogène*.

répandirent d'Orient en Occident, sur les terres de l'empire ; et *Romain Diogène* ayant voulu les arrêter, ils le prirent prisonnier, et soumirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelque temps après, sous le règne d'*Alexis Comnène*, les Latins attaquèrent l'Occident. Il y avoit long-temps qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations des deux rites : et elle auroit éclaté plutôt, si les Italiens n'avoient plus pensé à réprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs Grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances, lorsque tout-à-coup il se répandit en Europe une opinion religieuse, que les lieux où *Jésus-Christ* étoit né, ceux où il avoit souffert, étant profanés par

les

les Infidelles, le moyen d'effacer ses péchés étoit de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, et qu'on leur proposoit d'expier, en suivant leur passion dominante ; tout le monde prit donc la croix et les armes.

Les Croisés étant arrivés en orient, assiégèrent Nicée et la prirent ; ils la rendirent aux Grecs ; et dans la consternation des Infidelles, *Alexis* et *Jean Comnène* rechassèrent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des Croisés, il n'y avoit pas d'empereur qui ne frémît du péril de voir passer au milieu de ses états, et se succéder des héros si fiers et de si grandes armées.

Ils cherchèrent donc à dégoûter l'Europe de ces entreprises : et les Croisés

trouvèrent par-tout des trahisons, de la perfidie, et tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au travers des invectives d'*Andronic Comnène* contre nous (1), on voit dans le fond que chez une nation étrangère nous ne nous contraignons point, et que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un Comte François alla se mettre sur le trône de l'Empereur, le comte *Baudouin* le tira par le bras, et lui dit : « Vous devez savoir que quand on est dans un pays, il en faut suivre les usages. Vraiment, voilà un beau paysan, répondit-il, de s'asseoir ici, tandis que tant de Capitaines sont debout ! »

Les Allemands qui passèrent ensuite,

(1) Histoire d'*Alexis* son père, liv. X et XI.

et qui étoient les meilleures gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, et trouvèrent partout des esprits que nous avions révoltés (1).

Enfin, la haine fut portée au dernier comble : et quelques mauvais traitemens faits à des marchands Vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zèle, déterminèrent les François et les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouvèrent aussi peu aguerris que, dans ces derniers temps, les Tartares trouvèrent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés ; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes ; ils portoient à la main une écritoire et du papier, par dérision pour cette nation qui avoit renoncé à

(2) *Nicétas*, histoire de *Manuel Comnène*, livre I.

la profession (1) des armes ; et après la guerre, ils refusèrent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'occident, et y élurent Empereur le Comte de Flandre, dont les états éloignés ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'orient, séparés des Turcs par les montagnes, et des Latins par la mer.

Les Latins qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établissement, les Grecs repassèrent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople et presque tout l'occident.

Mais ce nouvel Empire ne fut que le fantôme du premier, et n'en eut ni les ressources ni la puissance.

---

(1) *Nicétas*, histoire, après la prise de Constantinople, chapitre 3.

Il ne posséda guère en Asie, que les provinces qui sont en deçà du Méandre et du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant dispersés, et les conquérans occupés à la guerre, le commerce passa entièrement aux villes d'Italie ; et Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les Grecs nouvellement rétablis, et qui craignoient tout, voulurent se concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer des droits (1) : et les Vénitiens qui n'acceptèrent point de paix, mais quelques trèves, et qu'on ne vou-

(1) *Cantacuzène*, liv. IV.

lut pas irriter, n'en payèrent pas non plus.

Quoique avant la prise de Constantinople, *Manuel Comnène* eût laissé tomber la marine ; cependant comme le commerce subsistoit encore, on pouvoit facilement la rétablir ; mais quand dans le nouvel empire on l'eut abandonnée, le mal fut sans remède, parce que l'impuissance augmenta toujours.

Cet état, qui dominoit sur plusieurs isles, qui étoit partagé par la mer, et qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviguer. Les provinces n'eurent plus de communication entr'elles : on obligea les peuples de se réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates ; et quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs (1).

(1) *Pachymère*, liv. VII.

Les Turcs faisoient pour lors aux Grecs une guerre singulière : ils alloient proprement à la chasse des hommes ; ils traversoient quelquefois deux cents lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient divisés sous plusieurs Sultans, on ne pouvoit pas par des présens faire la paix avec tous ; et il étoit inutile de la faire avec quelques-uns (1). Ils s'étoient faits Mahométans ; et le zèle pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des Chrétiens. D'ailleurs, comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuses comme eux (2) ; et dès qu'ils

(1) *Cantacuzène*, liv. III, chap. 96 ; et *Pachymère*, liv. XI, chap. 9.

(2) Cela donna lieu à cette tradition du Nord, rapportée par le Goth *Jornandès*, que *Philimer*, roi des Goths, entrant dans les terres Gétiques, y ayant trouvé des femmes sorcières, il les chassa loin de son armée ; qu'elles errèrent dans les déserts, où des démons incubes s'accouplèrent

eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'autres (3). Celà les porta à des enlèvemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés au brigandage; et c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire Romain (4).

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire Grec en Asie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; et ceux

---

avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferocissimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum, atque exile, nec alia voce notum, nisi quæ humani sermonis imaginem assignabat.*

(3) *Michel Ducas* histoire de *Jean Manuel, Jean* et *Constantin*, chap. 9. *Constantin Porphyrogenète*, au commencement de son extrait des *Ambassades*, avertit que quand les Barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes.

(4) *Voyez* la note 2 de la page précédente.

qui trouvèrent des vaisseaux se réfugièrent dans la partie de l'Empire qui étoit en Europe ; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans : mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellèrent divers Sultans Turcs ; sous cette condition (2), aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire seroient menés en esclavage ; et chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la Nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres Sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous *Mahomet II*, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

---

(2) *Voyez* l'histoire des empereurs *Jean Paléologue* et *Jean Cantacuzène*, écrite par *Cantacuzène*;

Je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent; je dirai seulement que, sous les derniers empereurs, l'empire réduit aux faubourgs de Constantinople, finit comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.

Fin des Considérations sur les Romains.

DIALOGUE
DE SYLLA
ET
D'EUCRATE.

DERBY
&
LIVERPOOL

DIALOGUE
DE SYLLA
ET
D'EUCRATE

QUELQUES jours après que *Sylla* se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et dès que nous fûmes seul : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains ? Vous avez renoncé à cet empire que votre

gloire et vos vertus vous donnoient sur tous les hommes ? la fortune semble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'Univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur : mais pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon ame ne sauroit s'en occuper.

IL est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands

hommes peu touchés du vain éclat de la pompe qui entoure ceux qui gouvernent ; mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaisies le respect qui n'est dû qu'aux lois.

Et moi, me dit-il, *Eucrate*, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome ; que j'ai regardé autour de moi, et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire ? Et puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince si lâche, que la flatterie ne t'égale, et ne pare de ton nom, de tes titres et de tes vertus même ?

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir.

Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute ; mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande : tout dans votre vie sembloit me montrer un homme dévoré du desir de commander, et qui, plein des plus funestes passions, se chargeoit avec plaisir de la honte, des remords et de la bassesse même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance ; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains ; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fût jamais. Le Sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : *Sylla*, jusqu'à quand répandras-tu le sang Romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

Et c'est tout le sang que j'ai versé

qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions ? Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement ! Mais je me suis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas une seul homme dans l'Univers qui ne crût que la dictature étoit mon seul asile. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens ; et j'ai osé leur dire : Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils, ou leur frère : Tous les Romains se sont tus devant moi.

CETTE belle action dont vous me parlez, me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment

osâtes-vous leur parler de vous justifier, et de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances ?

Quand toutes vos actions n'auroient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république ? Vouliez-vous que je visse tranquillement des Sénateurs trahir le Sénat, pour ce peuple qui s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la magistrature même ?

Le peuple gêné par les lois et par la gravité du Sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le Sénat et les lois, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de

républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le Sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, et à soumettre tant de Nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'Univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la république ? Et sans moi, le Sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à *Marius*, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance ?

Les Dieux qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux Dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers; et elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de *Marius*, n'ont pas été proscrits.

Il faut que je vous l'avoue, *Sylla*, vous m'étonnez. Quoi ! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang ? et vous avez eu de l'attachement pour elle !

Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république : et j'aime autant *Coriolan*, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que

celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils : et cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'Univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les Barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsqu'avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirois ni la fureur

ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, leur ai-je dit, et vous vouliez vivre esclaves ? Non. Mais mourez, et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là, et je ne me suis point embarrassé si je serois le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli ; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux nobles ; la crainte a suspendu les jalousies, et Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la république, où les citoyens tranquilles

dans leurs maisons, y rendoient aux Dieux une ame libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

SEIGNEUR, lui dis-je, il est heureux que le Ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous : nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le desir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire ; l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel.

Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre ? Le peuple Romain, dites-vous, vous a vu désarmé, et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'AI un nom, me dit-il ; et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple Romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. *Sylla* respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. *Sylla* a autour de lui Chéronée, Orchomène et Scygnion ; *Sylla* a donné à chaque famille

de

de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; et dans ses songes même, je lui apparoîtrai couvert de sang ; il croira voir les funestes fables, et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang Romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomène, et le bouclier que je portois sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins *Sylla* ? J'ai pour moi le Sénat, avec la justice et les lois ; le Sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

J'AVOUE, lui dis-je, que quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec *Marius* : je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple ; et dans cette situation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, et je résolus de me mettre en état de demander compte à *Marius* de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à *Mithridate*, et je crus détruire *Ma-*

rius, à force de vaincre l'ennemi de *Marius*. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifications; et je le forçois tous les jours d'aller au Capitole rendre grace aux Dieux des succès dont je le désespérois. Je lui faisois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisoient au roi Barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace; et mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour *Marius* de funestes présages. Enfin, *Mithridate* demanda la paix; les conditions étoient raisonnables : et si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les

avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. *Mithridate* resta immobile; et *Marius*, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre *Mithridate*, contre *Marius*, contre son fils, contre *Thélésinus*, contre le peuple qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée : et ce jour assure ma liberté pour jamais.

SEIGNEUR, lui dis-je, *Marius* raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, et de plus grands excès. Mais en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple

du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les Dieux ont souffert que *Sylla* se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines Romains, l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie, et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Il CHANGEA de visage, et se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs *Marius*. Le hasard, ou bien un destin plus

fort, me l'a fait épargner : Je le regarde sans cesse ; j'étudie son ame ; il y cache des desseins profonds. Mais s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai fait mes égaux, je jure par les Dieux que je punirai son insolence.

Fin du Dialogue de Sylla et d'Eucrate.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS.

A.

Acarnaniens, ravagés par la Macédoine et l'Etolie, *page* 64.

Achaïens, état des affaires de ce peuple, 65.

Actium (*Bataille d'*) gagnée par Auguste sur Antoine, 50.

Acyndine et Barlaam. Leur querelle contre les moines Grecs, 339.

Adresse. Sa définition, 19.

Adrien (*l'empereur*) abandonne les conquêtes de Trajan, 225. On en murmure, *ibid.* Rétablit la discipline militaire, 241.

Affranchissement des esclaves; Auguste y mit des bornes, 191. Motifs qui les avoient rendus fréquens, 192. 193.

Afrique (*Villes d'*), dépendantes des Carthaginois, mal fortifiées, 45.

Agriculture (*l'*) et la guerre étoient les deux seules professions des citoyens Romains, 140.

Agrippa, général d'Octave, vient à bout de Sextus Pompée, 178.

ALEXANDRE, successeur d'Héliogabale, tué par les soldats Romains, 243.

ALEXIS COMNÈNE, événemens arrivés sous son règne, 360, et JEAN COMNÈNE, repoussent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 361.

Allemagne. Ses forêts élaguées, ses marais desséchés, 332.

Allemands, croisés, payent cher les fautes des croisés François, 365.

Allié (*le titre d'*) du peuple Romain très-recherché, quoiqu'il emportât avec soi un véritable esclavage, 86.

AMALASONTE, reine des Goths, fournit des vivres à Bélisaire, 306-307.

Ambassadeurs Romains parloient par-tout avec hauteur, 83.

Ambition. Mal très-commun dans l'empire Grec : pourquoi : 299.

Anarchie, règne à Rome pendant les guerres civiles, 184.

ANDRONIC PALÉOLOGUE abandonne la marine : par quelle raison, 343. Réponse insolente d'un patriarche de Constantinople au vieux Andronic, 345-346. Passe sa vie à discuter des subtilités théologiques, 347.

ANDRONIC COMNÈNE, le Néron de la Grèce, 356.

Angleterre. Sagesse de son gouvernement, 122.

ANNIBAL. A quoi il dut ses victoires contre les Romains, 49. Obstacles sans nombre qu'il eut à surmonter, 53. Justifié du reproche qu'on lui fait communément de n'avoir point assiégé Rome immédiatement après la bataille, et d'avoir laissé amollir ses troupes à Capoue, 56. Ce furent ses conquêtes mêmes qui changèrent sa fortune, 57. Critique de l'auteur, sur la façon dont Tite-Live fait parler

ce grand capitaine, 58. Réduit par Scipion à une guerre défensive, il perd une bataille contre le général Romain, 60.

ANTIOCHUS. Sa mauvaise conduite dans la guerre qu'il fit aux Romains, 73. Traité déshonorant qu'il fit avec eux, 75.

ANTOINE s'empare du livre des raisons de César, 167. Fait l'oraison funèbre de César, 168. Veut se faire donner le gouvernement de la Gaule Cisalpine au préjudice de Décimus Brutus, qui en est revêtu, 171. Défait à Modène, 172. Se joint avec Lépide et Octave, 174, et poursuit Brutus et Cassius, *ibid.* Jure de rétablir la république : perd la bataille d'Actium, 181. Une troupe de gladiateurs lui reste fidelle dans ses désastres, 182.

ANTONINS (*les deux*), empereurs chéris et respectés, 228.

APPIEN, histoire des guerres de Marius et de Sylla, 141.

APPIUS CLAUDIUS distribue le menu peuple de Rome dans les quatre tribus de la ville, 121.

Arabes. Leurs conquêtes rapides, 329. Etoient les meilleurs hommes de traits, 330. Bons cavaliers, 331. Leurs divisions favorables à l'empire d'Orient, 354. Leur puissance détruite en Perse, 356.

ARCADIUS fait alliance avec les Visigoths, 294.

Archers Crétois : autrefois les plus estimés, 29.

Arianisme, étoit la secte dominante des Barbares devenus Chrétiens, 301. Secte qui domina quelque temps dans l'empire, *ibid.* Quelle en étoit la doctrine, 323.

Aristocratie, succède dans Rome à la monarchie, 110. Se transforme peu à peu en démocratie, 111.

Armées Romaines, n'étoient pas fort nombreuses, les mieux disciplinés qu'il y eût, *ibid.*—*navales*,

autrefois plus nombreuses qu'elles ne le sont, 52. Dans les guerres civiles de Rome, n'avoient aucun objet déterminé, 182. Ne s'attachoient qu'à la fortune du chef, 183. Sous les empereurs, exerçoient la magistrature, 245. Dioclétien diminue leur puissance : par quels moyens, 251 *et suiv.* Les grandes armées, tant de terre que de mer, plus embarrassantes que propres à faire réussir une entreprise, 305.

Armes. Les soldats Romains se lassent de leurs armes, 274. Un soldat Romain étoit puni de mort pour avoir abandonné ses armes, 277.

ARSÈNE et JOSEPH se disputent le siége de Constantinople : acharnement de leurs partisans, 348.

Arts. Comment ils se sont introduits chez les différens peuples, 31. Arts et commerce étoient réputés chez les Romains des occupations serviles, 139.

Asie. Région que n'ont jamais quittée le luxe et la mollesse, 74.

Association de plusieurs villes Grecques, 63.—de plusieurs princes à l'empire Romain, 127 *et suiv.* Regardée par les Chrétiens, comme une des causes de l'affoiblissement de l'Empire, 299.

Astrologie judiciaire, fort en vogue dans l'empire Grec, 325.

Athamente, ravagée par la Macédoine et l'Etolie, 64.

Athéniens. Etat de leurs affaires après les guerres Puniques, *ibid. et suiv.*

ATTILA soumet le Nord, et rend les deux empires tributaires, 286. Si ce fut par modération qu'il laissa subsister les Romains, *ibid. et suiv.* Dans quel asservissement il tenoit les deux empires, 287. Son portrait, 289. Son union avec Genséric, 293.

Avares (*les*) attaquent l'empire d'Orient, 321.

AUGUSTE, surnom d'Octave, 183. Commence à

établir une forme de gouvernement nouvelle, 183. Ses motifs secrets, et le plan de son gouvernement, 186. Parallèle de sa conduite avec celle de César, *ibid.* S'il a jamais eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire, 188. Parallèle d'Auguste et de Sylla, *ibid.* Est très-réservé à accorder le droit de bourgeoisie, 190. Met un gouverneur et une garnison dans Rome, 193. Assigne des fonds pour le payement des troupes de terre et de mer, *ibid.* Avoit ôté au peuple la puissance de faire des lois, 200.

AUGUSTIN (*Saint*) réfute la lettre de Symmaque, 285.

Autorité. Il n'y en a pas de plus absolue que celle d'un prince qui succède à une république, 215.

B

BAJAZET manque la conquête de l'empire d'Orient; par quelle raison, 368.

Baléares (*les*) étoient estimés d'excellens frondeurs, 29.

Barbares devenus redoutables aux Romains, 246—289. Incursions des Barbares sur les terres de l'empire Romain sous Gallus, 247. Et sur celui d'Allemagne qui lui a succédé, *ibid.* Rome les repousse, 249. Leurs irruptions sous Constantius, 262. Les empereurs les éloignent quelquefois avec de l'argent, 268. Epuisoient ainsi les richesses des Romains, 269. Employés dans les armées Romaines à titre d'auxiliaires, 271. Ne veulent pas se soumettre à la discipline Romaine, 277. Obtiennent en Occident des terres aux extrémités de l'empire, 295. Auroient pu devenir Romains, *ibid.* S'entre-détruisent la plupart, 299. En devenant Chrétiens, embrassent l'Arianisme, 300. Leur politique, leurs mœurs, 301—302. Différentes

manières de combattre de diverses Nations Barbares, 302. Ce ne furent pas les plus forts qui firent les meilleurs établissemens, 305. Une fois établis, en devenoient moins redoutables, *ibid.*

BARLAAM et ACYNDINE : Leur querelle contre les moines Grecs, 340.

BASILE (*l'empereur*) laisse perdre la Sicile par sa faute, 342. PORPHYROGENÈTE : extinction de la puissance des Arabes en Perse, sous son règne, 360.

Batailles navales dépendent plus à présent des gens de mer que des soldats, 51 *et suiv.*

Bataille perdue, plus funeste par le découragement qu'elle occasionne, que par la perte réelle qu'elle cause, 54 *et suiv.*

BAUDOUIN, comte de Flandre couronné empereur par les Latins, 362.

BÉLISAIRE : A quoi il attribue ses succès, 301. Débarque en Afrique pour attaquer les Vandales, n'ayant que cinq mille soldats, 304. Ses exploits et ses victoires. Portrait de ce général, 307.

Béotiens. Portrait de ce peuple, 64.

Bigotisme, énerve le courage des Grecs, 333. Effets contraires du bigotisme et du fanatisme, 334.

Bithynie : Origine de ce royaume, 72.

Blé (*distribution de*) dans les siècles de la république, et sous les empereurs, 257.

Bleus et verts : Factions qui divisoient l'empire d'Orient, 309. Justinien favorise les *bleus*, 310.

Bourgeoisie Romaine (*le droit de*) accordé à tous les alliés de Rome, 127. Inconvéniens qui en résultent, 128.

Boussole (*l'invention de la*) a porté la marine à une grande perfection, 51.

Brigue, introduite à Rome, sur-tout pendant les guerres civiles, 185.

BRUTUS et CASSIUS font une faute funeste à la république, 155. Se donnent tous deux la mort, 156.
Butin. Comment il se partageoit chez les Romains, 10.

C

CALIGULA : portrait de cet empereur, 206. Il rétablit les comices, 207. Supprime les accusations du crime de *lèse-Majesté*, *ibid.* Bizarrerie dans sa cruauté, 208 *et suiv.* Il est tué : Claude lui succède, 210.
CALLINIQUE, inventeur du feu grégeois, 354.
Campanie : Portrait des peuples qui l'habitoient, 14.
Cannes (*bataille de*), perdue par les Romains contre les Carthaginois, 53. Fermeté du Sénat Romain, malgré cette perte, *ibid.*
Capouans, peuple oisif et voluptueux, 14.
Cappadoce : Origine de ce royaume, 73.
CARACALLA. Caractère et conduite de cet empereur, 235. Augmente la paye des soldats, 136. Met Géta, son frère, qu'il a tué, au rang des Dieux, 241. Il est mis aussi au rang des Dieux par l'empereur Macrin, son successeur et son meurtrier, *ibid.* Effet des profusions de cet empereur, *ibid.* Les soldats le regrettent, *ibid.*
Carthage. Portrait de cette république, lors de la première guerre Punique, 39. Parallèle de cette république avec celle de Rome, *ibid.* N'avoit que des soldats empruntés, 43. Son établissement moins solide que celui de Rome, 44. Sa mauvaise conduite dans la guerre, 45. Son gouvernement dur, *ibid.* La fondation d'Alexandrie nuit à son commerce, 47. Reçoit la paix des Romains après la seconde guerre Punique, à de dures conditions, 60. Une des causes de la ruine de cette république, 122.

CASSIUS et BRUTUS font une faute funeste à la république, 156.

CATON (*Mot de*) sur le premier Triumvirat, 150. Conseilloit, après la bataille de Pharsale, de traîner la guerre en longueur, 158. Parallèle de Caton avec Cicéron, 172.

Cavalerie Romaine, devenue aussi bonne qu'aucune autre, 331. Lors de la guerre contre les Carthaginois, elle étoit inférieure à celle de cette Nation, 49. —*Numide*, passe au service des Romains, *ibid.* —*Romaine*, n'étoit d'abord que la onzième partie de chaque légion, multipliée par la suite, 275.

Cavalerie, a moins besoin d'être disciplinée que l'infanterie, 276. —*Romaine*, exercée à tirer de l'arc, 302. —*d'Asie*, étoit meilleure que celle d'Europe, 331.

Censeurs. Quel étoit le pouvoir de ces magistrats, 117 *et suiv.* Ne pouvoient pas destituer un magistrat, 120. Leurs fonctions par rapport au cens, 122.

Centuries, (*Servius Tullius divise le peuple Romain par*) 120 *et suiv.*

CÉSAR (*parallèle de*) avec Pompée et Crassus, 145. Donne du dessous à Pompée, 148. Ce qui le met en état d'entreprendre sur la liberté de sa patrie, 149. Effraie autant Rome qu'avoit fait Annibal, 153. Ses grandes qualités firent plus pour son élévation, que sa fortune tant vantée, *ibid.* Poursuit Pompée en Grèce, *ibid.* Si sa clémence mérite de grands éloges, 158. Si l'on a eu raison de vanter sa diligence, *ibid.* Tente de se faire mettre le diadême sur la tête, 159. Méprise le Sénat et fait lui-même des Sénatus-Consultes, *ibid.* Conspiration contre lui, 162. Si l'assassinat de César fut un vrai crime, 163. Tous les actes qu'il avoit faits confirmés par le Sénat après sa mort, 166 *et suiv.* Ses obsèques, 169. Ses conjurés finissent presque tous leur vie malheureusement, 178. Extinction totale de sa maison, 217.

Champ de Mars, 21 *et suiv.*
Change (*Variation dans le*) : on en tire des inductions, 327.
Chemins publics, biens entretenus chez les Romains, 26.
Chevaux : on en élève en beaucoup d'endroits qui n'en avoient pas, 333.
Chrétiens. Opinion où l'on étoit dans l'empire Grec, qu'il ne falloit pas verser le sang des Chrétiens, 324.
Christianisme. Ce qui facilita son établissement dans l'empire Romain, 234. Les Païens le regardoient comme la cause de la chute de l'empire Romain, 282 *et suiv.* Fait place au Mahométisme, dans une partie de l'Asie et de l'Afrique, 329. Pourquoi Dieu permit qu'il s'éteignit dans tant d'endroits, *ibid.*
CICÉRON (*conduite de*), après la mort de César, 169. Travaille à l'élévation d'Octave, 171. Parallèle de Cicéron avec Caton, 172.
Civiles (*les guerres*) de Rome n'empêchent point son agrandissement, 156. En général, elles rendent un peuple plus belliqueux et plus formidable à ses voisins; *ibid.* De deux sortes en France, 183.
CLAUDE (*l'empereur*) donne à ses officiers le droit d'administrer la justice, 214.
Clémence (*Si la*) d'un usurpateur heureux mérite de grands éloges, 158.
CLÉOPATRE fuit à la bataille d'Actium, 181. Avoit sans doute en vue de gagner le cœur d'Octave, *ibid.*
Colonies Romaines, 44.
Comices, devenus tumultueux, 130.
Commerce : Raisons pourquoi la puissance où il élève une Nation n'est pas toujours de longue durée, 46. et arts étoient réputés, chez les Romains, des occupations serviles, 139.
COMMODE succède à Marc-Aurèle, 229.
COMNÈNE (*Andronic*). Voyez ANDRONIC. (*Alexis*)

Voyez ALEXIS. (*Jean*) : Voyez JEAN. (*Manuel*) : Voyez MANUEL.

Conquêtes des Romains, lentes dans les commencemens, mais continues, 14. Plus difficiles à conserver qu'à faire, 57.

Conjuration contre César, 163.

Conjurations fréquentes dans les commencemens du règne d'Auguste, 166. Devenues plus difficiles qu'elles ne l'étoient chez les anciens; pourquoi, 328.

CONSTANTIN transporte le siége de l'empire en Orient, 256. Distribue du blé à Constantinople et à Rome, 257. Retire les légions Romaines, placées sur les frontières, dans l'intérieur des provinces : Suites de cette innovation, 261.

CONSTANT, petit-fils d'Héraclius par Constantin, tué en Sicile, 333.

CONSTANTIN, fils d'Héraclius, empoisonné, *ibid.*

CONSTANTIN *le Barbu*, fils de Constant, succède à son père, *ibid.*

Constantinople. Ainsi nommée du nom de Constantin, 255. Divisée en deux factions, 310. Pouvoir immense de ses Patriarches, 345. Se soutenoit sous les derniers empereurs Grecs, par son commerce, 355. Prise par les Croisés, 363. Reprise par les Grecs, 364. Son commerce ruiné, *ibid.*

CONSTANTIUS envoie Julien dans les Gaules, 262.

Consuls annuels. Leur établissement à Rome, 8.

CORIOLAN. Sur quel ton le Sénat traite avec lui, 54.

Courage guerrier. Sa définition, 26.

Croisades, 361 *et suiv.*

Croisés, font la guerre aux Grecs; et couronnent empereur le comte de Flandre, 363. Possèdent Constantinople pendant soixante ans, 365.

Cynocéphales (*journées des*) où Philippe est vaincu par les Etoliens unis au Romains, 69.

D

Danoises (*les troupes de terre*) presque toujours battues par celles de Suède, depuis près de deux siècles, 273.

Danse, chez les Romains n'étoit point un exercice étranger à l'art militaire, 22.

Décadence de la grandeur Romaine. Ses causes, 125:

1.° Les guerres dans les pays lointains, 126.

2.° La concession du droit de bourgeoisie Romaine à tous les Alliés, 127 *et suiv.*

3.° L'insuffisance de ses lois dans son état de grandeur, *ibid.*

4.° Corruption des mœurs, 135.

5.° L'abolition des triomphes, 188.

6.° Invasion des Barbares dans l'empire, 246-292.

7.° Troupes de Barbares auxiliaires incorporées en trop grand nombre dans les armées Romaines, 271.

Décadence. Comparaison des causes générales de la grandeur de Rome avec celles de sa décadence, 276 —de Rome: imputée par les Chrétiens aux Païens, et par ceux-ci aux Chrétiens, 282 *et suiv.*

Décemvirs, préjudiciables à l'agrandissement de Rome, 15.

Deniers (*distribution de*) par les triomphateurs; 220.

Dénombrement des habitans de Rome, comparé avec celui qui fut fait par Démétrius de ceux d'Athènes, 33. On en infère quelles étoient, lors de ce dénombrement, les forces de l'une et l'autre ville, 34.

Désertions. Pourquoi elles sont communes dans nos armées; pourquoi elles étoient rares dons celles des Romains, 25.

Despotique. S'il y a une puissance qui le soit à tous égards, 351.

Despotisme, opère plutôt l'oppression des sujets que leur union, 307 *et suiv.*

Dictature. Son établissement, 116.

DIOCLÉTIEN introduit l'usage d'associer plusieurs princes à l'empire, 251.

Discipline militaire. Les Romains réparoient leurs pertes, en la rétablissant dans toute sa vigueur, 23. Adrien la rétablit : Sévère la laisse se relâcher, 241. Plusieurs empereurs massacrés, pour avoir tenté de la rétablir, 243. Tout-à-fait anéantie chez les Romains, 274. Les Barbares incorporés dans les armées Romaines, ne veulent pas s'y soumettre, 276. Comparaison de son ancienne rigidité avec son relâchement, *idem et suiv.*

Disputes, naturelles aux Grecs, 345. Opiniâtres en matière de religion, 347. Quels égards elles méritent de la part des souverains, 350.

Divination par l'eau d'un bassin, en usage dans l'empire Grec, 325.

Divisions. S'appaisent plus aisément dans un état monarchique, que dans un état républicain, 41. Dans Rome, 110 *et suiv.*

DOMITIEN (*l'empereur*), monstre de cruauté, 220.

DRUSILLE. L'empereur Caligula son frère lui fait décerner les honneurs divins, 213.

DULLIUS (*le consul*) gagne une bataille navale sur les Carthaginois, 52.

DURONIUS (*le tribun* M.) chassé du Sénat : pourquoi, 119.

E

ECOLE militaire des Romains, 20.

Egypte. Idée du gouvernement de ce royaume après la mort d'Alexandre, 74. Mauvaise conduite de ses rois, 77. En quoi consistoient leurs principales

forces, 79. Les Romains les privent des troupes auxiliaires qu'ils tiroient de la Grèce, *ibid.* Conquise par Auguste, 158.

Empereurs Romains étoient chefs-nés des armées, 190. Leur puissance grossit par degrés, 195. Les plus cruels n'étoient point haïs du bas peuple; pourquoi, 210. Etoient proclamés par les armées Romaines, 215. Inconvénient de cette sorte d'élection, *ibid.* Tâchent en vain de faire respecter l'autorité du Sénat, 218. Successeurs de Néron, jusqu'à Vespasien, 220. Leur puissance pouvoit paroître plus tyrannique que celle des princes de nos jours; pourquoi, 229 *et suiv.* Souvent étrangers; pourquoi, 233. Meurtres de plusieurs empereurs de suite, depuis Alexandre jusqu'à Dèce inclusivement, 243. Qui rétablissent l'empire chancelant, 250. Leur vie commence à être plus en sûreté, 252. Mènent une vie plus molle et moins appliquée aux affaires, *ibid.* Veulent se faire adorer, 255. Peints de différentes couleurs, suivant les passions de leurs historiens, 262. Plusieurs empereurs Grecs haïs de leurs sujets, pour cause de religion, 324. Dispositions des peuples à leur égard, *ibid.* Réveillent les disputes théologiques, au lieu de les assoupir, 350. Laissent tout-à-fait périr la marine, 366.

Empire Romain. Son établissement, 224 *et suiv.* Comparé au gouvernement d'Alger, 245. Inondé par divers peuples Barbares, 246—247. Les repousse et s'en débarrasse, *ibid.* Association de plusieurs princes à l'empire, 251. Partage de l'empire, 255. d'Orient: Voyez *Orient.* D'Occident: Voyez *Occident.* Grec: Voyez *Grec.* Ne fut jamais plus foible que dans le temps que ses frontières étoient le mieux fortifiées, 317. Des Turcs: Voyez *Turcs.*

Entreprises (*les grandes*) plus difficiles à mener parmi nous que chez les anciens : pourquoi, 326.

Epée. Les Romains quittent la leur pour en prendre à l'Espagnole, 16.

Epicurisme, introduit à Rome sur la fin de la république, y produit la corruption des mœurs, 135.

Eques, peuple belliqueux, 14.

Espagnols modernes : Comment ils auroient dû se conduire dans la conquête du Mexique, 102.

Etoliens. Portrait de ce peuple, 63. S'unissent avec les Romains contre Philippe, 68. S'unissent avec Antiochus contre les Romains, 70.

EUTICHÈS, hérésiarque : quelle étoit sa doctrine, 323.

Exemples. Il y en a de mauvais, d'une plus dangereuse conséquence que les crimes, 118.

Exercices du corps avilis parmi nous, quoique très-utiles, 22.

F

Fautes que commettent ceux qui gouvernent, sont quelquefois des effets nécessaires de la situation des affaires, 271.

Femmes (*par quel motif la pluralité des*) est en usage en Orient, 310.

Festins. Loi qui en bornoit les dépenses à Rome; abrogée par le tribun Duronius, 119.

Feu grégeois. Défense par les empereurs Grecs d'en donner la connoissance aux Barbares, 354.

Fiefs (*si les lois des*) sont par elles-mêmes préjudiciables à la durée d'un empire, 102.

Flottes. Portoient autrefois un bien plus grand nombre de soldats qu'à présent : pourquoi, 52. Une flotte en état de tenir la mer ne se fait pas en peu de temps, *ibid.*

Fortune. Ce n'est pas elle qui décide du sort des Empires, 273.
François croisés. Leur mauvaise conduite en Orient; 363.
Frise et Hollande, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 331.
Frondeurs Baléares, autrefois les plus estimés, 29.
Frontières de l'empire fortifiées par Justinien, 317.

G

GABINIUS vient demander le triomphe après une guerre qu'il a entreprise malgré le peuple, 184.
GALBA (*l'empereur*) ne tient l'empire que peu de temps, 220.
GALLUS. Incursions de Barbares sur les terres de l'Empire, sous son règne, 247. Pourquoi ils ne s'y établirent pas alors, 290.
Gaule (*gouvernement de la*) tant Cisalpine que Transalpine, confié à César, 151 *et suiv.*
Gaulois. Parallèle de ce peuple avec les Romains, 37.
Généraux des armées Romaines : causes de l'accroissement de leur autorité, 125.
GENSERIC, roi des Vandales, 294.
GERMANICUS. Le peuple Romain le pleure, 204.
Gladiateurs. On en donnoit le spectacle aux soldats Romains, pour les accoutumer à voir couler le sang, 27.
GORDIENS (*les empereurs*) sont assassinés tous les trois, 244.
Goths, reçus par Valens sur les terres de l'empire, 325.
Gouvernement libre : Quel il doit être pour se pouvoir maintenir, 124. De Rome : son excellence, en ce qu'il contenoit dans son système les moyens de corriger les abus, 125. Militaire; s'il est préférable au

civil, 228. Inconvéniens d'en changer la forme totalement, 259.

Grandeur des Romains : Causes de son accroissement, 1 *et suiv.*

1.° Les triomphes, 3.

2.° L'adoption qu'ils faisoient des usages étrangers qu'ils jugeoient préférables aux leurs, *ibid.*

3.° La capacité de ses rois, 5.

4.° L'intérêt qu'avoient les Consuls de se conduire en gens d'honneur pendant leur consulat, 8.

5.° La distribution du butin aux soldats, et des terres conquises aux citoyens, 10.

6.° Continuité de guerres, 11.

7.° Leur constance à toute épreuve, qui les préservoit du découragement, 53.

8.° Leur habileté à détruire leurs ennemis les uns par les autres, 82.

9.° L'excellence du Gouvernement, dont le plan fournissoit les moyens de corriger les abus, 121.

Grandeur de Rome, est la vraie cause de sa ruine, 131.

Comparaison des causes générales de son accroissement, avec celles de sa décadence, 276.

Gravure. Utilité de cet art pour les cartes géographiques, 328.

Grec (*empire*). Quelles sortes d'événemens offre son histoire, 311. Hérésies fréquentes dans cet empire. 323. Envahi en grande partie par les Latins croisés, 363. Répris par les Grecs, 364. Par quelle voie il se soutint encore après l'échec qu'y ont donné les Latins, *ibid.* Chute totale de cet empire, 370.

Grèce (*état de la*) après la conquête de Carthage par les Romains, 62 *et suiv. Grande Grèce*. Portrait des habitans qui la peuploient, 13.

Grecques (*Villes*). Les Romains les rendent indépen-

dantes des princes à qui elles avoient appartenu, 70. Assujetties par les Romains à ne faire, sans leur consentement, ni guerres ni alliances, 79. Mettent leur confiance dans Mithridate, 105.

Grecs. Ne passoient pas pour religieux observateurs du serment, 135. Nation la plus ennemie des Hérétiques, qu'il y eût, 324. Empereurs Grecs haïs de leurs sujets, pour cause de religion, *ibid.* Ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses, 343.

Guerres perpétuelles sous les rois de Rome, 2. Agréables au peuple, par les profits qu'il en retiroit, 9. Avec quelle vivacité les consuls Romains la faisoient, 11. Presque continuelle aussi sous les consuls, *ibid.* Effets de cette continuité, *ibid.* Peu décisives dans les commencemens de Rome: pourquoi, 12. *Punique*, première, 44. Seconde, 53. Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 60. La guerre et l'agriculture étoient les deux seules professions des citoyens Romains, 138. De Marius et de Sylla, 139. Quel en étoit le principal motif, *ibid.*

Guerrières (*les vertus*) restèrent à Rome après qu'on eut perdu toutes les autres, 139.

H

HÉLIOGABALE veut substituer ses dieux à ceux de Rome, 234. Est tué par ses soldats, 243.

HÉRACLIUS fait mourir Phocas et se met en possession de l'empire, 329.

Herniques, peuples belliqueux, 14.

Histoire Romaine, moins fournie de faits depuis les empereurs: par quelle raison, 195.

Hollande et Frise, n'étoient autrefois ni habitées, ni habitables, 331.

HOMÈRE justifié contre les censeurs, qui lui reprochent d'avoir loué ses héros de leur force, de leur adresse ou de leur agilité, 22.

Honneurs divins. Quelques empereurs se les arrogent par des édits formels, 254.

HONORIUS obligé d'abandonner Rome et de s'enfuir à Ravenne, 294.

Huns (*les*) passent le Bosphore Cimmérien, 265. Servent les Romains en qualité d'auxiliaires, 303.

I

ICONOCLASTES, font la guerre aux Images, 336 *et suiv.* Accusés de magie par les moines, *ibid.*

JEAN et ALEXIS COMNÈNE rechassent les Turcs jusqu'à l'Euphrate, 361.

Ignorance profonde où le Clergé Grec plongeoit les laïques, 339.

Illyrie (*rois d'*) extrêmement abattus par les Romains, 64.

Images (*culte des*) poussé à un excès ridicule sous les empereurs Grecs, 336. Effets de ce culte superstitieux, 337. Les Iconoclastes déclament contre ce culte, *et suiv.* Quelques empereurs l'abolissent : l'impératrice Théodora le rétablit, 340.

Impériaux (*ornemens*) plus respectés chez les Grecs, que la personne de l'empereur, 324.

Imprimerie : Lumières qu'elle a répandues par-tout, 328.

Infanterie. Dans les armées Romaines étoit, par rapport à la cavalerie, comme de dix à un. Il arriva par la suite tout le contraire, 274.

Invasions des Barbares du Nord dans l'empire, 246. Causes de ces invasions, 249. Pourquoi il ne s'en fait plus de pareilles, *ibid.*

JOSEPH

JOSEPH et ARSÈNE se disputent le siége de Constantinople : opiniâtreté de leurs partisans, 348.

Italie. Portrait de ses divers habitans, lors de la naissance de Rome, 13. Dépeuplée par le transport du siége de l'empire en Orient, 255 *et suiv.* L'or et l'argent y deviennent très-rares, 259. Cependant les empereurs en exigent toujours les mêmes tributs, *ibid.* L'armée d'Italie s'approprie le tiers de cette région, 296.

JUGURTHA. Les Romains le somment de se livrer lui-même à leur discrétion, 96.

JULIEN (DIDIUS), proclamé empereur par les soldats, et ensuite abandonné, 228.

JULIEN (*l'empereur*), homme simple et modeste, 255. Service que ce prince rendit à l'Empire sous Constantius, 270. Son armée poursuivie par les Arabes : pourquei, *ibid.*

Jurisprudence. Ses variations sous le seul règne de Justinien, 313. D'où pouvoient provenir ces variations, *ibid.*

Justice (*le droit de rendre la*) confié par l'empereur Claude à ses officiers, 345.

JUSTINIEN (*l'empereur*) entreprend de reconquérir sur les Barbares, l'Afrique et l'Italie, 300. Emploie utilement les Huns, 302. Ne peut équiper contre les Vandales que cinquante vaisseaux, 304. Tableau de son règne, 307. Ses conquêtes ne font qu'affoiblir l'Empire, 308. Epouse une femme prostituée : empire qu'elle prend sur lui, *ibid.* Idée que nous en donne Procope, 312. Dessein imprudent qu'il conçut d'exterminer tous les hétérodoxes, 315. Divisé de sentimens avec l'impératrice, 316. Fait construire une prodigieuse quantité de forts, *ibid.*

K

KOULI-KAN. Sa conduite à l'égard de ses soldats après la conquête des Indes, 57.

L

LACÉDÉMONE. Etat des affaires de cette république, après la défaite entière des Carthaginois par les Romains, 64.

Latines (*Villes*), colonies d'Albe : par qui fondées, 12.

Latins. Peuple belliqueux, 13.

Latins croisés. Voyez *Croisés*.

Légion Romaine : Comment elle étoit armée, 18. Comparée avec la phalange Macédonienne, 69. Quarante-sept légions établies par Sylla, dans divers endroits de l'Italie, 145. Celles d'Asie toujours vaincues par celles d'Europe, 231. Levées dans les Provinces, ce qui s'ensuivit, 232. Retirées par Constantin des bords des grands fleuves, dans l'intérieur des Provinces : mauvaises suites de ce changement, 261.

LÉON. Son entreprise contre les Vandales échoue, 304. Successeur de Basile, perd par sa faute la Taurquénie et l'isle de Lemnos, 342.

LÉPIDE paroît en armes dans la place publique de Rome, 166. L'un des membres du second Triumvirat, 173. Exclus du Triumvirat par Octave, 179.

Ligues contre les Romains, rares : pourquoi, 82.

Limites posées par la nature même à certains Etats, 73.

LIVIUS (*le censeur* M.) nota trente-quatre Tribus tout à la fois, 119.

Lois. N'ont jamais plus de force que quand elles secondent la passion dominante de la Nation pour qui elles

sont faites, 43. De Rome, ne purent prévenir sa perte : pourquoi, 132. Plus propres à son agrandissement qu'à sa conservation, 134.

LUCRÈCE, violée par Sextus Tarquin : suite de cet attentat, 5. Ce viol est pourtant moins la cause que l'occasion de l'expulsion de ses rois, 7.

LUCULLUS chasse Mithridate de l'Asie, 268.

M

MACÉDOINE et Macédoniens. Situasion du pays ; caractère de la Nation et de ses rois, 66.

Macédoniens (Secte des). Quelle étoit leur doctrine, 323.

Machines de guerre, ignorées en Italie, dans les premières années de Rome, 13.

Magistratures Romaines. Comment, à qui, par qui et pour quel temps elles se conféroient, lors de la république, 146. Par quelles voies, elles s'obtinrent sous les Empereurs, 175.

MAHOMET, Sa religion et son Empire font des progrès rapides, 329.

MAHOMET, fils de Sambraël, appelle trois mille Turcs en Perse, 359. Perd la Perse, *ibid.*

MAHOMET II, éteint l'Empire d'Orient, 369.

Majesté (loi de). Son objet ; application qu'en fait Tibère, 197. Crime de *lèse-Majesté* étoit, sous cet empereur, le crime de ceux à qui on n'en avoit point à imputer, 203. Si cependant les accusations, fondées sur cette imputation, étoient tout aussi frivoles qu'elles nous le paroissent, *ibid.* Accusations de ce crime supprimées par Caligula, 206.

Maladies de l'esprit, pour l'ordinaire incurables, 325.

Malheureux (les hommes les plus) ne laissent pas d'être encore susceptibles de craintes, 205.

MANLIUS fait mourir son fils pour avoir vaincu sans son ordre, 23.

MANUEL COMNÈNE (*l'empereur*) néglige la marine, 366.
MARC-AURÈLE. Eloge de cet empereur, 228.
Marche des armées Romaines, prompte et rapide, 26.
MARCUS. Ses représentations aux Romains, sur ce qu'ils faisoient dépendre de Pompée toutes leurs ressources, 147.
Marine des Carthaginois, meilleure que celle des Romains : l'une et l'autre assez mauvaises, 49. Perfectionnée par l'invention de la boussole, 50.
MARIUS détourne les fleuves dans son expédition contre les Cimbres et les Teutons, 23. Rival de Sylla, 141.
Mars (*Champ de*), 20.
MASSINISSE tenoit son royaume des Romains, 85. Protégé par les Romains, pour tenir les Carthaginois en respect, 61, et pour subjuguer Philippe et Antiochus, 91.
MAURICE (*l'empereur*) et ses enfans mis à mort par Phoças, 315.
MÉTELLUS rétablit la discipline militaire, 23.
Meurtres et confiscations : Pourquoi moins communes parmi nous que sous les empereurs Romains, 209.
MICHEL PALÉOLOGUE : Plan de son gouvernement, 343 *et suiv.*
Milice Romaine, 96. A charge à l'Etat, 271.
Militaire (*Art*), se perfectionne chez les Romains, 16. Application continuelle des Romains à cet art, 27 *et suiv.* Le gouvernement militaire est préférable au civil, 228.
MITHRIDATE. Le seul roi qui se soit défendu avec courage contre les Romains, 104. Situation de ses états, ses forces, sa conduite, *ibid et suiv.* Crée des légions, *ibid.* Les dissentions Romaines lui donnent le temps de se disposer à leur nuire, *ibid.*
MITHRIDATE. Ses guerres contre les Romains, inté-

ressantes par le grand nombre de révolutions dont elles présentent le spectacle, 105-106. Vaincu à plusieurs reprises, 107. Trahi par son fils Macchabées, *ibid.* Et par Pharnace, son autre fils, 108. Il meurt en roi, *ibid.*

Mœurs Romaines, dépravées par l'Epicurisme, 135. Par la richesse des particuliers, 138.

Moines Grecs, accusent les Iconoclastes de magie, 338. Pourquoi ils prenoient un intérêt si vif au culte des images, *ibid.* Abusent le peuple et oppriment le Clergé séculier, *ibid.* S'immiscent dans les affaires du siècle, 342. Suite de cet abus, *ibid.* Se corrompoient à la Cour, et corrompoient la Cour eux-mêmes, 343-344.

Monarchie Romaine, remplacée par un gouvernement aristocratique, 102.

Monarchique (*Etat*) sujet à moins d'inconvéniens, même quand les lois fondamentales en sont violées, que l'état républicain en pareil cas, 59. Les divisions s'y appaisent plus aisément, 40. Excite moins l'ambitieuse jalousie des particuliers, 112.

Monothélites, hérétiques : quelle étoit leur doctrine, 323.

Multitude (*la*) fait la force de nos armées : la force des soldats faisoit celle des armées Romaines, 26.

N

NARSÈS (*l'eunuque*), favori de Justinien, 307.

Nations (*ressources de quelques*) d'Europe, foibles par elles-mêmes, 358.

Négocians, ont quelque part dans les affaires d'état, 327.

NÉRON distribue de l'argent aux troupes, même en temps de paix, 220.

NERVA (*l'empereur*) adopte Trajan, 221.

Nestorianisme. Quelle étoit la doctrine de cette secte, 324.

Nobles (*les*) de Rome ne se laissent pas subjuguer par le bas peuple, comme les Patriciens, 117. Comment s'introduisit dans les Gaules la distinction de nobles et de roturiers, 280.

Nord (*Invasion des peuples du*) dans l'Empire. Voyez *Invasions*.

Normands (*anciens*) comparés aux Barbares qui désolèrent l'empire Romain, 264.

Numide (*Cavalerie*), autrefois la plus renommée, 29. Des corps de cavalerie Numide passent au service des Romains, 49.

Numidie. Les soldats Romains y passent sous le joug, 23.

O

OCCIDENT (*pourquoi l'empire d'*) fut le premier abattu, 292. Point secouru par celui d'Orient, *ibid*. Les Visigoths l'inondent, 293. Trait de bonne politique de la part de ceux qui le gouvernoient, 295. Sa chûte totale, *ibid et suiv*.

OCTAVE flatte Cicéron et le consulte, 170. Le Sénat se met en devoir de l'abaisser, 171. et Antoine poursuit Brutus et Cassius, 172. Défait Sextus Pompée, 178. Exclut Lépide du Triumvirat, 179. Gagne l'affection des soldats, sans être brave, *ibid*. Surnommé Auguste, *Voyez* AUGUSTE.

ODENAT, prince de Palmyre, chasse les Perses de l'Asie, 250.

ODOACER porte le dernier coup à l'empire d'Occident, 296.

Oppression totale de Rome, 291.

OPS (*Temple d'*) César y avoit déposé des sommes immenses, 168.

Orient (*Etat de l'*) lors de la défaite entière des Carthaginois, 62 *et suiv*. Cet empire subsiste encore après celui d'Occident : pourquoi, 292. Les conquêtes de

Justinien ne font qu'avancer sa perte, 308. Pourquoi de tout temps la pluralité des femmes y a été en usage, 309. Pourquoi il subsista si long-temps après celui d'Occident, 352 *et suiv.* Ce qui le soutenoit malgré la foiblesse de son gouvernement, 358. Chûte totale de cet Empire, 370.

OROSE répond à la lettre de Symmaque, 285.

Osroéniens, excellens hommes de trait, 330.

OTHON (*l'empereur*) ne tient l'empire que peu de temps, 220.

P

PAIX, ne s'achète point avec de l'argent : pourquoi, 268. Inconvéniens d'une conduite contraire à cette maxime, *ibid.*

Partage de l'empire Romain, 197. En cause la ruine : pourquoi, 260.

Parthes, vainqueurs de Rome : pourquoi, 73. Guerre contre les Parthes, projetée par César, 168. Exécutée par Trajan, 222. Difficultés de cette guerre, *ibid. et suiv.* Apprennent des Romains réfugiés sous Sévère, l'art militaire, et s'en servent dans la suite contre Rome, 231.

Patriarches de Constantinople : leur pouvoir immense, 345. Souvent chassés de leur siége par les empereurs, 346.

Patriciens, leur prééminence, 110. A quoi le temps la réduisit, 116.

Patrie (*l'amour de la*) étoit chez les Romains une espèce de sentiment religieux, 138.

Paie : en quel temps les Romains commencèrent à l'accorder aux soldats, 16. Quelle elle étoit dans les différens gouvernemens de Rome, 238.

Peines contre les soldats lâches, renouvelées par les empereurs Julien et Valentinien, 277.

Pergame : origine de ce royaume, 72.

Perses, enlèvent la Syrie aux Romains, 247. Prennent Valérien prisonnier, 249. Odénat, prince de Palmyre, les chasse de l'Asie, 250. Situation avantageuse de leurs pays, 319. N'avoient de guerre que contre les Romains, 320. Aussi bons négociateurs que bons soldats, *ibid.*

PERTINAX (*l'empereur*) succède à Commode, 229.

Peuple de Rome veut partager l'autorité du gouvernement, 112. Sa retraite sur le mont sacré, 113. Obtient des Tribuns, *ibid.* Devenu trop nombreux : on en tiroit des Colonies, 193. Perd sous Auguste le pouvoir de faire des lois, 200. Et sous Tibère celui d'élire les magistrats, *ibid.* Caractère du bas peuple sous les empereurs, 210. Abâtardissement du peuple Romain sous les empereurs, 214.

Phalange Macédonienne, comparée avec la légion Romaine, 69.

Pharsale (*Bataille de*), 155.

PHILIPPE de Macédoine donne de foibles secours aux Carthaginois, 61. Sa conduite avec ses alliés, 67. Les succès des Romains contre lui, les mènent à la conquête générale, *ibid.*

PHILIPPE, un des successeurs du précédent, s'unit avec les Romains contre Antiochus, 75.

PHILIPPICUS. Trait de bigotisme de ce général, 334.

PHOCAS (*l'empereur*) substitué à Maurice, 321. Héraclius venu d'Afrique le fait mourir, 329.

Pillage, le seul moyen que les anciens Romains eussent pour s'enrichir, 8.

PLAUTIEN, favori de l'empereur Sévère, 320.

Plébéiens, admis aux magistratures, 113. Leurs égards forcés pour les Patriciens, *ibid.* Distinction entre ces deux ordres, abolie par le temps, 116.

POMPÉE, loué par Salluste, pour sa force et son

adresse, 22. Ses immenses conquêtes, 109. Par quelles voies il gagne l'affection du peuple, 145. Avec quel étonnant succès il y réussit, *ibid.* Maître d'opprimer la liberté de Rome, il s'en abstient deux fois, 148. Parallèle de Pompée avec César, *ibid.* Corrompt le peuple par argent, 150. Aspire à la dictature, *ibid.* Se ligue avec César et Crassus, *ibid.* Ce qui cause sa perte, 151. Son foible de vouloir être applaudi en tout, 155. Défait à Pharsale, se retire en Afrique, *ibid.*

POMPÉE (SEXTUS) fait tête à Octave, 178.

Porphyrogénète : Signification de ce nom, 192.

Poste. Un soldat Romain étoit puni de mort, pour avoir abandonné son poste, 277.

Postes. Leur utilité, 326.

Prédictions (*faiseur de*), très-commun sur la fin de l'empire Grec, 325.

Préfets du Prétoire, comparés aux grands Visirs, 168.

PROCOPE. Croyance qu'il mérite dans son histoire secrète du règne de Justinien, 313.

Proscriptions Romaines, enrichissent les états de Mithridate de beaucoup de Romains réfugiés, 104.

Proscriptions inventées par Sylla, 143. Pratiquées par les empereurs, 178. Effets de celle de Sévère, 231.

PTOLOMÉES (*trésors des*) apportés à Rome : quels effets ils y produisirent, 258.

Puissance Romaine : Tradition à ce sujet, 223 *et suiv.* *Ecclésiastique et séculière* : distinction entre l'une et l'autre, 352. Les anciens Romains connoissoient cette distinction, *ibid.*

Punique (*guerre*) : La première, 44. La seconde, 53. Elle est terminée par une paix faite à des conditions bien dures pour les Carthaginois, 60.

PYRRHUS : Les Romains tirent de lui des leçons sur l'art militaire : Portrait de ce prince, 38.

R

Regille (*Lac*) : Victoire remportée sur les Latins par les Romains près de ce lac : fruits qu'ils tirèrent de cette victoire, 101.

Régulus, battu par les Carthaginois, dans la première guerre Punique, 48.

Religion Chrétienne. Ce qui lui donna la facilité de s'établir dans l'empire Romain, 234.

Reliques (*culte des*), poussé à un excès ridicule dans l'Empire, 336. Effets de ce culte superstitieux, *ibid.*

République. Quel doit être son plan de gouvernement, 123. N'est pas vraiment libre, si l'on n'y voit pas arriver des divisions, 130 *et suiv.* N'y rendre aucun citoyen trop puissant, 147. —*Romaine :* son entière oppression, 158. Consternation des premiers hommes de la république, 162.

République Romaine, sans liberté, même après la mort du tyran, 166.

Républiques modernes d'Italie : Vices de leur gouvernement, 121.

Rois de Rome : leur expulsion, 7.

Rois. Ce qui les rendit tous sujets de Rome, 105.

Romains, religieux observateurs du serment, 10; 135. Leur habileté dans l'art militaire ; comment ils l'acquirent, 9. Les anciens Romains regardoient l'art militaire, comme l'art unique, 18. Soldats Romains d'une force plus qu'humaine, 19. Comment on les formoit, 20. Pourquoi on les saignoit quand ils avoient fait quelques fautes, 25. Plus sains et moins maladifs que les nôtres, *ibid.* Se défendoient avec leurs armes, contre toute autre sorte d'armes, 26. Leur application continuelle à la science de la guerre, 27. Comparaisons des anciens Romains avec le peuple d'à-présent, 30-31. Parallèle des

anciens Romains avec les Gaulois, 37. N'alloient point chercher des soldats chez leurs voisins, 43. Leur conduite à l'égard de leurs ennemis et de leurs alliés, 81. Ne faisoient jamais la paix de bonne foi, 83. Etablirent comme une loi qu'aucun roi d'Asie n'entrât en Europe, 91. Leurs maximes de politique constamment gardées dans tous les temps, *ibid.* Une de leurs principales étoit de diviser les puissances alliées, 92. Empire qu'ils exerçoient même sur les rois, 93. Ne faisoient point de guerres éloignées sans y être secondés par un allié voisin de l'ennemi, *ibid.* Interprétoient les traités avec subtilité, pour les tourner à leur avantage, 94. Ne se croyoient point liés par les traités que la nécessité avoit forcé leurs généraux de souscrire, *ibid.* Inséroient dans leurs traités avec les vaincus, des conditions impraticables, pour se ménager les occasions de recommencer la guerre, 96. S'érigeoient en juges des rois mêmes, *ibid.* Dépouilloient les vaincus de tout, *ibid.* Comment ils faisoient arriver à Rome l'or et l'argent de tout l'univers, 97. Respect qu'ils imprimèrent à toute la terre, 98. Ne s'approprioient pas d'abord les pays qu'ils avoient soumis, 99. Devenus moins fidelles à leurs sermens, 265. L'amour de la patrie étoit chez eux une sorte de sentiment religieux, 268. Conservent leur valeur au sein même de la mollesse et de la volupté, 269. Regardoient les arts et le commerce comme des occupations d'esclaves, *ibid.* La plupart d'origine servile, 192. Pleurent Germanicus, 204. Rendus féroces par leur éducation et leurs usages, 207. Toute leur puissance aboutit à devenir les esclaves d'un maître barbare, 213. Appauvris par les Barbares qui les environnoient, 269. Devenus maîtres du monde par leurs maximes de politique; déchus pour en avoir

changé, 372. Se lassent de leurs armes et les changent, 275. Soldats mêlés avec les Barbares, contractent l'esprit d'indépendance de ceux-ci, 278. Accablés de tributs, 279.

Rome naissante, comparée avec les villes de la Crimée, 1. Mal-construite d'abord, sans ordre et sans symétrie, 2-3. Son union avec les Sabins, 3. Adopte les usages étrangers qui lui paroissoient préférables aux siens, 3, 27. Ne s'agrandit d'abord que lentement, 10 *et suiv.* Se perfectionne dans l'art militaire, 11. Nouveaux ennemis qui se liguent contre elle, 16. Prise par les Gaulois, ne perd rien de ses forces, 17. La ville de Rome seule fournit dix légions contre les Latins, 35. Etat de Rome lors de la première guerre Punique, 40. Parallèle de cette république avec celle de Carthage, 39. Etat de ses forces lors de la seconde guerre Punique, 44. Sa constance prodigieuse, malgré les échecs qu'elle reçut dans cette guerre 53, étoit comme la tête qui commandoit à tous les Etats ou peuples de l'Univers, 102. N'empêchoit pas les vaincus de se gouverner par leurs lois, *ibid.* N'acquiert pas de nouvelles forces par les conquêtes de Pompée, 109. Ses divisions intestines, 110 *et suiv.* Excellence de son gouvernement en ce qu'il fournissoit les moyens de corriger les abus, 122. Il dégénère en anarchie : par quelle raison, 130. Sa grandeur cause sa ruine, 131. N'avoit cessé de s'agrandir, par quelque forme de gouvernement qu'elle eût été régie, 134. Par quelles voies on la peuploit d'habitans, 192. Abandonnée par ses Souverains, devient indépendante, 296. Cause de sa destruction, 298.

ROMULUS et ses successeurs, toujours en guerre avec leurs voisins, 2. Il adopte l'usage du bouclier Sabin, 3.

Rubicon, fleuve de la Gaule Cisalpine, 152,

S

Sabins. Leur union avec Rome, 3. Peuple belliqueux, 13.
Saignée : Par quelle raison on saignoit les soldats Romains qui avoient commis quelque faute, 25.
Salvien réfute la lettre de Symmaque, 285.
Samnites, peuple le plus belliqueux de toute l'Italie, 16. Alliés de Pyrrhus, 38. Auxiliaires des Romains, contre les Carthaginois et contre les Gaulois, 43. Accoutumés à la domination Romaine, *ibid.*
Schisme entre l'Eglise Latine et la Grecque, 295.
Scipion Emilien : comment il traite ses soldats après la défaite près de Numance, 23.
Scipion enlève aux Carthaginois leur cavalerie Numide, 49.
Scythie. Etat de cette contrée, lors des invasions de ses peuples dans l'empire Romain, 264.
Séjan, favori de Tibère, 321.
Séleucus, fondateur de l'empire de Syrie, 71.
Sénat Romain, avoit la direction des affaires, 41. Sa maxime constante de ne jamais composer avec l'ennemi, qu'il ne fût sorti des états de la république, 53. Sa fermeté après la défaite de Cannes : sa conduite singulière à l'égard de Terentius Varron, 54. Sa profonde politique, 79. Sa conduite avec le peuple, 114. Son avilissement, 162. Après la mort de César, confirme tous les actes qu'il avoit faits, 166. Accorde l'amnistie à ses meurtriers, *ibid.* Sa basse servitude sous Tibère : causes de cette servitude, 197. Quel parti Tibère en tire, 217. Ne peut se relever de son abaissement, 218.
Serment. Les Romains en étoient religieux observateurs, 103, 135. Les Grecs ne l'étoient point du tout,

ibid. Les Romains devinrent par la suite moins exacts sur cet article, *ibid.*

SÉVÈRE (*l'empereur*) défait Niger et Albin, ses compétiteurs à l'empire, 229. Gouverné par Plautien son favori, 230. Ne peut prendre la ville d'Atra en Arabie : pourquoi, 230. Amasse des trésors immenses ; par quelles voies, 182. Laisse tomber dans le relâchement la discipline militaire, 235.

Soldats. Pourquoi la fatigue les fait périr, 19. Ce qu'une nation en fournit à présent : ce qu'elle en fournissoit autrefois, 30.

Stoïcisme, favorisoit le suicide chez les Romains, 175. En quel temps il fit plus de progrès parmi eux, 252.

Suffrages à Rome, se recueilloient ordinairement par tribus, 121.

Suicide. Raisons qui en faisoient chez les Romains une action héroïque, 176.

SYLLA exerce ses soldats à des travaux pénibles, 23. Vainqueur de Mithridate, 108. Porte une atteinte irréparable à la liberté Romaine, 142. Est le premier qui soit entré en armes dans Rome, *ibid.* Fut l'inventeur des proscriptions, 143. Abdique volontairement la dictature, *ibid.* Parallèle de Sylla avec Auguste, 187.

SYLVIUS (LATINUS), fondateur des villes Latines, 15.

SYMMAQUE. Sa Lettre aux empereurs, au sujet de l'autel de la Victoire, 280.

Syrie. Pouvoir et étendue de cet empire, 72. Les rois de Syrie ambitionnent l'Egypte, *ibid.* Mœurs et dispositions des peuples, 74. Luxe et mollesse de la Cour, *ibid.*

T

TARENTINS, peuple oisif et voluptueux, 13. Descendus des Lacédémoniens, 35.

TARQUIN. Comment il monte sur le trône : comment

il régne, 5. Son fils viole Lucrèce; suites de cet attentat, *ibid.* Prince plus estimable que l'on ne croit communément, 7.

Tartares (*un peuple de*) arrête les progrès des Romains, 331.

Terres des vaincus, confisquées par les Romains, au profit du peuple, 10. Cessation de cet usage, 17. Partage égal des terres chez les anciennes républiques, 31. Comment par succession de temps, elles retomboient dans les mains de peu de personnes, *ibid.* Ce partage rétablit la république de Sparte déchue de son ancienne puissance, 27. Ce même moyen tire Rome de son abaissement, 35.

Tésin (*journée du*). Malheureuse pour les Romains, 54.

THÉODORA (*l'impératrice*) rétablit le culte des images, détruit par les Iconoclastes, 340.

THÉODOSE *le jeune* (*l'empereur*). Avec quelle insolence Attila en parle, 286.

Théologiens, incapables d'accorder jamais leurs différends, 347.

Thessaliens, asservis par les Macédoniens, 64.

Thrasimène (*bataille de*), perdue par les Romains, 53.

TIBÈRE (*l'empereur*) étend la puissance souveraine, 196. Soupçonneux et défiant, *ibid.* Sous son empire, le Sénat tombe dans un état de bassesse qu'on ne sauroit exprimer, 197. Il ôte au peuple le droit d'élire les magistrats, pour le transporter à lui-même, 200. S'il faut imputer à Tibère l'avilissement du Sénat, 201.

TITE (*l'empereur*) fait les délices du peuple Romain, 220.

TITE-LIVE. Critique de l'auteur sur la façon dont cet historien fait parler Annibal, 59.

Toscans, peuple amolli par les richesses et le luxe, 13.

TRAJAN, (*l'empereur*), le prince le plus accompli dont

l'histoire ait jamais parlé, 221. Portrait de ce prince : il fait la guerre aux Parthes, *ibid. et suiv.*

Traité déshonorant, n'est jamais excusable, 75 *et suiv.*

Trébies (*bataille de*) perdue par les Romains, 53.

Trésors amassés par les princes, funestes à leurs successeurs : pourquoi, 235. Trésors des Ptolomées apportés à Rome : effets qu'ils y produisirent, 358.

Tribuns. Leur création, 113. Empereurs revêtus de la puissance des Tribuns, 201.

Tribus. Division du peuple par tribus, 119.

Tributs. Rome en est déchargée, 239. Ils sont rétablis à Rome, *ibid.* Ne deviennent jamais plus nécessaires, que quand un Etat s'affoiblit, 280. Portés par les empereurs à un excès intolérable, *ibid.*

Trinité (*par allusion à la*), les Grecs se mirent en tête qu'ils devoient avoir trois empereurs, 333.

Triomphe. Son origine : combien il influe sur l'accroissement des grandeurs Romaines, 2. A quel titre il s'accordoit, 11. L'usage du triomphe aboli sous Auguste : par quelle raison, 188.

Triumvirat (*premier*), 150. (*second*), 173.

TULLIUS (SERVIUS), comparé à Henri VII, roi d'Angleterre, 7. Cimente l'union des villes Latines avec Rome, 15. Divise le peuple Romain par Centuries, 119.

Turcs. Leur empire à peu près aussi foible à présent qu'étoit celui des Grecs, 358. De quelle manière ils conquirent la Perse, 359. Repoussés jusqu'à l'Euphrate par les empereurs Grecs, 361. Comment ils faisoient la guerre aux Grecs, et par quels motifs, 367. Eteignent l'Empire d'Orient, 370.

Tyrans (*meurtres des*), passoit pour une action vertueuse dans les républiques de Grèce et d'Italie, 127. Quel étoit leur sort à Rome, 188.

Tyrannie. La plus cruelle est celle qui s'exerce à l'ombre des lois, 152.

V

Vaisseaux Rhodiens, autrefois les plus estimés, 28. Autrefois ne faisoient que côtoyer les terres, 49. Depuis l'invention de la boussole, ils voguent en pleine mer, 50.

Valens (*l'empereur*) ouvre le Danube; suite de cet événement, 263. Reçoit les Goths dans l'empire, 205. Victime de son imprudente facilité, 267.

Valentinien fortifie les bords du Rhin, 263. Essuie une guerre de la part des Allemands, 269.

Valérien (*l'empereur*) pris par les Perses, 249.

Varron (Terentius). Sa fuite honteuse, 54.

Veïes (*siége de*), 16.

Vélites : Ce que c'étoit que cette sorte de troupe, 29.

Verts et bleus : Factions qui divisoient l'empire d'Orient, 310. Justinien se déclare contre les verts, 311.

Vespasien (*l'empereur*) travaille pendant son règne à rétablir l'empire, 220.

Vitellius ne tient l'empire que peu de temps, *ibid.*

Union d'un corps politique. En quoi elle consiste, 131.

Volsques, peuple belliqueux, 13.

Z

Zama (*bataille de*), gagnée par les Romains contre les Carthaginois, 49.

Zénon (*l'empereur*) persuade Théodoric d'attaquer l'Italie, 294.

Fin de la Table des Matières.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans les Considérations sur la Grandeur des Romains.

CHAP. I. 1. *Commencement de Rome.* 2. *Ses guerres,* page 1

CH. II. *De la guerre chez les Romains,* 18

CH. III. *Comment les Romains purent s'agrandir,* 30

CH. IV. 1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallèle de Carthage et de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal,* 37

CH. V. *De l'état de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie et de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois,* 59

CH. VI. *De la conduite que les Ro-*

mains tinrent pour soumettre tous les peuples, page 81
CH. VII. *Comment Mithridate put leur résister*, 104
CH. VIII. *Des divisions qui furent toujours dans la ville*, 110
CH. IX. *Deux causes de la perte de Rome*, 124
CH. X. *De la corruption des Romains*, 135
CH. XI. 1. *De Sylla*. 2. *De Pompée et César*, 141
CH. XII. *De l'état de Rome après la mort de César*, 166
CH. XIII. *AUGUSTE*, 178
CH. XIV. *TIBÈRE*, 196
CH. XV. *Des empereurs depuis Caïus Caligula, jusqu'à Antonin*, 206
CH. XVI. *De l'état de l'Empire, depuis Antonin jusqu'à Probus*, 227
CH. XVII. *Changement dans l'Etat*, 251
CH. XVIII. *Nouvelles maximes prises par les Romains*, 268

CH. XIX. 1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cause de l'établissement des Barbares.* 3. *Raisons pourquoi l'Empire d'Occident fut le premier abattu,* 282

CH. XX. 1. *Des conquêtes de Justinien.* 2. *De son Gouvernement,* 299

CH. XXI. *Désordre de l'Empire d'Orient,* 319

CH. XXII. *Foiblesse de l'Empire d'Orient,* 329

CH. XXIII. 1. *Raison de la durée de l'Empire d'Orient.* 2. *Sa destruction,* 354

Dialogue de Sylla et d'Eucrate, 373

FIN.

23267